

5 cts - NUMERO DE 32 PAGES - 5 cts

# Le Samedi

VOL. VIII. No 39

MONTREAL, 27 FEVRIER 1897

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRE

\$2.50 PAR ANNEE.  
LE NUMERO 5 CTS.

LA VIE REELLE



SEULE EN MER.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25

(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

FOIRIER, BESSETTE &amp; CIE, Editeurs - Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL

MONTRÉAL, 27 FÉVRIER 1897

## A NOS LECTEURS

Après le MASQUE DE VELOURS, cet attachant roman de Champol, qui nous a valu tant de lettres de félicitations, de nos lecteurs et surtout de nos lectrices, nous publierons successivement, en alternant autant que possible un roman passionnel avec un roman d'aventures, tous inédits ou d'une publication récente, scrupuleusement choisis parmi les productions des meilleurs auteurs français, les œuvres suivantes :

DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO nous commencerons par :

### La Cantinière du 13<sup>me</sup> Zouaves

par G. Le Faure, émouvant et palpitant récit dans lequel se déroule, jour par jour, la conquête de Madagascar, avec illustrations de Zier. Puis viendront :

**La Cage de Cuir** une étonnante production inédite de Georges Pradel ;

**L'Homme Blanc** un des plus intéressants de l'œuvre de Champol, l'auteur du Masque de Velours, et une quantité d'autres œuvres également attachantes que nous avons en mains et qui seront publiées à raison d'UN ROMAN COMPLET ENVIRON PAR MOIS.

## BOUQUET DE PENSÉES

Si je savais ce que je veux, je saurais mieux ce que je fais.  
BENJAMIN CONSTANT.

x

Je suis rassasié de tout sans avoir rien connu.—LACORDAIRE.

x

La pitié est un sentiment mêlé de tristesse.—VAUVENARQUES.

x

J'aime ceux qui m'aiment, et je ne hais pas ceux qui me haïssent.  
CALDERON.

x

Tout le monde perd la moitié de soi-même avant que d'avoir été rappelé.  
MME DE LA FAYETTE.

x

L'âme sent une amertume intérieure des plaisirs en s'apercevant qu'ils sont faux.—DESCARTES.

x

La certitude, c'est lorsque nous pensons qu'il n'est aucunement possible que la chose soit autrement.—DESCARTES.

x

C'est un grand avantage dans les affaires de la vie que de savoir prendre l'offensive ; l'homme attaqué transige toujours.—BENJAMIN CONSTANT.

x

Un homme est plus riche avec une once de son propre esprit qu'avec un tonneau de celui des autres ; l'esprit doit venir de son âme et non d'une âme étrangère.—STERNE.

x

Si l'on ne voulait qu'être heureux, cela serait bientôt fait ; mais on veut être plus heureux que les autres, et cela est presque toujours difficile, parce que nous croyons les autres plus heureux qu'ils ne sont.

MONTESQUIEU.

MR TOUTLEMONDE.

## DEVINETTES



—Où est passée ma petite amie Juliette ? Voilà cinq minutes que je ne l'entends plus !



Il y a deux gnomes dans la forêt enchantée. En voilà un, où est l'autre ?

## LA RAISON

*Mr Cynique.*—Figurez-vous, mademoiselle Maud, un de mes amis vient de me dire qu'un homme qui avait conduit une femme et deux enfants au cimetière dans l'après midi, a été au théâtre le même soir.

*Maud.*—C'était une brute.

*Mr Cynique.*—Non, c'était un entrepreneur de pompes funèbres.

## EXPLICATION

*Henri, 8 ans (au jeune homme en visite chez sa sœur).*—Dis, tu sais, j'ai \$5.00 d'économies dans ma tire-lire.

*Mr Dude.*—Vraiment ! Et où as-tu pris tout cet argent ?

*Henri.*—Chaque fois que ma sœur a un nouveau cavalier, il me donne 10 cents pour me tenir éloigné du salon.

## POURQUOI

Le petit Arthur semblait étudier, avec attention, la figure ridée de son vieux grand-père. Tout à coup, celui-ci lui demande :

—Eh bien, Arthur, aimes-tu ma figure, que tu la contemple ainsi ?

*Arthur.*—Oui, grand-père ! vous avez une bonne figure de grand-papa ; mais pourquoi ne la faites-vous pas repasser ?

## UNE QUI NE S'EFFRAYAIT PAS

Une jeune fille regardait avec attention le chapeau neuf d'une des visiteuses de sa mère ; cette dame, s'en apercevant, lui demanda en souriant :

—Aimes-tu mon chapeau, ma chère ?

—Oh, oui ! madame, répondit l'enfant. Maman et ma tante Louise disaient qu'il était laid à faire peur ; mais, moi, il ne me fait pas peur du tout.

## UN MAUVAIS CAS



*Mme Boncême.*—Vous dites que vous avez une femme malade et trois petits enfants. Ne pourriez-vous pas trouver du travail ?

*Le vieux Grippesous (lamentablement).*—Ça ne vaudrait rien du tout, Madame, car les enfants ne sont pas encore assez âgés pour travailler.

CELA LEUR FERA DU BIEN



Mme O'Meara (devant un panier d'oranges). — Ent, je vais acheter des oranges et les donner à mes amis des différentes sociétés, à mesure que la procession défilera.  
 Mr O'Meara. — Merci ! mais vas-tu oser donner des oranges aux Irlandais le jour de la St-Patrice ?  
 Mme O'Meara (entre ses dents). — Oui ; et cela leur fera du bien au cœur : ils les mangeront.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS - D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUTS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DIH

MORT MYSTIQUE

La cathédrale est majestueuse  
 Que j'imagine en pleine campagne  
 Sur quelque affluent de quelque Meuse  
 Non loin de l'Océan qu'il regagne.

L'Océan pas vu que je devine  
 Par l'air chargé de sels et d'aromes,  
 La croix est d'or dans la nuit divine  
 D'entre l'envoi des tours et des dômes ;

Des angélus font aux campaniles  
 Une couronne d'argent qui chante ;  
 De blancs hibous à longs cris graciles,  
 Tournent sans fin de sorte charmante ;

Des processions jeunes et claires  
 Vont et viennent de porches sans nombre,  
 Soie et perles de vivants rosaires,  
 Rogations pour de chers fruits d'ombre.

Ce n'est pas un rêve ni la vie,  
 C'est ma belle et ma chaste pensée,  
 Si vous voulez, ma philosophie  
 Ma mort choisie ainsi déguisée.

PAUL VERLAINE.

INSTANTANÉS

XXIV

REMORDS

L'homme est là, penché sur le bastingage du navire.  
 Il songe, et ses pensées tourbillonnent, — toutes, — vers la victime  
 pâle, aux cheveux blonds tachés de sang, qu'il a laissée là-bas !  
 Et, n'est-ce pas un sillage de sang que trace, — sur l'eau glauque, —  
 l'étrave du navire ?...

Pourquoi le soleil couchant allume-t-il l'horizon de ces lueurs sanglantes ?...

Ne semble-t-il pas, vraiment, que les nuages blessés saignent, en larges  
 plaques rouges, couvrant l'immensité mouvante ?...

Et le bruit de la mer s'élève, augmente, persistant, ainsi qu'un râle  
 d'agonie.

Voilà la lune, — énorme, — qui sort des flots ainsi que d'un bain de  
 sang ; elle s'élève, — toute rouge, — au-dessus des vagues et semble con-  
 templer l'homme, — lui seul, — comme l'œil effroyable de quelque Titan...  
 Mais, ce n'est pas une hallucination... voilà que les crêtes des vagues se  
 bordent d'une écume sanglante, le ciel s'empourpre ainsi qu'un linge taché  
 de sang... et tout près... oui, tout près, comme semblait s'acheminer, —  
 lentement, — à l'assaut du navire, voilà, traînant sur l'eau, de longues  
 algues vertes. Elles sont colorées de reflets rouges par la lueur infernale  
 de la lune... C'est comme une chevelure de morte... la chevelure de la  
 victime aux cheveux blonds, coagulés par le sang !...

Et voilà qu'une plainte sourde  
 monte de l'abîme ; un souffle hu-  
 mide, le buiser froid de la mer.

L'homme fuit sous l'effrayante  
 poussée du remords ; mais, à tra-  
 vers la paroi du navire, partout  
 pénètre à sa suite cette plainte  
 sourde, faible, effrayante, de la  
 vague heurtant la vague.

C'est le remords.

SILVIO.

SI ELLES ÉTAIENT  
 TOUTES...

La jolie fille. — Moi, si je me  
 querellais avec mon mari, je ne  
 lui parlerais pas pendant des se-  
 maines, et voilà.

Bouleau (en ménage depuis dix  
 ans). — Ah ! si toutes les femmes  
 étaient comme vous !

La jolie fille. — Eh bien ?...

Bouleau. — Je me querellerais  
 immédiatement avec la mienne.

LE SEUL MOYEN

Le nouveau pensionnaire (d'un  
 air sarcastique). — Est-ce bien là,  
 madame, tout le savon qu'il y a  
 dans cette chambre ?

La maîtresse de pension. — Oui,  
 monsieur, c'est tout ce qu'il y a  
 pour une semaine.

Le nouveau pensionnaire. —  
 Bien ; dans ce cas vous me louerez  
 deux autres chambres, car je tiens  
 à pouvoir me laver le visage et  
 les mains au moins une fois cha-  
 que matin.

UNE ANNONCE

Madame. — Et surtout, Michel,  
 n'oublie pas de passer au journal

et de faire annoncer la perte de mon pauvre Bijou !

Monsieur. — Sois tranquille.

Et le soir, madame pouvait lire l'annonce suivante :

"Perdu un petit chien galeux, borgne et sans queue. Il sent mau-  
 vais comme toute une ménagerie. Signes particuliers : répond au nom  
 de Bijou et est trop gras pour marcher. La personne qui le retour-  
 nera empaillé, recevra une récompense de \$100.00."

SA PLUS ÉTONNANTE INVENTION

— Vous savez qu'Edison vient de faire une nouvelle invention ?

— Non. Qu'est-ce que c'est donc ?

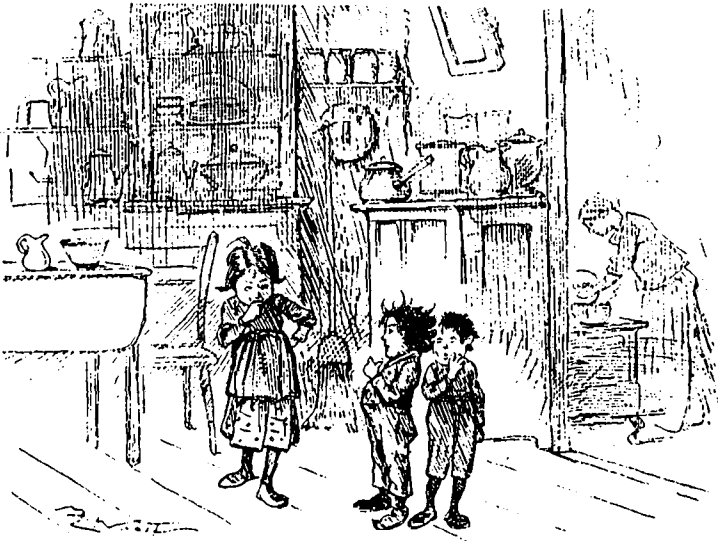
— Un arrangement très simple par lequel une femme pourra  
 entendre tout ce que ses amies les plus intimes diront d'elle après  
 qu'elle les aura quittées.

COMME LES BOUQUETS



La petite Louisa (qui a assisté au baptême du bébé). — Dis, maman, et après, est-  
 ce que l'on arrose les bébés comme les bouquets, pour les faire grandir ?

## IL CONNAIT LE CŒUR DES FEMMES



Jacques (le frère). — Henriette ! Henri, qui est là, t'aime de tout son cœur, mais il est bien trop honteux pour te le dire. Il est tout prêt à se dévouer pour toi, si tu l'encourage d'un mot.

Henri (bas). — Parles-lui de ma richesse. Dis-lui que j'ai 25 centins d'épargne. L'argent a toujours séduit les femmes.

## FÉVRIER

Les arbres secoués par de rudes rafales  
Murmurent leur tristesse aux longs échos des bois  
Et balancent leurs fronts, comme les elfes pâles  
Dont les cheveux flottaient durant les joyeux mois.  
La pluie, en flots glacés, sur les routes pierreuses  
Ruisselle et gémissant en son langage doux,  
Parle de Février aux fauvettes rieuses  
Aux pinsons, aux bouvreuils cachés dans le vieux houx.  
Mais avec Février, chevauche le carême  
Préchant, pour les jours saints, jeûnes, privations,  
Puis, à travers les champs, dans les sillons il sème  
Des graines, c'est de Dieu les bénédictions !

HENRY VERDUN.

## PERFIDE COMME L'ONDE

CONTE MONTRÉALAIS

— Oui, me disait hier le jeune (appelons-le Loys), un de mes jeunes collaborateurs du SAMEDI, vous ne pouvez vous imaginer ce qui m'est arrivé pas plus tard que jeudi dernier.

— En effet, lui répondis-je, je ne puis me l'imaginer ; mais il y aurait un moyen bien simple de me l'apprendre, ce serait de me le narrer par le menu.

— Volontiers, me dit Loys, d'autant que ce serait une bonne œuvre que de le faire savoir aux lecteurs du SAMEDI. Qui sait si quelques-unes des victimes ne pourraient pas s'y reconnaître.

## UNE QUI LA CONNAIT



Le petit garçon. — Mais, madame, vous nous aviez promis vingt-cinq centins pour enlever la neige et vous ne me donnez que 10 sous !

La ménagère. — Correct. Mais les 15 sous, c'est pour l'usage de ma pelle que tu m'as abimée au moins pour 20 sous.

— Il y a donc des victimes dans votre histoire ?

— Parfaitement ! Du reste, la voici :

Mademoiselle Joséphine Lacomais habite la rue de Montigny, pas bien loin de la rue St Laurent, et voici la façon... pratique dont elle reçoit ses nombreux soupirants.

Et d'abord, le portrait de la demoiselle :

Age, 20 à 21 ans ; un visage régulier, plutôt joli ; le nez, par exemple, un peu plus long qu'il ne sied ; les yeux, — ô les yeux, — pleins de charme, somme toute, un ensemble fort satisfaisant, voilà pour le physique.

Au moral : une amabilité sans pareille ; d'excellentes manières pour recevoir son monde ; de la musique, chantant assez bien et disant mieux. Mais j'entre dans le vif de mon histoire. Jeudi, donc, j'avais rendu visite à Mlle... Joséphine qui, après les salamahecs d'usage dans l'antichambre, m'invite à pénétrer dans le salon.

En entrant, ce qui me

frappe immédiatement la vue, c'est un magnifique billet de \$10.00 ostensiblement déposé sur le guéridon, à côté des albums.

Naturellement, le premier mot qui vient sur les lèvres d'un visiteur en pareille occurrence, c'est de dire, et je n'y ai pas failli :

— Mademoiselle Joséphine, regardez donc l'argent qui traîne sur vos tables ; c'est fort imprudent.

Sourire de la demoiselle qui me répond candidement :

— Ce \$10.00 est à gagner, tout simplement, par vous si vous le désirez et cela tout en vous amusant.

— Comment cela ? fis-je, fort intrigué de cette entrée en matière.

— C'est bien simple : Vous voyez ce petit cahier qui est à côté du billet ? Eh bien, c'est tout le secret.

Et elle ouvrit le cahier en question, me faisant remarquer, inscrits sur la première page, dix noms masculins et me disant que, dans le corps du cahier et sur une autre page, un des dix noms était marqué d'une croix, ce qui désignait l'objet de ses amours.

— En risquant 50 centins, me dit-elle, vous pouvez gagner le billet de \$10.00 et savoir quel est celui que je préfère parmi les jeunes gens qui m'apportent leurs hommages. Il suffit pour cela de déposer 50 centins dans la tire-lire qui est sur la cheminée, et de dire le nom que vous croyez être le bon.

Eh bien, monsieur, j'eus la curiosité — qui ne l'aurait pas eue ? — de savoir l'heureux nom choisi par la petite sirène sans que, je vous l'affirme, l'espoir de gagner les \$10.00 ne m'eût beaucoup influencé. Je déposai donc un beau 50 centins dans la tire-lire, je donnai, naturellement, mon nom à moi (en ces occasions-là, il ne faut pas éprouver de fausse honte) et j'ai la douleur de constater que la belle Joséphine sourit d'une façon narquoise et, ouvrant son cahier (que le diable l'emporte), me fait voir le nom de..., mais vous ne le connaissez pas, mettons X... comme étant le glorieux élu. Il n'y avait pas à dire, c'était bien X... qui était marqué d'une croix bleue.

— Monsieur Loys, me dit la coquette Joséphine, vous avez mal jugé ; je vous estime beaucoup et vous aime comme... un frère, mais rien de plus. Mon billet me reste et vous avez perdu votre demi piastre.

Je balbutiai n'importe quoi ; mais, c'est égal, il y avait quelque chose qui me tarabustait l'entendement. Voulant en avoir le cœur net, je priai mademoiselle Joséphine de bien vouloir m'offrir un verre d'eau pour me remettre de mon émotion et la charmante fille courut m'en chercher un, oubliant, — on ne pense pas à tout, — son cahier sur la table.

Est-ce indécrotte ce que j'ai fait, monsieur ? ma fois tant pis, je m'empare du susdit et le soumet à une rapide inspection. O surprise ! A deux places différentes est la fatale liste avec la fameuse croix bleue sur deux noms différents. Impossible de gagner, parbleu, la fine mouche savait mouvoir son cahier comme un véritable prestidigitateur et le nom donné n'était jamais le bon.

C'est égal, voilà une manière de s'amuser qui ne doit pas vous induire en perte et le \$10.00 annoncé doit faire des petits, pour peu qu'on connaisse beaucoup de jeunes gens, ce qui est le cas de la demoiselle.

Et bien, tant pis, j'ai pensé vous dire cela, monsieur, afin que vous "débinez le truc" dans l'intérêt de la jeunesse peu dorée, à laquelle cette... Joséphine, peu délicate, extirpe ainsi des 50 centins à son profit.

Elle doit se faire de jolies rentes en se moquant de nous. Il est temps de couper les ailes à ce petit commerce.

Voici ce que m'a narré Loys, l'air attristé, un peu la figure du renard quinaudé par une poule. Je livre le tout aux méditations de mes jeunes lectrices. Mais, bon Dieu, que ce sexe est donc perfide !

KADIO.

## SUIVANT LE CAS

— Je respecte la vieillesse, remarquait le nouveau pensionnaire, en contemplant le morceau de volaille qu'il avait sur son assiette ; mais ma vénération cesse quand elle est rôtie ou bouillie.

## DEVINETTE



— Qui est là ? Je croyais que c'était le médecin !  
— C'est moi, effectivement.  
— Mais où donc ?

ERREUR DE PERSONNE



I

C'était au Brésil, ce beau pays où la Cie d'émigration Italienne transportait, il y a quelques semaines, une centaine de nos compatriotes. Dans un bois de cocotiers, assis au bord d'un sentier, il y avait deux amoureux qui faisaient la dinette. Paul et Virginie, quoi !



II

Tout à coup, Virginie aperçut un intrus qui s'approchait avec précaution et, ayant pris peur,...



III

...elle s'enfuit sans même se retourner. Paul, absorbé par l'amour et la digestion d'un gâteau sec qu'il arrosait de rhum, ne s'aperçut de rien.

DÉCOR DU SOIR

(Pour le SAMEDI)

A mademoiselle Laura B.

L'astre-roi, drapé dans son manteau purpurin  
Descend de son trône de feu, et sur sa route,  
Joyeuses courtisanes à l'œil doux et serein,  
Les étoiles chassent loin les djins en déroute.

Et les arbres sur terre et les roses et les fleurs  
A cette félonie du roi envers la reine,  
Exhalant en parfums leurs soupirs et leurs pleurs  
Paraissent revêtir le deuil de la verveine.

L'astre-reine à son tour, escaladant les cieux  
Pâle, d'une pâleur étincelante, vole  
A la suite du roi, de l'époux fallacieux  
Qui, à ses caresses, sans cesse se dérobe.

Les oiseaux se sont tus ; leurs ailes aux doux baisers,  
Ne rament plus le lac et son onde tranquille.  
Dedans leurs nids blottis, du ciel les messagers  
Cèdent l'espace, le soir, à l'insecte qui brille.

Sur toute la nature, et les eaux et les bois  
Et les champs, plane le grand voile du mystère  
Et l'homme vers son maître cède alors la voix  
C'est l'heure du repos, l'heure de la prière.

1er février 1897.

ALEXANDRE FRIGON.

UN SOUVENIR DE CANTINE

Moi aussi j'ai été cavalier, beau cavalier, oserais-je ajouter si je ne craignais de paraître faire ma poire, mais passons. J'ai donc appartenu à l'arme de la cavalerie, la plus considérée de toutes les armes, parce qu'elle est la plus redoutable, principalement en temps de paix.

Vous me direz ce que vous voudrez : un cheval vigoureux, dont les pieds de derrière sont armés d'un fer solide, est capable de faire de rudes blessures.

Les chevaux ne s'exercent pas en temps ordinaire contre les hommes de l'active, parce que ceux-ci leur sont nécessaires pour leur frotter le poil, leur curer les pieds et leur servir leurs repas. Mais les périodes d'instruction sont une occasion toute trouvée pour expérimenter les coups de pied sur les territoriaux et les réservistes.

Au courant de ces us, j'évitais avec soin le voisinage des chevaux, et je restais constamment à deux ou trois cents pas de l'écurie, principalement aux heures de pansage, ou je m'abritais dans quelque cantine.

Un jour, pourtant, on m'invita à me rendre au manège, et l'on me présenta un jeune cheval assez volumineux que l'on nommait, je ne sais pour quoi, Alcibiade.

Je parvins à m'installer à califourchon sur le dos d'Alcibiade, et tout alla bien tant que nous restâmes sans bouger au milieu du manège, dans la calme attitude d'Etienne Marcel, prévôt des marchands, sur la place du Parvis Notre-Dame.

Mais l'officier qui nous instruisait eut l'idée funeste de commander :

—Marchez !

A partir de ce moment, mes souvenirs se brouillent un peu. Il est probable qu'ayant perdu l'habitude du cheval pour contracter celle du cycle, je fis malgré moi le mouvement coutumier, ce qui eut pour résultat de labourer d'éperons indiscrets les flancs d'Alcibiade.

La plus ignoble conquête de l'homme n'attendait que ce signal pour ruer, se cabrer et faire des sauts de mouton, dans le but évident de rendre ma position intenable. Je compris ses intentions, et, avec une promptitude remarquable, je mis dos à terre sur le sable du manège.

Cet accident fut l'occasion de divers quolibets. On prétendit que je n'étais pas un vrai dragon, vous aisez dit que j'étais cavalier aux dragons, la plus solide des cavaleries passées, présentes et encore futures, et au 12<sup>e</sup> Régiment encore, le plus beau des régiments de cette arme d'élite ?

Donc des camarades mal intentionnés profitèrent de ma fugue, ou plutôt de celle d'Alcibiade, pour dire que je méritais tout au plus de servir dans les "bilfins".

Je sus prouver aux malveillants de quels exploits

équestres j'étais encore capable. Il y a, au 12<sup>e</sup> dragons, un cheval bai-brun nommé Cadrous, qui, à son arrivée au régiment — en 1869 — passait déjà pour un animal indomptable. Et il n'avait que quatre ans à cette époque !

Je montai Cadrous et même, dédaignant les éperons ordinaires, j'adoptai les fameux éperons système Cash, dont beaucoup de bons cavaliers hésitent à se servir.

A partir de ce moment, je consacrai au travail du manège tout le temps que je pus dérober à la cantine. J'aimais beaucoup, en effet, la cantine, ce modeste restaurant militaire, où l'on mange de bonne cuisine, où l'on tutoie les garçons, comme sous la Régence, où ils vous tutoient, eux aussi, comme sous la Terreur.

J'ai surtout remarqué la façon rapide dont les sommeliers font le service des vins. Quand vous

commandez un litre ou une chopine, un garçon va à la pompe à vin et remplit une bouteille qu'il a prise au hasard près du comptoir. Aussi les observateurs superficiels peuvent-ils croire, à l'inspection de ces bouteilles, que les ordres des clients n'ont pas été fidèlement exécutés.

Ainsi, le jour de mon arrivée, j'entendis mon voisin de gauche demander un litre de vin gris. Le garçon lui apporta une bouteille où se lisait l'étiquette : *Gomme*.

Un brigadier en bourgeron s'assit à ma droite, et, frappant la table d'un poing impatient :

—Un litre de vin gris !

On vint, l'instant d'après, déposer près de lui un litre où se lisait en lettres vertes : *Sirope de citron*.

Alors, je pris la parole à mon tour, sur un ton peu militaire encore :

—Un litre de vin gris !

Et sur la bouteille qu'on m'apporta, je déchiffrai ce mot : *Encaustique !*

Et, Tristan Lenfumé, mon camarade de lit et mon brosseur (trois francs par mois, la goutte le matin et une rincette à la cantine de temps à autres). Tristan, dis je, que j'avais invité ce jour-là, à en vider un, s'écria, songeur devant le souvenir qu'évoquait ce titre : "Etrange ! Etrange !" et pour tant je vous assure que ce brave Tristan n'avait jamais lu Shakespeare

MARCHEF.

ERREUR DE PERSONNE — (Fin)



IV

L'intrus, qui était un singe, ou du moins une guénon, prit la place de l'absente, s'appuyant tendrement sur l'épaule de son Roméo qui, doucement chatouillé par les cheveux de sa blonde...



V

...se retourna pour lui donner un baiser. Le ré-sultat fut effrayant, car Paul constata avec stupeur qu'il y avait évidemment erreur de personne.

## CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



MME CLEVELAND ET DAMES DE SA SUITE A WHITEHOUSE.



AVEC l'élection à la présidence du Major McKinley, vont disparaître de White-House quelques figures familières, parmi lesquelles celle de Mme Cleveland est certainement une des plus sympathiques. D'autres personnalités viendront, à nouveau, composer cette petite cour, — exempte de morgue, mais non de dignité, — qui siège à la Maison Blanche, ce Versailles des Présidents Américains.

C'est afin de rappeler au souvenir des lecteurs du SAMEDI, le doux visage de celle qui s'y trouvait pendant cinq années que nous avons publié ce dessin, la représentant entourée de sa maison féminine, avant qu'elle ne soit, sinon oubliée, mais du moins disparue de ce premier plan où va, dans quelques semaines, figurer le vainqueur des dernières élections, le Major Président McKinley.

\* \* \*

La nouvelle du massacre d'une pacifique mission, envoyée par l'administration anglaise du protectorat des côtes du Niger au roi du Bénin, est venue affecter douloureusement tous ceux qui suivent, avec intérêt, la pénétration lente, mais sûre, de l'influence européenne sur le continent noir.

Voici quelques documents, puisés aux sources les plus authentiques, sur ce dramatique événement :

C'est le 1er janvier que la mission envoyée par le commissaire et consul général Ralph Moor quitta la côte pour se rendre à la ville de Bénin par la voie de Sapélé. Elle était composée des personnages suivants : le général Phillips, commissaire adjoint du protectorat des côtes du Niger et consul à Vieux-Calabar ; le major Copland Crawford, agent consulaire à Guo-Ibo (Ouari) ; le capitaine Boisragon, commandant des troupes du protectorat ; le capitaine Maling, appartenant à la même force ; MM. Locke et Campbell, employés au consulat ; le docteur Elliott, officier de santé, et deux civils, non fonctionnaires, MM. Powis et Gordon.

La mission était escortée de quelques Kroomen et accompagnée de porteurs indigènes. Ses membres n'avaient point d'armes ; les dernières nouvelles que l'on reçut d'eux les représentaient comme se dirigeant, sur la gauche du Niger, vers Ada-Muga. C'est aux environs immédiats de la ville de Bénin et quelques milles seulement avant d'y arriver, qu'ils furent reçus à coups de fusil par les gens du roi nègre, capturés et — on a malheureusement tout lieu de le craindre — massacrés, à l'exception de quelques noirs de leur suite qui ont pu regagner Bonny à bord du yacht Ivu, mis au service du général Phillips.

Une dépêche ultérieure de Brass annonce que deux des membres de la mission ont échappé au massacre.

En effet, le capitaine Boisragon et le commissaire Locke, membres de l'expédition du Bénin, ont pu se sauver après avoir erré pendant six jours dans une forêt ; tous deux sont légèrement blessés.

Il ne reste plus aucun espoir en ce qui concerne les autres membres de l'expédition.

On ne connaît encore que d'une manière fort imparfaite les événements qui ont amené cette catastrophe, car, en l'absence de presque tous les hauts fonctionnaires et officiers du protectorat (sept ont péri et M. Moor, le commissaire titulaire, se trouve actuellement à Londres), le service des renseignements est fort mal organisé.

Il est certain que la mission, y compris même son escorte et ses porteurs, n'était pas armée. Comment des hommes connaissant bien l'Afrique en général et le roi du Bénin en particulier, se sont-ils engagés dans une entreprise aussi dangereuse avec si peu de précaution ? C'est ce que l'on ne peut s'expliquer qu'en supposant que le potentat auprès duquel ils se rendaient leur avait offert un sauf-conduit, à la condition qu'ils n'excitassent pas ses sujets en déployant un appareil de guerre.

Le massacre a eu lieu entre Gouato et la ville même de Bénin, qui en est éloignée de trente-deux kilomètres ; c'est là, du moins, que les indigènes ont ouvert le feu et qu'une partie de l'escorte a été capturée.



LE CONSULAT ANGLAIS, VIEUX-CALABAR (NIGER).

Le gouvernement anglais a donné aussitôt des ordres pour qu'une expédition soit envoyée pour châtier le roi de Bénin, et nul doute que satisfaction ne lui soit accordée ainsi qu'aux mânes des malheureuses victimes. La conséquence naturelle sera, vraisemblablement, la déposition du roi et l'annexion du Bénin.

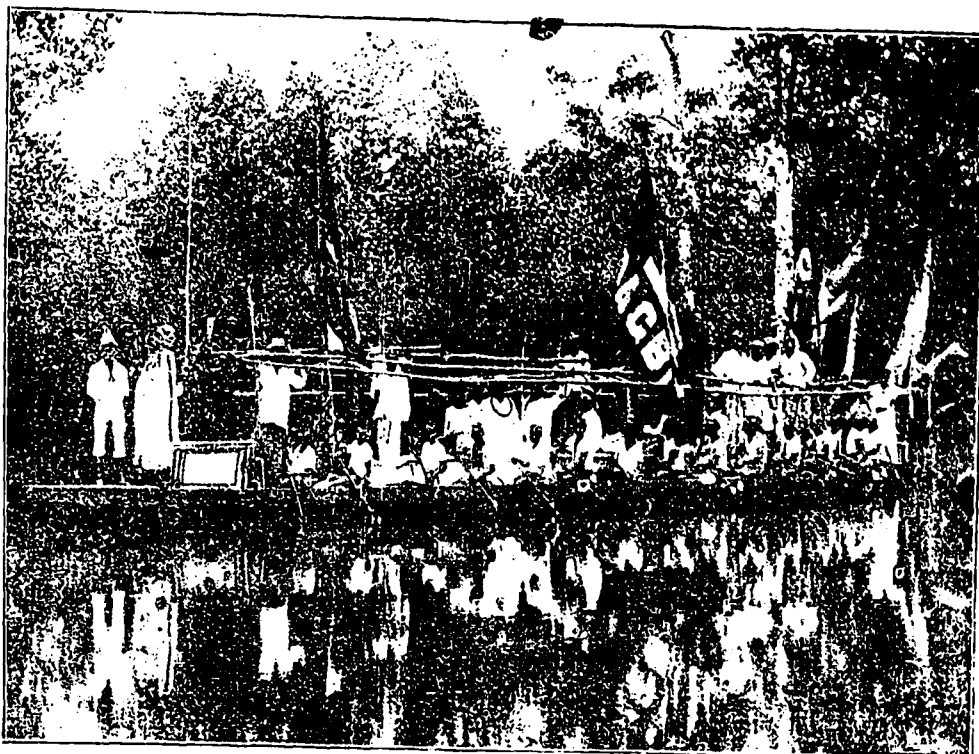
De nos deux dessins, l'un représente l'établissement du consulat anglais à Vieux-Calabar, avec un coin de la flore vraiment exhubérante de ce magnifique pays ; l'autre, un des grands canots de guerre employés par Sa Majesté négre, le roi du Bénin. Vingt rameurs conduisent ces bizarres embarcations qui sont montées par des guerriers armés de sagaies et constituent la flotte de guerre du roi.

\*\*

Ne quittons pas le mystérieux continent sans parler de l'apparition, au Transvaal, de la première voiture automobile. Étrange apparition s'il en fut de la civilisation la plus raffinée, dans ce qu'elle possède de plus typique, en ces pays ; il y a peu de temps encore inexplorés, aujourd'hui, le prolongement naturel de nos boulevards auxquels, comme on le voit, ils n'ont plus absolument rien à envier.

\*\*

De l'Afrique Australe aux lacs glacés de l'Ontario, il n'y a vraiment qu'un pas en ces temps de



CANOT DE GUERRE, AU BÉNIN.

## TROP MALIN POUR VIVRE

*La maman.* — Freddie ! combien de fois ne t'ai-je pas dit de ne jamais te moquer des défauts des autres ! Si tu continues à le faire, tu deviendras semblable à eux.

*Freddie.* — Alors, comme ça, maman, si je me moque de l'éléphant, est-ce que mon nez grandira assez pour que je puisse prendre les pommes pardessus le mur.

## AIDE INESPERÉ

*La femme.* — Ne te désolés pas tant d'avoir fait de mauvaises affaires, mon pauvre Paul, j'ai économisé \$2,000 sur l'argent de pocho que tu me donnais...

*Le mari.* — Oh ! tu me rends la vie, ma chère, avec cet argent...

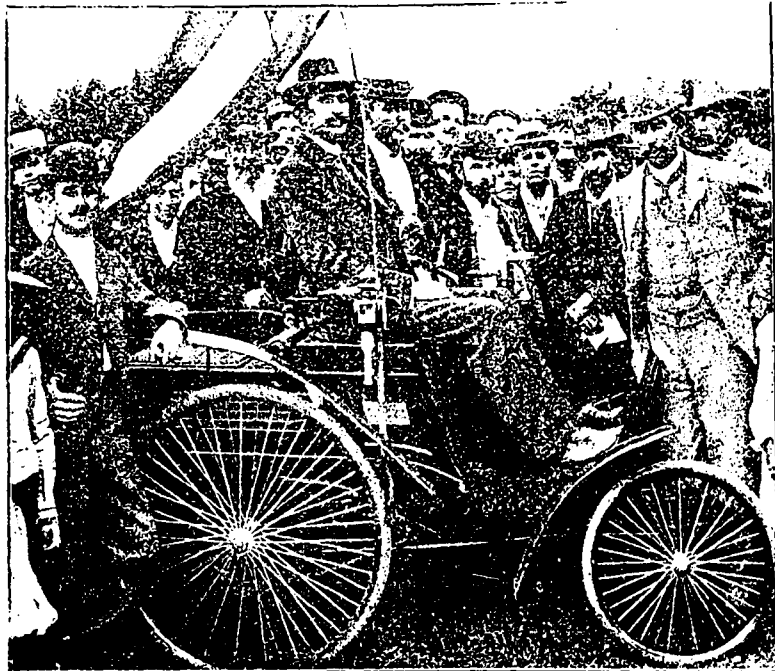
*La femme.* — ... Avec cet argent ? je puis m'habiller convenablement, pendant un an, sans te rien demander.

## FINANCES FÉMININES

*Madame Rouleau.* — Moi, j'ai trouvé le moyen d'économiser beaucoup sur mes dépenses quand je vais magasiner, et, cependant, c'est bien simple.

*Madame Taupin.* — Ah ! Et quel moyen employez-vous ?

*Madame Rouleau.* — En allant, c'est moi qui paie le charretier ; en revenant, c'est madame Bouleau.



UNE VOITURE AUTOMOBILE AU TRANSVAAL.

télégraphie, de navigation ultra-rapide et même, on vient de le voir, d'automobilisme.

Il existe, néanmoins, une ligne de démarcation qu'il nous a paru original de faire toucher du doigt en opposant, aux paysages tropicaux du Bénin, un "traineau à voiles" du lac Simcoé.

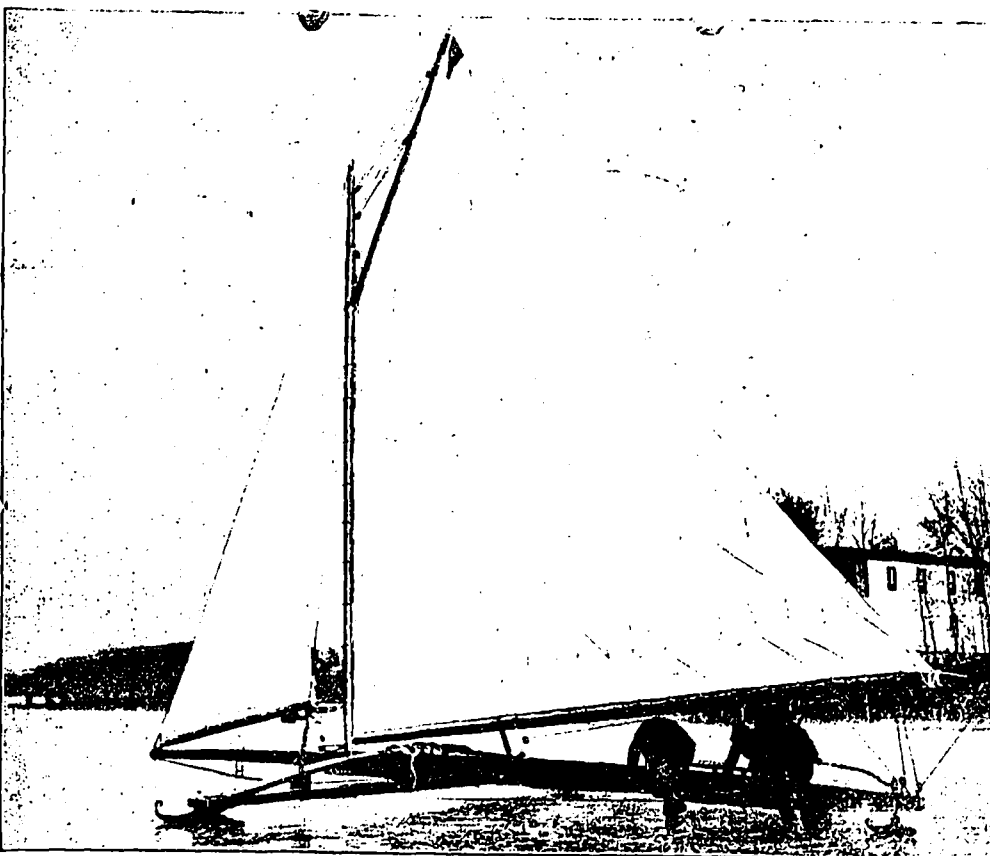
Tous ont entendu parler de ces étonnantes "embarcations" qui, si elles ont du navire, la voilure et le gouvernail, tiennent au sleigh et plutôt au patin par la gigantesque lame d'acier qui constitue leur quille, avec une pittoresque excursion dans le matériel de la navigation Néo-Calédonienne par l'adjonction d'un balancier qui assure leur stabilité.

Le dessin que nous donnons d'un de ces légers esquifs, photographié au moment où il va prendre son essor, suffira, à ceux qui n'ont pas eu le plaisir de les voir glisser, légers comme des sylphes, sur quelqu'un de nos lacs canadiens, pour fixer dans leur esprit, la figure, presque fantastique, de ces étonnantes embarcations.

Tout en en comprenant facilement le très simple mécanisme, ils en admireront l'étonnante hardiesse, une des plus brillantes caractéristiques des inventions de l'homme sur ce jeune continent et sur la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, pourtant si fécond en étonnements.

LOUIS PERRON.

Les Anglais commencent toujours leurs colonies par une banque, les Espagnols par une église, et les Français par un café concert. — ARNOULD GALOPIN.



YACHT A GLACE SUR LE LAC SIMCOE (ONTARIO)

## PROBLÈME



Hélène. — Maman, quel est le nom du bébé ?  
 La mère. — Le bébé n'a pas encore de nom, ma chérie.  
 Hélène. — Alors, comment a-t-il pu savoir qu'il appartenait ici ?

## Gerbes et Glanures

(Extraits des journaux français)

Un jeune ménage attend un bébé pour les premiers jours du mois prochain.

Déjà il est convenu que si c'est un fils, on l'appellera Nicolas ; si c'est une fille, Alexandrine.

Boireau, ami de la maison, proposait dans ce dernier cas Charlotte.

— A cause, a-t-il expliqué, de cet entremets exquis : la charlotte russe !

\* \*

Propos de caserne :

A la salle d'armes, entre deux reprises, deux tireurs se reposent en soulevant des haltères.

Le maître d'armes — un fin lettré ou qui croit l'être — les regarde faire tout en poussant un coup droit.

L'un des deux élèves dit tout d'un coup, nonchalamment, à l'autre :

— Haltère, est-ce du masculin ou du féminin ?

Là-dessus, le sergent maître d'armes se redresse au milieu d'un coup dégagé et, d'un air méprisant :

— Allons donc, Dumanet ! Vous savez bien que c'est du masculin : on dit tous les jours des *Alter ego*.

!!!...

\* \*

Suite de la fête des Rois :  
 — Tu es malade maintenant, parce que tu as été gourmand. Oh ! que c'est vilain !

— Oui, petite mère, c'est vilain, mais c'est bien bon.

\* \*

Aux montagnes-russes :  
 — Comment ! vous faites payer le voyage d'avance ?

— Oui, M'sieu, pour ne pas perdre la recette en cas d'accident.

## UNE COLLISION



Tante Elisabeth. — Bonté divine ! mais que fais-tu donc, Péléme ! Tu vas me jeter à terre.  
 Péléme. — Mais, tante Lisbeth, on joue au chemin de fer avec Louiset et c'est une collision que nous faisons dans ce moment.

Un artiste est appelé chez le juge de paix pour avoir qualifié une camarade de "chameau".

Le comédien est gratifié d'une légère amende.

Alors se tournant vers le magistrat :

— Ainsi, on n'a pas le droit d'appeler une dame ; chameau ?

— Naturellement, et c'est même pour cela que je viens de vous condamner.

— Et a-t-on le droit d'appeler un chameau : madame ?

Le juge de paix, interloqué, hésite, puis, sans plus de conviction :

— Evidemment !

— Merci, répond notre comédien, et se tournant aussitôt vers la plaignante : "Madame, j'ai bien l'honneur de vous saluer !"

Et il sort.

Le juge ne comprit que plus tard.

\* \*

Réclame bien américaine quoique à Paris.

Sur le boulevard extérieur, dans le fin brouillard du matin qui estompe les lointains, les passants s'arrêtent devant la petite porte de l'hôpital, de l'autre côté de la chaussée...

L'enterrement va partir.

Un bonhomme ayant casquette galonnée fend la foule en se hâtant.

Il porte une grande couronne.

Il fait signe à un croque-mort, lui demande de l'aider et avec lui l'attache par derrière la voiture, bien en vue, placée sur le drap blanc qui recouvre la bière...

Et les passants lisent la touchante inscription imprimée en lettres d'or rutilantes sur la soie bleue bien tendue :

A Paul, notre apprenti,  
 La maison André Léon  
 Chaussure inusable "l'épatante"  
 Prix unique 7 fr. 90  
 14, rue de la Huchette.  
 Regrets éternels !!!!!

\* \*

## UNE DIVERGENCE D'OPINION

Le reporter. — Qu'est-ce qui vous a conduit en prison, mon pauvre ami ?  
 Le prisonnier. — Une simple divergence d'opinion, monsieur.

Le reporter. — Comment ça, une divergence d'opinion ? C'est impossible.

Le prisonnier. — Oh ! c'est tout ce qu'il y a de plus ça. J'ai soutenu tout du long que j'étais innocent et le jury, lui, a prétendu que j'étais coupable. C'est son opinion qui l'a emporté dans l'esprit du juge, et c'est ce qui m'a conduit ici.

\* \*

On annonce à Ducasseau, la mort d'un ami :

— Sûrprisi ! dit-il, moi qui devais déjeuner chez lui après-demain ?

Et il envoie une lettre d'excuses.

\* \*

En police correctionnelle.

Le président. — Vous ne vous êtes pas contenté de donner des coups de votre pelle à la pauvre femme, il a fallu encore que vous la frappiez avec le manche...

L'accusé. — Voyons, mon président, ne vous est-il jamais arrivé, dans un moment d'humeur, de jeter le manche après la cognée !

\* \*

Logique du pochard :

Un cru, c'est du vin.

Une crue, c'est de l'eau.

Donc, l'eau est le féminin du vin.

Par conséquent, lorsqu'un marchand de vin mouille sa marchandise, cela devrait s'appeler un mariage et non pas un baptême.

\* \*

Singularité de la langue.

On dit des maisons où l'on reçoit des malades, ce sont des maisons de santé et des enfants perdus que ce sont des enfants trouvés.

\* \*

Lu sur un écriteau, en vue du cimetière :

A louer  
 Jolis appartements  
 avec vue  
 sur un superbe jardin  
 orné de statues.

Mr Fétard. — Dites donc... mon ami... combien loin... le premier... hô... tel ?

Le passant. — Oh, à peu près à cinq minutes d'ici.

Mr Fétard. — Cinq minutes... pour vous... mais pour moi ?





## VOILA CE QUE C'EST !

Chacun en ce monde a son péché mignon. L'espèce humaine est inconsidérée, et faute de se préoccuper de l'avenir, la plupart des gens agissent à l'étourdie, quittes à s'en mordre les doigts un jour. Ils disent alors : "Si j'avais su !" mais cela n'arrange en rien leurs affaires.

Le péché mignon de Bernard, le valet de la *Pie enquirlandée*, l'auberge la plus renommée de la ville de Kreisnacht, c'était le désir de faire fortune. Désir bien naturel, direz-vous. Sans doute, si l'on travaille avec ardeur, de toutes ses forces et de toute son intelligence, pour augmenter le nombre des millionnaires qui sont partis de leur village en sabots ; mais Bernard rêvait de faire fortune sans se donner de peine. Il y a continuellement, n'est-ce pas, dans un pays ou dans un autre, quelque loterie alléchante dont les billets ne coûtent pas cher. Penser que pour vingt sous on peut gagner un lot de cent mille francs et même davantage ! Les têtes faibles n'y résistent pas, et Bernard était une tête faible : tous ses pourboires s'en allaient en billets de loterie. Il n'avait jamais un sou vaillant ; et si son patron, l'opulent M. Frisch, l'hôte de la *Pie enquirlandée*, ne l'eût gratifié de ses détroques hors d'usage, je ne sais vraiment pas de quoi il aurait été habillé. Du reste, bon garçon, le cœur sur la main, et toujours disposé à rendre service — pourvu qu'il ne lui en coûtât pas d'argent.

Le péché mignon de la vieille Mme Rowbel, c'était la gourmandise et l'amour de son bien-être. Elle vivait seule, et comme sa santé était excellente, jouissait pleinement des bons petits plats doux qu'elle se cuisinait avec amour, du bon fauteuil qu'elle s'était rembourré avec des oreillers, et de toutes les bonnes petites inventions auxquelles elle se livrait journellement pour être plus à son aise. Du reste, toujours de bonne humeur, polie et serviable, toujours prête à faire part de ses recettes, de ses doses pour le café, de ses procédés particuliers pour réussir tel ou tel plat, et de toutes ses petites finesses culinaires. C'était sa manière d'être généreuse ; quant à son argent, si elle n'en donnait pas, ce n'était pas qu'elle fût avare, c'est qu'elle craignait de n'en pas avoir assez pour elle.

Et le péché mignon de Mlle Dorothee, la servante du notaire ? Il n'y avait qu'à la regarder pour le deviner : c'était la vanité, péché qui vide la bourse encore plus vite que les deux autres. Mlle Dorothee aimait le spectacle ; et comme la femme du machiniste du théâtre était un peu sa cousine, elle pouvait voir la comédie gratis toutes les fois qu'il y avait une troupe de passage à Kreisnacht. Ce qui la frappait le plus, c'étaient les soubrettes et leur attifement coquet. "Soubrette, servante, c'est tout un, pensait-elle : je suis donc une soubrette. Et pourquoi ne porterais-je pas comme elles des fichus de gaze, des bonnets de dentelle perchés sur le haut de la tête, des croix d'or pondues à des colliers de velours noir, et le reste ?" Ce beau raisonnement une fois admis, Dorothee aurait volontiers fait le ménage et récuré les casseroles, costumée en Lisette ou en Marton, si sa maîtresse ne s'y fût absolument opposée. Obligée de renoncer aux fichus de gaze et de se contenter de ses cheveux

pour coiffure, elle se rattrapa sur les pieds, et introduisit les sions dans des bas rayés et de petites pantoufles à talons très découvertes : ce n'était ni solide ni chaud, mais c'était une vraie chaussure de soubrette.

Or il arriva qu'un matin d'hiver, Mlle Dorothee eut à sortir pour aller aux provisions. Elle monta d'abord dans sa chambre pour faire un brin de toilette ; c'est-à-dire qu'elle ajusta un jabot de dentelle sur le devant de son corsage. Puis elle releva au-dessus du coude les manches de sa robe : le costume de soubrette exige les bras nus ; et elle s'en alla chargée d'un vrai panier de marché, tel que les soubrettes n'en portent guère. La rue était pleine de neige, où s'enfonçaient ses jolies pantoufles, et le froid rougissait ses bras nus ; mais elle se trouvait belle, et cette idée lui tenait chaud.

Quand elle eut fait ses emplettes, elle flâna un peu aux devantures des magasins. Histoire de s'amuser, vous comprenez ; car elle n'avait besoin de rien et ne voulait rien acheter. Mais il est écrit : "Ne nous induisez pas en tentation." Un démon malin dirigea les regards de Dorothee vers un étalage de lingerie élégante, et au milieu de cet étalage, elle put admirer un tablier en fine mousseline, orné de broderie, avec une bavette en cœur encadrée de dentelle... La soubrette de la dernière pièce qu'elle avait vue en portant un presque pareil... pas aussi joli, pourtant. "Si je l'achetais ? Madame me fait bien mettre un tablier de percale festonné en bas, pour ouvrir la porte à ses visites : percale ou mousseline, cela ne fait pas grande différence... Madame ne dira rien... Cinq francs ! juste ce qui me reste de mon dernier mois de gages... je serai payée dans quinze jours, et je n'aurai besoin de rien d'ici là, bien sûr..."

Dorothee entra dans le magasin, et n'en ressortit qu'avec le joli tablier épinglé sur sa robe de travail. Il n'y faisait pas trop bonne figure, mais elle se trouvait superbe.

Elle hâtait le pas, pour regagner le temps que son achat lui avait fait perdre, lorsqu'elle entendit des cris d'enfant, devant l'auberge de la *Pie enquirlandée*. En approchant, elle distingua, entrecoupés par des sanglots, ces mots : "Ma pauvre maman... ma pièce de cinq francs... mon Dieu ! mon Dieu !"

C'était une petite fille de six ou sept ans qui se lamentait en se fourrant le poing dans les yeux ; et Bernard,



Maitre Frisch reprit son air de bonne humeur.

accroupi devant elle, semblait chercher dans la neige quelque objet introuvable.

"Qu'est-ce que vous cherchez là, Bernard ? un gros lot ? lui demanda-t-elle en riant.

—Je cherche la pièce que cette petite a perdue", répondit Bernard. Et en même temps, la vieille Mme Rowbel, qui s'en allait chercher de la bière, s'approcha et dit à l'enfant : "Qu'as-tu, ma mignonne ?"

—J'ai perdu ma pièce de cinq francs, répondit la petite en pleurant toujours. Il n'y en avait qu'une à la maison... maman m'a dit : "Va la porter au boulanger et prie-le de nous donner encore un peu de pain..." Nous lui devons de l'argent, au boulanger, parce que papa a été malade... Et nous n'aurons pas de pain... et maman pleurera !

—Mais comment l'as-tu perdue ? demanda Dorothee.

—Je la tenais dans ma main... c'est un grand chien qui courait, qui m'a jetée par terre... Et je l'ai lâchée, et elle s'est perdue dans la neige... oh ! ma pièce de cinq francs !"

Dorothée ne riait plus. Cinq francs ! le prix de son tablier. "Si j'avais su !" pensa-t-elle.

La vieille femme avait posé par terre son beau cruchon de grès bleu à couvercle d'étain, et elle s'était penchée sur l'enfant pour lui donner des consolations. De l'argent eût mieux valu ; mais Mme Rowbel n'en portait jamais sur elle, de peur d'être tentée de le dépenser pour quelqu'un. Comme elle avait le cœur sensible, elle s'apitoya largement sur le malheur de la petite fille. Dorothée lui donna la réplique, et Bernard, tout en répétant avec elle : "Quel gaignon, en voilà-t-il un, de malheur !" regretta ses derniers cinq francs, qu'il avait placés dans la loterie du Lingot d'argent. "Si j'avais su !" se disait-il.

"Bernard !" cria tout à coup, du perron de l'hôtel, la voix retentissante de maître Frisch. "Qu'est-ce que ce rassemblement ?" ajouta-t-il d'un ton radouci, en reprenant son air habituel de bonne humeur.

Dorothée, comme la langue la mieux pendue de la société, lui raconta l'aventure.

Quand elle eut fini, maître Frisch haussa les épaules ; puis tirant une pièce de son gousset :

"Et vous lui faites des tas de discours, comme si ça pouvait payer le boulanger ! Tiens, Bernard, passe-lui cette pièce de cinq francs... ou plutôt va avec elle, de peur qu'elle ne la perde encore.

—Remercie le bon monsieur, marmotta la vieille femme à l'oreille de la petite. Voilà ce que c'est que d'être riche !

—Oui, voilà ce que c'est ! répéta Bernard en écho ; la figure de Dorothée disait la même chose.

—Si vous croyez que je ne vous comprends pas ! leur dit l'aubergiste. C'est vrai ; une pièce de cinq francs, c'est quelque chose, et tout le monde ne peut pas la donner ; mais à vous trois, est-ce que vous n'auriez pas pu ?... Non ? Eh bien, je dirai à mon tour : voilà ce que c'est que de gaspiller tout ce qu'on gagne, en faufreluches inutiles à se mettre sur le corps, ou en billets de loterie qui ne sont que des attrape-nigauds... ou bien encore d'aimer trop son café, son tabac, sa petite goutte de liqueur et un tas d'autres superfluités... il se trouve des occasions où l'on serait

bien aise d'avoir quelque chose à donner, et on en est pour ses regrets... Je ne dis rien pour Mme Rowbel, (et d'un geste dédaigneux il indiquait la vieille femme qui rentrait chez elle, emportant son cruchon que dans son trouble elle oubliait d'aller faire remplir), je ne dis rien de Mme Rowbel, elle est trop vieille pour se corriger ; mais vous deux, qui êtes jeunes, est-ce que cela ne vous fera pas réfléchir ? Moi qui vous parle, j'ai commencé par panser les chevaux, ici même ; mais je travaillais dur et je ne me passais pas de fantaisies. Aussi j'ai pu à l'occasion aider plus pauvre que moi, et je suis devenu maître de l'auberge, ce qui me permet maintenant de donner selon mon bon plaisir. Il vaut bien la peine de se priver un peu pour en arriver là, j'espère !"

L'aubergiste rentra chez lui sans attendre de réponse. C'était un homme judicieux, et il pensait que quand on a dit de rudes vérités aux gens, ce qu'on a de mieux à faire, c'est de les laisser à leurs réflexions. Bernard, tout penaud, prit la petite fille par la main pour la conduire chez le boulanger. Dorothée arrêta l'enfant.

"Dis-moi ton adresse, petite, et le nom de ton père. Dans quinze jours je toucherai mon mois, et j'irai te porter quelque chose.

—Tiens ! c'est justement ce que j'avais lui dire, ajouta Bernard.

—Voyez-vous ça ! les beaux esprits se rencontrent !" répliqua Dorothée, remise en gaieté par ses bonnes résolutions.

Et elle se dépêcha de rentrer pour ôter ses petites pantoufles, car elle s'apercevait maintenant qu'elle avait les pieds gelés. Quant à son tablier, elle ne le trouvait plus joli du tout.

Ce fut à la suite de cette petite aventure que Mlle Dorothée renonça tout à fait aux ajustements des soubrettes, et que Bernard remplaça les billets de loterie par un livret de caisse d'épargne.

Pour dame Rowbel, il faut croire qu'elle n'était pas encore trop vieille pour se corriger, car on la vit plus d'une fois tirer des sous de sa poche pour les donner à des pauvres. En même temps, l'épicier-liquoriste du coin, qui tenait aussi un bureau de tabac, constatait qu'elle faisait plus rarement remplir sa tabatière, et que sa consommation de sucre et d'anisette était fort diminuée. C'était certainement regrettable pour lui ; mais que voulez-vous ? on ne peut pas contenter tout le monde à la fois. L'épicier était riche ; il pouvait facilement supporter cette perte.

J. COLOMB.

## NOUVEAU FEUILLETON DU SAMEDI

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 23 JANVIER 1897

# Le Masque de Velours

PAR CHAMPOL

VII

(Suite)

C'était la première fois qu'une intimité s'établissait entre les fiancés, qu'ils semblaient unis dans une même pensée, et lorsque Richard, énumérant les raisons qui plaidaient pour Thomas, finit par ajouter :

— Enfin, ma mère, il faut lui pardonner, parce que je suis heureux !

Lady Eleanor n'eut pas le courage de se fâcher, et, se tournant vers Simone :

— Vous désirez aussi que Thomas assiste à votre mariage ?

La présence de Thomas étant évidemment désagréable à lady Eleanor, la jeune fille se prit à la désirer.

— Je ne vois aucune raison de l'exclure, dit-elle avec une certaine animation.

Ironiquement, lady Eleanor répliqua :

— Oh ! les apparences sont et seront toujours en faveur de Thomas, car il est très habile, d'autant plus dangereux. Je n'ai contre lui aucune preuve matérielle, mais mon instinct ne me trompe pas, et je ne puis oublier que, s'il est le proche parent de Richard, il est avant tout son héritier.

— Est-ce donc de sa faute, s'écria Richard, si les dispositions de la loi sont telles ? ...

Lady Eleanor prononça lentement :

— Notre ennemi, c'est celui dont nous entravons la prospérité. N'oubliez pas cet avertissement quand je n'y serai plus, car, tant que je vivrai, je ferai bonne garde. Pourtant, je ne veux pas mettre obstacle au premier désir que Simone exprime. Le jour de votre mariage, mais ce jour-là seulement, je recevrai Thomas. C'est tout ce que je peux faire ; Dieu veuille que ce ne soit pas beaucoup trop ! Venez, rentrons.

Elle tourna les talons et ils la suivirent docilement.

Le soleil avait décidément percé les nuages, un pauvre soleil gris, pâle et vague. A sa vue, les fleurs se rappelaient cependant les soleils radieux de leurs pays lointains, et, ouvrant leurs corolles, elles buvaient avec délice cette goutte de chaleur, de lumière et de gaieté.

Tout bas, Richard disait à Simone :

— Que je vous remercie !

Il souriait : son sourire épanoui, découvrant deux rangées de dents magnifiques, rappelait toujours à Simone celui de Madeleine. Ses yeux brillaient d'un éclat humide. Simone ne voulut pas s'en apercevoir. Plus tard seulement, bien plus tard, elle devait rêver à ce moment, au court moment où elle l'avait rendu heureux.

VIII

— C'est ce soir ! c'est ce soir ! ...

Pourquoi lui avaient-ils tous dit cela d'un ton joyeux ? Pourquoi, maintenant, ces syllabes résonnaient-elles sans fin, rythmées, continues dans sa pauvre tête bourdonnante, comme un marteau dans une cloche ?

— C'est ce soir !

La maison s'emplit d'un mouvement insolite. Pour l'animer ainsi, il faut un grand mouvement. Et Simone, cherchant le genre d'événement qui peut se produire dans un lieu pareil, songe que, sans doute, quelqu'un est mort qu'on va enterrer ce soir.

Il est déjà tard. Dans l'après-midi, des messieurs sont arrivés, tout habillés de noir, ayant cet air austère spécial aux gens de loi et aux gens d'Eglise — probablement les ordonnateurs des pompes funèbres, — et M. d'Avron a appelé Simone :

— Viens vite ! dépêche-toi ! Le personnage le plus important ne peut se faire attendre !

Dans les circonstances actuelles, le personnage le plus important, c'est celui qu'on enterre, et Simone se souvient que c'est elle qu'on va enterrer. Les messieurs lui ont lu en anglais quelque chose de très long, sans doute les dernières prières, puis on lui a fait écrire son nom au bas du papier qu'on dit être le contrat, et, au moment où les messieurs noirs se retirèrent, quelqu'un est entré.

Ce n'est pas un inconnu, cette fois, c'est Thomas Erlington.

Tandis que les autres affectent un air de bonne humeur tout à fait déplacé, lui, au contraire, a une mine de circonstance, très longue.

Il s'est mis à côté de Simone, et elle pense qu'on va peut-être enterrer celui-là aussi.

Quelque chose de nouveau paraît : une robe noire... le clergé qui arrive pour donner l'absoute.

Simone reconnaît le Père Arnaud, qui a mis une soutane neuve et des souliers à boucles pour dîner au château. La cérémonie à la chapelle commencera un peu avant minuit. Il annonce cela d'un ton guilleret ; l'idée que Richard se contente de son ministère et que le pasteur protestant ne jouera aucun rôle en cette solennelle occurrence, emplit de joie son âme d'apôtre et de malice satisfaite son cœur d'humain.

Lady Eleanor reçoit très bien le Père Arnaud, mais malgré les efforts de Richard, se montre absolument rébarbative à l'égard de Thomas. Pour compenser, M. d'Avron fait à celui-ci un excellent accueil et le présente à sa fille.

A quoi bon cette présentation ? Thomas n'est-il pas, à Erlington, le premier que Simone ait connu ?

Il paraît s'en souvenir aussi. C'est peut-être pour cela qu'il considère la jeune fille avec une visible sympathie.

Il est là, tout près d'elle, à côté de Richard, et jamais Simone n'a été plus frappée de leur ressemblance et de leur dissemblance. Leur taille, leur tournure, leur voix, tout est identique. On les dirait coulés dans le même moule ; seulement, l'un est un homme, l'autre est un monstre. Comment se fait-il donc que personne n'ait l'air de remarquer cela ?

Aurait-elle pensé tout haut, ou y a-t-il des gens qui lisent sur le visage ce qu'on n'exprime pas ?

Quelqu'un s'est penché vers elle, et, dans un souffle, elle a entendu ces mots :

— Vous voyez bien que vous ne pouvez pas l'aimer ! Ne faites pas votre malheur... Il est temps encore !

Elle regarde.

Dans un coin, M. d'Avron chuchote des confidences à Richard. Le Père Arnaud essaye sur lady Eleanor d'une petite homélie. Thomas seul est à portée. Quoiqu'il ait repris sa mine indifférente, innocente, c'est donc lui qui vient de parler. Lui, un étranger, il a deviné en une minute ce que, de loin, la mère de Simone n'a pas su pressentir, ce que, de près, son père n'a pas voulu voir. Lui, lui seul, il a eu assez de compassion pour une plainte, assez de courage pour un conseil !

Et cette parole, le premier écho de sa pensée secrète, exprimant ce qu'elle-même n'osait se dire, a tiré Simone de la léthargie où elle était plongée depuis tant de jours. Elle se réveille, elle sait, elle voit. Dans quelques heures, elle sera la femme de Richard !...

Non, c'est impossible !

Toute droite, elle se lève. Elle a envie de répondre à Thomas, de l'appeler à son secours et de faire ce qu'il lui dit, de crier là, devant tout ce monde, qu'elle souffre, qu'elle ne peut pas, qu'elle refuse.

Mais ses lèvres s'agitent sans laisser échapper un son. Lady Eleanor s'est retournée, la fixe. Richard est là, M. d'Avron et le curé se sont rapprochés aussi. Le poids des influences s'appesantit sur elle, le cercle se reforme, l'enserme, la captive. Alors elle se rend compte qu'en une chose, du moins, Thomas s'est trompé : il n'est plus temps...

— Où allez-vous, mon enfant ? demande lady Eleanor.

Pour fuir cette tentation qui la hante, pour réfléchir, au moins, avant de s'y abandonner, il faut être seule, et, de peur qu'on ne la retienne, Simone sourit en répondant qu'il lui reste encore quelques préparatifs à compléter.

— Question de toilette ! s'écrie gaiement M. d'Avron.

Et le Père Arnaud ajoute que le recueillement et la prière sont plus nécessaires que jamais quand on va procéder au plus grand acte de sa vie.

Sont-ils tous fous, ou se moquent-ils d'elle ?

A présent, elle est dans sa chambre, les portes fermées. Sur son lit, s'étale une chose blanche, soyeuse, vaporeuse : sa robe et son voile de mariée, et le seul usage qu'elle en voudrait faire, c'est de les prendre, de les déchirer, de n'en laisser que des lambeaux foulés aux pieds. Elle ne songe guère à prier. Tant de fois elle a demandé vainement à Dieu de la secourir ! Et, maintenant, elle est trop méchante pour qu'il l'exauce. Elle n'aime plus personne, car personne ne l'aime, personne ne partage son tourment.

En bas, on continue à causer, à s'agiter, on fait même de la musique. C'est un jour de noces, c'est un jour heureux. Simone seule pouvait l'oublier.

Et une idée lui vient, une idée qui l'épanouit un instant dans une gaieté sarcastique. Ce soir, après s'être bien réjoui, bien félicité, si, lorsqu'on viendra chercher la mariée, on ne la trouvait plus ; si le plan était ainsi radicalement déjoué ; si, au lieu d'affronter la lutte, de s'exposer aux raisonnements qui la convaincraient, aux reproches, aux prières qui l'ébranlèrent, tout bonnement elle se sauvait ?...

Simone ouvre sa fenêtre. Le temps est affreux. Dans la nuit déjà épaisse, on entend mugir le vent déchaîné, et s'abattre avec

furie des trombes d'eau. Comme ces ténèbres cacheraient bien la fugitive, comme, dans ce bruit, se perdrait le bruit de ses pas !... et quelles délices il y aurait à respirer cet air glacial, à piétiner dans la boue humide, à se trouver au milieu de cette tempête, seule, libre, n'ayant plus à braver que les colères de la nature ! Où aller ? Simone ne s'en inquiète pas : tout droit devant elle, jusqu'à ce qu'elle soit loin, bien loin...

Et puis si, par cette nuit d'hiver, le froid venait la prendre au fond d'un bois isolé, si, dans l'obscurité profonde, elle se laissait glisser dans la rivière, n'y aurait-il pas encore une douceur, un repos à s'étendre sur la terre, à s'enfoncer sous l'eau et à s'y endormir pour toujours, plutôt que de suivre Richard et de vivre auprès de lui ?

On vient avertir que le dîner est servi ; elle répond qu'elle n'a pas faim, qu'elle descendra plus tard, et comme on est habitué à ses caprices, on n'insiste pas.

C'est le moment où jamais de mettre son projet à exécution. Pendant que les maîtres sont à table et que les domestiques servent il serait aisé de gagner une des issues du château, et peut-être qu'en l'honneur de la circonstance, on aurait laissé les grilles ouvertes. Du reste, les murs, on les escalade, les portes, on les brise, les dangers on les surmonte, quand, par delà, est la liberté.

Qu'est-ce qui la retient donc encore indécise, épeurée ? Qu'est-ce qui l'effraye, quand la mort lui semblait douce à contempler ?

C'est qu'il y a en elle quelque chose de plus fort qu'elle-même, qui domine les aspirations de sa chair et de son esprit, qui la gouverne comme un mors gouverne un cheval cabré : cette seconde nature qu'on nous a faite et qui prend le dessus sur notre véritable nature, ces préjugés absurdes ou sublimes de l'éducation, de la tradition, reçus avec le sang des ancêtres, scrupules chevaleresques, chimères, folies pour lesquelles ils ont vécu, ils sont morts, pour lesquels nous vivons et nous mourons à notre tour, plus méritants qu'eux-mêmes en ce que nous en sentons l'exagération, que nous n'y croyons souvent qu'à moitié, et que, néanmoins, nous aimons encore mieux nous y soumettre que de les abjurer.

Jamais un d'Avron n'avait manqué à la parole donnée, jamais, sur le nom d'une femme de la famille, n'avait plané l'ombre d'un scandale. Le passé écrasait Simone. Ce n'était plus Richard, lady Eleanor, ses parents seuls qu'elle allait trahir, mais tous ceux qui l'avaient précédée. Il y a deux tyrannies dont on ne s'affranchit pas, deux adversaires qu'on ne réduit pas au silence : Sa propre conscience et l'opinion publique. Simone n'eut pas le courage de les braver. Cette frêle barrière de l'honneur l'arrêta, et, avec le stoïcisme de l'entier désespoir, comme cent ans auparavant, dans un cachot de la Terreur, l'aïeule avait attendu l'heure du supplice, la petite-fille, elle aussi, attendit.

Ce ne fut pas long.

Plus vite que jamais, allait le tic tac de la pendule, s'égrenaient les instants suprêmes et précieux. On ne laissa même pas Simone les savourer en paix.

Déjà on envahissait sa chambre.

— Il faut vous habiller !

A la suite de lady Eleanor, toutes les femmes d'Erlington accouraient curieuses, embesognées, voulant, chacune selon son grade, participer à cette grande affaire : une toilette de mariée.

Mrs Griffith, la *house-keeper*, une vieille lady respectable, à bonnet de dentelle, fouillait d'un air important dans les armoires grandes ouvertes. Miss Hannah, la première femme de chambre, une jeune demoiselle pimpante, faisait chauffer des fers à friser. D'autres, moins élevées en dignité, brandissaient des ciseaux, des épingles, des aiguilles enflées. Les petites *maids* couraient, des flambeaux à la main, et, malgré le flegme des habitudes anglaises, c'était un bruissement confus de pas, de frôlements, de mots intelligibles, un tourbillon au milieu duquel Simone se sentait étourdie.

Enfin miss Hannah cessa de manipuler durement ses cheveux, Mrs Griffith de lacer férocement son corsage, toutes les autres cessèrent de la tirer à droite, à gauche. L'œuvre était achevée. On s'écartait pour juger de l'effet. Machinalement, Simone voulut voir aussi et se retourna vers la psyché.

Mais Mrs Griffith s'interposait vivement, expliquant, dans un français très défectueux, qu'une mariée ne devait jamais se regarder à la glace : cela portait malheur.

Simone haussa les épaules. Rien ne pouvait plus lui porter malheur, à elle, et, passant devant Mrs Griffith, elle se regarda, étonnée, fâchée de se trouver le teint éclatant, les traits animés, très à son avantage dans l'ardeur de fièvre qui la brûlait.

— Tu es charmante ! dit son père, venant la chercher.

Les mariages n'ont pas, en Angleterre, la solennité qu'ils ont en France, et l'état de Richard avait éloigné toute idée de fête et de pompe.

Outre Thomas Erlington, Simone ne trouva au salon que trois gentlemen qui devaient servir de témoins pour la cérémonie reli-

gieuse et la cérémonie civile, toujours célébrées simultanément, et cette heure nocturne, cette absence de famille, cette sensation d'exil et de tristesse, lui faisaient mieux comprendre à Simone combien son mariage était différent des autres mariages, et le lui faisaient davantage encore apparaître comme un acte lugubre, honteux, inavouable, auquel on s'efforçait de procéder en secret.

Les trois gentlemen, rudes chasseurs du Yorkshire, peu habitués à dissimuler leurs impressions, dévisageaient cette jolie mariée. Elle en souffrait. Puis Richard parut. L'attention se reporta sur lui, et elle souffrit davantage, n'ayant pas encore connu cette humiliation de rougir de lui en public. Il devait éprouver une gêne au moins égale, car il demandait hâtivement si le Père Arnaud était prêt, si l'on allait bientôt commencer.

Lady Eleanor suivait son fils. Elle avait quitté le grand deuil qu'elle portait toujours et, dans sa lourde robe de damas gris à traîne immense, la tête couronnée de plumes, déployait une majesté un peu ridicule.

Pour la première fois peut-être depuis la mort de son mari et de ses enfants, elle paraissait consolée, et son visage se détendait en une sérénité rayonnante. A la voir auprès de M. d'Avron, on aurait pu croire que tous les honneurs, tous les plaisirs de ce jour leur étaient réservés.

Très vite, le signal du départ fut donné.

M. d'Avron prit le bras de sa fille, Richard celui de sa mère, les autres suivirent, et l'on s'achemina à travers les longs couloirs, les interminables escaliers du château.

Rangés sur le passage du cortège, les domestiques répétaient :

—*Joy ! joy !*

Et, à ce souhait de bonheur, Simone laissait son père seul répondre.

Elle devinait, derrière elle, le ricanement discret des trois gentlemen, et l'amour-propre est en nous si sensible, qu'elle ressentait la blessure faite au sien presque autant que le brisement de son cœur.

Au dehors, la tempête redoublait ses gémissements lugubres. Lorsque, pour gagner l'entrée extérieure de la chapelle, il fallut sortir et faire, sous un auvent vitré, quelques pas au dehors, le vent s'engouffra avec une telle force que les lumières qu'on portait s'éteignirent, et, tout bas, quelqu'un dit encore :

—Mauvais présage !

Mais, déjà, on entrait dans la chapelle, étincelante et parée.

Un petit orgue, placé derrière l'autel, se mit à jouer la marche nuptiale de Mendelssohn, et, sitôt que les mariés furent agenouillés sur leurs prie-Dieu, devant la balustrade du chœur, le Père Arnaud s'avança vers eux.

Il avait déjà réalisé une partie de son rêve. Des ornements superbes le revêtaient, assez massifs pour le gêner un peu. Lentement, d'un geste de prélat, il bénit les anneaux, puis commença son discours. Il l'avait écrit, recopié, répété tant de fois, qu'il ne craignait plus de se tromper et le débitait avec assurance, faisant bien ressortir tous les effets.

D'abord, Simone l'écouta, stupéfaite, tandis qu'en un pieux lyrisme, il parlait d'amour et de bonheur sanctifiés par la foi. Ce n'était pas à elle qu'il s'adressait, certainement, et elle cessa de l'entendre, prise par ces distractions absurdes qui surgissent quand l'esprit, fatigué par une tension trop forte, ne peut plus se fixer. Elle se préoccupait d'un clou doré qui manquait à son prie-Dieu, se demandait si lady Eleanor, dont elle apercevait, de profil, la tête volumineuse, n'allait pas allumer son panache à l'un des lustres voisins, puis, quand elle songeait à Richard, c'était pour se répéter rêveusement : " Qu'est-ce qu'il peut bien cacher sous ce bandeau ? " et le considérer, comme au premier jour, avec une curiosité inquiète, doutant encore de la réalité des événements.

Le Père Arnaud s'arrêta, et la cessation du bruit qui la berçait rappela son attention. Puis il reprit la parole, mais pour adresser seulement une demande très courte.

Elle releva la tête, vit les quatre témoins qui s'étaient avancés, deux à côté d'elle, deux à côté de Richard, et comprit ce que le Père Arnaud lui avait demandé.

A ce moment, ses yeux rencontrèrent par hasard les yeux de Thomas Erlington. Le regard du jeune homme lui répétait l'adjuration déjà entendue ; le sien donna la même réponse, déjà faite : " Il est trop tard ! " tandis que ses lèvres murmuraient machinalement *oï* sacramentel.

Cela ne suffisait pas encore. La cérémonie se poursuivait avec les interminables minuties que le mariage catholique, en Angleterre, emprunte aux usages nationaux. Après avoir accepté Richard pour légitime époux, il fallut encore promettre de le " prendre et de le garder dans la joie et dans la richesse et la pauvreté, la santé et la maladie, " de lui être fidèle, de lui être soumise, de l'aimer : autant de parjures qu'elle accumulait maintenant à la hâte, sans scrupule.

Enfin, on la laissa. Les témoins s'éloignèrent, le prêtre monta à l'autel, célébra la messe. Puis chacun quitta sa place pour aller

signer sur le registre de l'état civil, et on sortit de la chapelle comme on y était entré, sauf qu'à présent Richard conduisait Simone. Il la conduirait où il voudrait, désormais... toujours ! ..

Un instant, elle crut ne pouvoir avancer. Le sol tremblait sous ses pas, et Richard, se penchant, lui demanda avec sollicitude ce qu'elle avait.

—Rien ! rien du tout ! ..

Une griserie subite la ranimait. Devant ces étrangers, devant lui-même, elle voulait payer d'audace. Elle sourit à Mrs Griffith et à miss Hannah qui, du haut de l'escalier, faisaient, selon l'usage, pleuvoir sur les mariés des poignées de riz et de froment.

Quand on fut assis autour de la table où un souper magnifique était servi, elle éblouit les gentlemen par la grâce de ses manières et par son adresse à découper le gâteau de noces, un monument de sucre aux bizarres enjolivures.

Thomas Erlington seul resta froid. Sa bienveillance de tout à l'heure avait subitement disparu, et elle-même, maintenant, lui en voulait un peu.

Le repas s'acheva promptement. Tout le monde semblait pressé d'en finir, sauf les trois messieurs que cette partie seule de la cérémonie intéressait. On les laissa avec Thomas devant leurs verres pleins, tandis que lady Eleanor, faisant un signe à M. d'Avron, sortait, emmenant les mariés.

—Mes enfants, il est tard, dit-elle. Nous allons vous conduire chez vous.

Une fois délivré des trois gentlemen dont la raideur de mannequins et le langage incompréhensible lui en avaient imposé, M. d'Avron eut une effusion chaleureuse. Il parlait de sa femme qui n'était pas là, de son regret, de son bonheur, de son inquiétude, de sa confiance, essuyant une larme, étouffant un rire ; puis, sautant à un autre ordre d'idées avec un joyeux enfantillage :

—Tu vas enfin voir ton chez-toi, dit-il à Simone. C'est plus joli encore que tu ne crois.

On entraînait Simone vers une partie du château qu'elle ne connaissait pas, et, triomphalement, son père l'introduisait, lui montrant son salon, la chambre de Richard, et enfin sa chambre.

Elle eut une vision confuse de couleurs claires, de soieries, de dorures, de fleurs, de candélabres allumés. Puis lady Eleanor l'embrassa, et son père, la serrant contre son cœur, lui dit :

—Mon enfant chérie, Dieu te bénisse comme je te bénis !

Elle voulut le retenir, elle l'appela :

—Mon père ! .. ne me laissez pas ! ..

Mais il était parti. Elle restait seule avec Richard, son mari. . .

D'un coup d'œil effaré, elle parcourut la chambre, une jolie chambre tendue de satin pompalour, et, reculant jusqu'au fond de la pièce, alla tomber sur un petit canapé qui se trouvait dans un angle. Elle demeura un moment le visage caché dans ses mains, puis elle les écarta, sentant quelque chose la frôler, et vit Richard à genoux devant elle.

—Ma bien-aimée, murmura-t-il, mon adorée, ma femme ! ..

Il semblait avoir exprimé ainsi tout ce que son cœur pouvait concevoir de plus tendre et de plus doux, et, avec ivresse, il répéta :

—Ma femme ! ..

Jamais encore tout ce que ce mot impliquait n'avait été, pour Simone, aussi compréhensible, aussi redoutable, et l'ardeur des yeux qui la dévoraient, des yeux effrayants de ce visage invisible, lui faisait mal, lui faisait peur.

—Je vous en prie, dit-elle faiblement, ne restez pas ainsi, levez-vous. . .

Il obéit, vint s'asseoir à côté d'elle, et tout à coup, secué par une émotion violente :

—Ah ! Simone ! s'écria-t-il, pardonnez-moi ! Je devrais être heureux et je souffre tant !

Sa voix était altérée au point qu'on distinguait à peine ses paroles.

—Je croyais pouvoir oublier, continua-t-il, et je ne peux pas. Songez à cette amertume, à ce regret immense. C'est à présent que je sens tout ce que j'ai perdu, le pauvre malheureux homme que je suis ! Si cette affliction n'était pas tombée sur moi, si j'étais à présent ce que j'ai été. . .

Il s'arrêta, puis, se jetant sur elle, l'attirant d'un geste éperdu :

—Je t'en conjure, ôte-moi cette terreur qui m'obsède, vois comme je t'adore ! .. Dis que tu m'aimeras, pas seulement par dévouement, par pitié, mais aussi par amour ! Je suis fou, vois-tu, mais c'est cela que je veux et, sans cela, je crois que je mourrai !

Et comme elle se taisait, cherchant à lui échapper :

—J'ai respecté toutes tes délicatesses, dit-il, je t'ai obéi tant que tu l'as voulu, et ce sera toujours ma joie de t'obéir, mais tu ne peux plus exiger de moi, à présent, cette retenue, ce silence qui m'étouffent. Tu dois songer que je suis ton ami, ton mari, que je t'appartiens par toutes les fibres de mon cœur et de mon âme, et tu ne voudras pas me laisser souffrir quand mon bonheur est dans un mot

de ta bouche, un baiser de tes lèvres. Parle-moi, mon amour !... Dans le monde entier, je n'entends, je ne vois plus que toi !

Il l'enlaçait plus étroitement et, pris d'un irrésistible transport, il pressa ses lèvres sur la joue de Simone.

Alors, avec un cri, trouvant la force de le repousser, elle se dressa, le visage en feu ?

— Non ! je vous défends, je ne veux pas !

A ce contact, la répulsion qu'il lui inspirait s'était réveillée aussi forte, plus forte encore qu'au premier jour, atteignant un degré d'intensité qu'elle n'avait pu prévoir, impossible à vaincre et même à déguiser.

En elle, la chrétienne, la grande dame, l'être de convention, de civilisation, s'anéantissait, disparaissait ; il n'y avait plus que la femme instinctive, la femme qui n'aimait pas, qui se révoltait et qui se défendait.

Richard s'était levé aussi. Il l'avait prise par les deux épaules et, la forçant à le regarder, les yeux dans ses yeux :

— Ah ! s'écria-t-il, j'avais raison de craindre, de douter ! Vous vous êtes trompée et vous le sentez maintenant. Vous ne m'aimez pas !

Un sanglot soulevait sa poitrine, ébranlait son corps robuste mais, dans son agitation même, il gardait cette possession de lui-même, cette douceur dont, tant de fois, Simone s'était exaspérée, et, au lieu de lui faire un reproche, la plaignant, la consolant :

— Mon pauvre petit ange ! dit-il. Vous avez cru, dans la générosité de votre âme, que le dévouement, la compassion, pouvaient être sans bornes, suffire à tout. A présent, vous vous rendez compte et vous regrettez ce que vous avez fait... J'aurais dû le prévoir, m'y attendre ! Je suis très malheureux, mais je ne suis pas fâché. Ne craignez rien. Il faudrait être le dernier des hommes pour ne pas avoir, envers vous, tous les égards, tous les ménagements. A force de tendresse, de patience, de bonté, je finirai bien par vous habituer à moi, par faire que vous m'aimiez, Laissez-moi espérer cela seulement ; je ne vous en demande pas davantage. Ayez confiance en moi ; je vous jure de me soumettre à tout ce que vous voudrez, mais dites-moi au moins ce que vous voulez !...

— Je voudrais être morte ! dit Simone, éclatant en pleurs convulsifs.

La réaction se produisait ; ses nerfs, trop longtemps comprimés, reprenaient le dessus, et, ne trouvant pas d'autre souhait à former, elle répétait avec passion :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! si je pouvais mourir !...

Richard la regarda un moment, consterné. Puis, très bas, lentement, d'une voix éteinte, comme brisée :

— Alors ce n'est pas seulement de l'indifférence, c'est de l'horreur que vous avez pour moi ? Simone, répondez ! Qu'est-ce que je dois penser ? qu'est-ce que je dois croire ?

— Ce qu'il vous plaira ! s'écria-t-elle, parvenue au comble de la surexcitation. Je ne peux plus cacher, je ne peux plus faire semblant !... J'ai assez menti pour aujourd'hui !

Un âpre besoin de vérité l'emportait, une folle envie de parler, de crier, de se trahir, qui dominait la raison, la prudence, le sentiment du devoir, l'instinct du danger, et elle reprit :

— D'ailleurs, j'aurais beau faire, vous ne me croiriez pas. Vous ne pourriez supposer un instant que je vous aime, que je doive jamais vous aimer. Vous savez bien que c'est impossible !

— Oui, dit-il accablé. Maintenant, mais maintenant seulement, je sais, je vois... Ma disgrâce est telle, que rien ne peut l'atténuer aux yeux d'une femme, de ma femme ! Pourquoi ne l'avez-vous pas dit tout d'abord ?

Et, s'échauffant :

— Oui, dans quel but vous êtes-vous jouée de moi jusqu'à ce jour, jusqu'à cet instant ? Pourquoi avez-vous franchi ce pas irrévocable ? Je ne vous comprends plus, je ne vous reconnais plus ! Etes-vous devenue folle, ou comment m'avez-vous trompé ?

Son calme était enfin dissipé. La colère bouillonnait en lui. Il avait posé ses doigts sur un des barreaux dorés formant le dossier d'une petite chaise, et le barreau tombait en éclats.

C'était pour Simone un plaisir orgueilleux de penser qu'il aurait pu la briser ainsi, et de le braver, de le provoquer, de le pousser à bout.

— De quoi vous plaignez-vous ? dit-elle avec un rire méprisant. Vous avez voulu ma vie, vous l'avez achetée, vous l'avez prise, et si le marché est honteux, c'est de votre part, non de la mienne !

— Moi, dit-il désespérément, je n'ai à m'accuser que de vous avoir trop aimée, d'avoir cru en vous. C'est l'amour qui m'a aveuglé... tandis que vous... allons, avouez-le, vous n'avez été guidé que par l'intérêt !

— M'avez-vous laissé la possibilité d'agir autrement ? répliqua-t-elle, bondissant sous ce reproche. Est-ce ma faute si j'ai dû opter entre le malheur des miens et mon propre avilissement, si vous avez profité de mes souffrances, de mes angoisses, de mon abandon ?...

— Vous cherchez une excuse, interrompit-il, les lèvres tremblantes, mais vous ne la trouverez pas. Même pour enrichir vos parents, vous n'aviez pas le droit d'user de moyens infâmes. J'avais été déjà, j'aurais été toujours pour vous un parent, un ami dévoué. Pourquoi avez-vous consenti à ce que je devienne autre chose ?

L'audace effrontée de cette défense affola Simone, et, séchant ses pleurs, le regard dur, sec, méchant, elle cria :

— Est-ce donc un libre consentement que celui qu'on donne, le couteau sur la gorge, et une femme choisit-elle son mari quand on lui dit : " Votre père ira en prison, ou vous épouserez cet homme, sans l'aimer, sans l'estimer, sans même le connaître," car, enfin, je ne vous connais même pas, puisque je ne vous ai jamais vu !...

— Vous ne m'avez jamais vu ?

La fureur de Richard tombait déjà. Dans cette exclamation, il n'y avait plus qu'une angoisse immense, infinie, et Simone, ébranlée, s'arrêtait, devinant un changement, une modification imprévue dans le drame de sa vie.

— Ou vous me trompez encore odieusement, reprit enfin Richard avec force, ou une autre m'a trompé, oui, m'a trompé en tout ! Dans les deux cas, je suis aussi malheureux ; mais il faudrait sortir de ce doute. Je suis votre mari, votre maître. Je vous ordonne de me répondre. Est-ce vrai, ce que vous venez de me dire ?

Elle répéta :

— Je ne vous ai jamais vu.

Alors il vint se mettre en face d'elle. Une lampe à pied éclairait la jeune femme, affaissée sur le canapé, toute blanche dans sa robe d'épousée. Il la fixa un instant comme on regarde une vision qui va s'évanouir, et, reprenant l'accent avec lequel il lui avait parlé d'abord :

— J'aime mieux croire l'impossible que de douter de toi, dit-il. Si tu n'as pas été libre, tu l'es maintenant ! Si tu ne m'as pas vu, eh bien ! tu vas me voir !

Il s'était rapproché de la lampe et, vivement, sans que Simone eût le temps de s'y préparer, de s'y attendre, il avait détaché son bandeau, il lui apparaissait.

Les conjectures effrayantes qui la hantaient depuis un mois revenaient grandir l'émotion de ce moment. Elle sentit son esprit se troubler, sa vue s'obscurcir.

Puis vaguement elle distingua :

Un visage venait de surgir, se penchait sur le sien, un visage inconnu, bizarrement, affreusement défiguré, troué, meurtri, déséquilibré, traversé d'une large tache rouge qu'on eût dit sanglante, et qu'éclairaient sinistrement des yeux immenses, dilatés, étincelants comme deux jets de flamme.

Simone entrevit cela en une seconde, sans avoir le courage d'un minutieux examen. Comme en face d'une blessure, d'une plaie, d'une monstruosité quelconque, un frisson parcourait sa chair, une secousse irrétléchie de dégoût, d'enfantine terreur. Involontairement, elle abaissait ses paupières et se rejetait en arrière. C'en était assez pour celui qui la guettait, pénétrant la pensée non encore formulée, devinant les mots non encore dits.

Dans le silence de la chambre, une voix résonna, une voix que Simone n'avait pas encore entendue, un éclat de fureur, un hurlement de désespoir :

— Je suis un monstre ! Ma femme me déteste, ma mère m'a trompé. Tout est fini !...

Simone rouvrit les yeux, mais il n'y avait plus personne à côté d'elle, et la porte de sa chambre retombait avec violence.

Elle eut l'intuition subite d'une grande faute, d'un grand malheur, et, se relevant d'un bond, elle appela :

— Richard !

C'était la première fois qu'elle lui donnait son nom. Si, tout à l'heure, il l'avait entendue le prononcer ainsi avec cette anxiété suppliante, jamais on n'aurait pu le détacher d'elle.

A présent, il n'entendait plus ou il ne voulait plus entendre.

— Richard ! criait Simone plus haut.

Elle qui, une minute auparavant, eût donné sa vie pour l'éloigner, elle aurait voulu qu'il revint, et, comprenant qu'il ne reviendrait pas, elle se mit à sa poursuite.

Elle traversa l'appartement fleuri, illuminé encore. Il n'était pas là, mais il venait d'y passer, laissant tout ouvert derrière lui, et, en une course folle, elle se précipitait à sa suite. Sur le seuil de la dernière porte, elle s'arrêta ; au delà, c'était l'obscurité, l'inconnu. Jamais on ne l'avait menée dans cette partie du château. Elle appela de nouveau :

Richard ! Richard !

Au lieu de réponse, elle n'entendit que des pas précipités, déjà lointains, qui s'éloignaient encore.

Alors, éclairée d'abord par le rayonnement qui venait à travers la porte béante, puis dans l'ombre, puis dans les ténèbres, sans hésiter, elle se lança à l'aventure. Ses pieds s'embarraçaient dans la traîne de sa robe, ses dentelles se déchiraient. Elle se heurtait aux angles des murs, mais elle ne s'en apercevait pas. Elle allait,

toujours à tâtons, guidée par le bruit de plus en plus faible, maintenant à peine perceptible.

A l'étage inférieur, une porte battit. En même temps, Simone sentit le sol manquer sous ses pieds, et, étendant les mains, se retint à la rampe d'un escalier. Elle descendait, de plus en plus haletante, sans songer même qu'elle risquait de tomber, de rouler, de se tuer à chaque pas. Mais elle n'entendait plus rien. Richard était loin, trop loin pour qu'elle pût le rejoindre. Il fallait que d'autres vinsent à son aide. Où étaient-ils ?... Où était-elle elle-même ?

Elle remonta aussi vite qu'elle était descendue, et, à grand'peine, retrouva son chemin jusqu'à son appartement, puis, de là, jusqu'à l'aile habitée du château qu'elle connaissait bien, et l'espérance lui revint que Richard, lui aussi, s'était peut-être réfugié là-bas, auprès de sa mère.

A cette idée, elle se trouvait calmée, et elle s'étonnait de son inquiétude ; elle avait envie de s'en retourner.

Pourtant, elle voulut s'assurer et se dirigea du côté de la chambre de lady Eleanor.

Comme elle y parvenait, la porte s'ouvrit, et lady Eleanor, tout habillée encore, parut dans l'embrasure, demandant à haute voix :  
—Qu'y a-t-il ?

Puis, apercevant Simone, elle s'avança, parut chercher quelque chose, quelqu'un, auprès de la jeune femme, et, tout de suite, d'un ton menaçant s'écria :

—Où est Richard ? Où est votre mari ?

—Je ne sais pas, dit Simone égarée. N'est-il donc pas ici ?

Lady Eleanor suivit sa belle-fille par les poignets.

—Qu'est-ce que vous lui avez fait ? interrogea-t-elle.

Elle serrait à les briser les poignets de Simone, mais celle-ci ne sentait pas la douleur, ne cherchait pas à se défendre et répétait :

—Il est parti... il ne veut pas revenir... je ne sais pas où il est allé !

Dans son émoi, elle parlait haut.

—Taisez-vous, dit lady Eleanor. Pas de bruit, pas de scandale ! Retrouvons-le d'abord. Après, nous comptons ensemble !

Elle avait pris un flambeau. Sa main ne tremblait pas, et elle allait, plus vite que Simone, écoutant, flairant, quêtant, comme un animal à la recherche de ses petits.

Sur le palier du premier étage, les deux femmes se trouvèrent en face de M. d'Avron qui accourait, réveillé en sursaut et vêtu à la hâte, demandant à son tour :

—Qu'est-ce que j'entends ? Que se passe-t-il ? Simone, que fais-tu ici ?

—Elle a chassé mon fils et elle le cherche à présent ! Cherchez aussi ! répondit lady Eleanor d'un accent si farouche, que M. d'Avron la suivit sans oser s'enquérir davantage, disant seulement de temps en temps :

—Nous allons le retrouver. Une querelle d'amoureux !... cela arrive tous les jours !...

Mais Richard ne se retrouvait pas.

Enfin lady Eleanor s'arrêta devant une petite porte de service qui ouvrait sur la cour.

—Il est sorti par là ! dit-elle, montrant les verrous tirés.

Ces recherches prolongées avaient fini par attirer l'attention. Des domestiques paraissaient. Essayer de garder le secret davantage eût été inutile, peut-être dangereux. Chez la mère, la crainte d'un esclandre faisait place à d'autres craintes.

—Allez voir aux écuries s'il ne manque pas un cheval. Allez demander au concierge s'il n'est sorti personne, commanda lady Eleanor.

Elle attendit la réponse sur place, debout, immobilisée dans sa douleur, regardant au dehors l'obscurité profonde, écoutant mugir la tempête qui grandissait.

On revint lui dire que tous les chevaux se trouvaient dans leurs boxes, et que, hormis le Père Arnaud dans sa carriole et les invités dans leurs voitures, le concierge affirmait n'avoir laissé passer personne.

—Vous voyez bien que Richard est dans les alentours ! dit M. d'Avron d'un ton consolant.

—Oui, à moins que...

Sans achever sa pensée, lady Eleanor s'élança au dehors, mais déjà Simone l'avait comprise et devancée.

—Simone ! ma sœur !... C'est insensé par un temps pareil !... cria vainement M. d'Avron, dont une averse furieuse, l'inondant dès les premiers pas, avait considérablement ralenti le zèle.

Le souhait qu'avait formé Simone quelques heures auparavant, s'était réalisé.

A travers le vent, à travers la pluie, elle courait, éperdue, glissant, se relevant, aiguillonnée par une pensée unique. Mais ce n'était plus pour fuir Richard, c'était pour le chercher. Ce n'était plus elle-même qu'elle voyait, s'égarant, se perdant, mourant en un coin solitaire ; c'était lui, et un remords affreux lui déchirait le cœur. Des pensées lui venaient, jusqu'alors ignorées. S'il avait été

plus malheureux que coupable, s'il avait souffert autant qu'elle plus qu'elle peut-être car il l'aimait et elle ne l'aimait pas ?

Non, elle ne l'aimait pas ! Son image horrible la poursuivait comme un fantôme. Qu'il reparût en ce moment, sain et sauf, et l'indifférence, la défiance, l'aversion, reviendraient. Mais elle ne voulait pas avoir trahi, avoir perdu, avoir tué celui auquel elle avait juré fidélité devant Dieu.

Pour la première fois, elle se sentait liée à lui, et, presque involontairement, tandis que lady Eleanor se remettait à appeler :

—Richard ! mon enfant !

Elle cria :

—Mon mari !

Pas plus l'un que l'autre, les appels ne furent entendus.

Vainement, dans toutes les directions, des hommes exploraient les jardins, des torches s'agitaient, éclairant les allées les plus sombres, jusqu'aux recoins perdus.

—A quoi bon s'entêter ? finit par dire M. d'Avron. Vous vous épuisez toutes deux inutilement. Rentrez ! Je vais chercher encore, mais, vous le voyez bien, il n'est pas là.

—Non, dit lady Eleanor s'arrêtant. Il est dans la rivière !..

Le calme assuré de sa voix fit tressaillir Simone et son père. Se retournant, ils la virent, à la lumière indécise des torches, non plus livide, mais verdâtre. Tout à coup, elle chancela.

—Fouillez la rivière ! dit-elle de nouveau.

Et, comme une masse, elle s'abattit aux pieds de Simone.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria M. d'Avron atterré. Qu'est-ce encore ?

Simone était à genoux. Elle s'efforçait de relever ce corps pesant, elle essayait de poser sa main sur la place du cœur, de s'assurer qu'il battait, et, tout de suite, déjà familiarisée avec les catastrophes, elle pensait que la mère était morte comme le fils.

On accourait à l'aide. On relevait lady Eleanor, inerte, et on la rapportait au château. On ne songeait plus à Richard. Tous se pressaient autour du grand lit à baldaquin, si pareil à un catafalque, où la maîtresse de la maison reposait, si pareille à un cadavre.

—C'est un évanouissement, disait M. d'Avron. Cela va passer. Tenez ! déjà elle regarde !

Les yeux de lady Eleanor, grands ouverts, se tournaient vers le panneau qui contenait ses chers portraits.

—Attaque ! attaque ! déclarait Mrs Griffith, dirigeant les soins d'un air expérimenté, tandis que miss Hannah semblait hébétée d'horreur par l'indiscriptible état de la superbe toilette de la mariée.

—Je t'en prie, dit M. d'Avron, voyant Simone grelotter sous ses loques ruisselantes, laisse-toi au moins sécher, déshabiller !

Simone secoua négativement la tête. Elle ne voulait pas quitter la main glacée de lady Eleanor, restée dans la sienne.

M. d'Avron n'osa pas insister. Pris d'une timidité douloureuse, il s'apercevait enfin que d'horribles malheurs avaient atteint sa fille, qu'il en était responsable, et il se sentait navré, repentant jusqu'au fond de l'âme, il ne savait encore de quoi.

Enfin il n'y tint plus.

—Ma pauvre petite ! murmura-t-il, dis-moi... est-ce que tu ne l'aimes pas, est-ce qu'il ne t'aime pas ? T'a-t-il maltraitée, trompée en quelque chose ?

—Je ne sais pas ! dit Simone. Je ne crois pas que ce soit lui seul !

Simone parlait à son père, mais elle observait lady Eleanor.

La main de la vieille femme eut un léger soubresaut et, échappant à celle de Simone, lentement, avec un effort infini, alla toucher sa poitrine, les doigts réunis, et, par trois fois, s'éloigna, revint, imitant le geste dont, en récitant le *Confiteor*, le prêtre accompagne son *mea culpa*.

Puis ses yeux, un instant arrêtés sur Simone, se reportèrent vers les images aimées de ceux qu'elle croyait peut-être déjà revoir, et, s'abaissant un peu, allèrent se fixer sur le portrait de Richard enfant, pour ne plus s'en détacher. Ce fut le dernier signe de connaissance.

Simone ne sut jamais si lady Eleanor entendit les mots qu'elle lui murmurait, sentit le baiser d'adieu qu'elle lui donnait, le baiser de pardon et de miséricorde.

Le médecin d'Erlington arrivait, examinait et, dans l'embrasure d'une fenêtre, tâchait d'expliquer à M. d'Avron, en mauvais français, que c'était une des crises habituelles à la maladie de lady Eleanor, la dernière, sans doute. Il s'étonnait que cela ne fût pas arrivé plus tôt et il pronostiquait :

—Hémorragie... puis la fin !

Par conscience, on n'en tortura pas moins la mourante de ces remèdes barbares qu'on multiplie d'autant plus qu'on les sait inutiles.

Enfin l'hémorragie se produisit.

—Et son fils qui n'y est pas ! répétait M. d'Avron affolé.

L'agonie commençait. Un râle funèbre remplissait la chambre, tandis qu'au dehors, le vent poussait des plaintes, des lamentations de mort, ou, par bouffées, apportait le bruit des pas et les cris de ceux qui continuaient à chercher Richard.

—Pas même un prêtre, puisqu'elle n'est pas catholique ! murmurait M. d'Avron. Pas même un crucifix !

Lady Eleanor regardait toujours la miniature de Richard. Elle mourut en la regardant, fidèle encore à ce culte idolâtre, à cette tendresse égoïste et folle, qui venait de faire le malheur de son fils et qui venait de la tuer.

Quand tout fut fini, M. d'Avron entraîna Simone, la porta presque dans la chambre d'où, la veille, elle était sortie pour se rendre à la chapelle.

Alors, en passant devant la psyché où elle s'était vue dans sa toilette de mariée, elle eut la curiosité de se voir encore. Mais elle se reconnut à peine dans la créature hagarde, échevelée, vêtue de haillons boueux qu'elle apercevait. Soudain, elle poussa une exclamation :

—Papa ! regardez ! . . .

Sur le front, au milieu de ses cheveux bruns, une mèche blanche, toute blanche, se détachait, marque fatale, stigmata de douleur que l'aïeule avait emporté du pied de l'échafaud.

M. d'Avron fondit en larmes.

—Ma pauvre enfant, ne put-il s'empêcher de dire, quelle nuit de noces !

## IX

On oublie parfois une grande douleur pour un grand embarras.

Lady Eleanor n'avait cessé de vivre que depuis quelques heures et déjà M. d'Avron était tout absorbé par les difficultés de sa position, après celle de Simone, la plus fautive, la plus lamentable qu'on pût imaginer.

—Ne pas savoir où chercher Richard ! me trouver là entre ma belle-sœur et ma fille abandonnée . . . dans ce maudit pays où je ne connais personne, où personne ne veut me comprendre ! disait-il avec cette rage naïve du Français, né bavard, quand la suprême consolation de la parole lui est refusée.

Tardivement une inspiration lui vint.

—Et Thomas Erlington ! . . . s'écria-t-il, le proche parent, le meilleur ami de Richard ! . . . un homme de ressources ! Où ai-je en la tête de ne pas penser à lui !

Comment cela se fait-il qu'il ne soit pas déjà là ?

L'autorité de lady Eleanor avait été assez puissante pour lui survivre quelque temps. Aucun de ses domestiques n'eût osé aller chercher Thomas, et la farouche solitude d'Erlington n'avait pas encore permis aux événements de transpirer au dehors.

La journée s'avavançait déjà lorsque le messenger, envoyé par M. d'Avron à quelques milles du château, chez Thomas Erlington, ramena celui-ci.

Le jeune homme était encore sous le coup des nouvelles qu'on venait de lui apprendre.

—C'est affreux ! répétait-il avec une compassion clairement exprimée qui mit du baume sur le cœur de M. d'Avron. Et c'est incompréhensible, pour moi du moins ! . . .

—Pour moi aussi ! déclara M. d'Avron, abattu. Richard a dû se choquer mal à propos, je ne sais de quoi. Cela justifie une minute d'emportement, mais non une folie aussi prolongée.

Thomas Erlington hocha la tête.

—J'aime Richard comme un frère, dit-il, et, comme un frère aussi, je le connais. Il est la bonté même, mais il a l'orgueil de sa mère et la susceptibilité particulière aux gens affligés d'une infirmité quelconque. De sa part, nul coup de tête ne me surprendrait.

—Vous ne croyez cependant pas . . . ? dit M. d'Avron effrayé.

—Oh non ! Ce qui peut être arrivé de pire, c'est qu'il soit parti. M. d'Avron respira.

—Il ne tardera pas à revenir de lui-même ? . . . dit-il.

Derechef, Thomas hocha la tête.

—Vous n'avez pas idée de l'entêtement de Richard.

—Il a donc un détestable caractère ! s'écria impétueusement M. d'Avron, trop content de faire retomber sur un autre ses lourdes responsabilités. Et moi qui le croyais si doux, si raisonnable, qui, sans l'ombre d'une défiance, lui ai donné ma pauvre fille !

—Comment va-t-elle ? demanda Thomas, rompant délicatement la conversation pour placer cette question avec un à-propos discret.

M. d'Avron n'eut pas à répondre ; Simone paraissait elle-même.

Elle n'avait pu prendre aucun repos et, depuis le matin, ne quittait le lit funéraire de lady Eleanor que, mue par une agitation nerveuse, pour aller s'enquérir toujours de la même chose.

A Thomas comme aux autres, elle dit précipitamment :

—N'y a-t-il rien de nouveau ?

—Pas encore, mademoiselle . . .

Et, se reprenant :

—Madame . . .

C'était la première fois que Simone s'entendait appeler "madame." Ce mot réveillait tant de choses douloureuses que les larmes lui vinrent aux yeux.

Thomas considérait avec émotion les ravages opérés en elle depuis la veille.

Alors elle se souvint de la prédiction qu'il lui avait faite et, amèrement, se reprocha de ne pas l'avoir écouté.

Sans qu'il l'exprimât, elle retrouvait en lui la même sympathie voilée, discrète, pourtant active. Dominant sa propre anxiété, il s'efforçait de raisonner, d'agir. Richard ne pouvait être allé loin, puisqu'on s'était assuré qu'il n'avait que peu ou point emporté d'argent, et les démarches qu'il ferait pour s'en procurer seraient de faciles indices.

Il fallait donc immédiatement s'enquérir de lui chez les banquiers, les hommes d'affaires, les quelques amis intimes capables de lui avoir prêté assistance. Lady Eleanor avait des propriétés dans le pays des Lacs, en Irlande, dans le Sud, un peu partout. Il serait bon de télégraphier dans chacun de ces endroits où il pouvait s'être réfugié.

M. d'Avron étant incapable de se débrouiller, Thomas dut complaisamment rechercher les adresses, rédiger les dépêches, donner les ordres, prendre, en un mot, la direction de tout, ce qu'il fit avec beaucoup de réserve, de tact, trouvant toujours, malgré ses propres inquiétudes, des bonnes paroles pour rassurer les autres. Seulement, deux ou trois fois encore, la langue lui fourcha, et, au lieu de dire à Simone, en parlant de Richard : "votre mari", il dit : "votre cousin".

Vers le soir, quelques-uns des correspondants interrogés répondirent. Ils ne savaient absolument rien de Richard.

—Si demain matin nous n'avons pas d'autres nouvelles, dit Thomas, il faudra publier un avis dans les journaux, recourir peut-être à la police et, aussi, nous occuper des funérailles.

—Vous n'allez pas me laisser seul au milieu de toutes ces malheureuses affaires ? réclama vivement M. d'Avron, comme Thomas voulait se retirer.

Le jeune homme coucha donc à Erlington.

Au matin, on avait reçu toutes les réponses, également négatives.

Force fut de procéder aux obsèques en l'absence de Richard.

Sans que son fils la revît, lady Eleanor fut clouée dans son cercueil. Sans qu'il l'accompagnât, elle fut portée au tombeau de famille.

Malgré les objurgations de son père, Simone voulut suivre le convoi. Au temple, elle fut placée seule, en avant, tout près du catafalque, à la place qu'aurait dû occuper Richard.

Quoique lady Eleanor ne fréquentât plus personne, l'assistance était nombreuse, pressée. On venait pour la défunte moins que pour la vivante.

Les trois gentlemen, témoins du mariage, étaient là aussi. Mais Simone ne se préoccupait plus de leur curiosité ni de leurs commentaires.

Sous son voile de crêpe, à chaudes larmes, elle pleurait.

Pour tant que lady Eleanor l'eût fait souffrir, il fallait bien que quelqu'un pleurât cette morte, et qui donc, sinon elle ?

Rentrée au château, ce lui fut un sentiment poignant de revoir vides, l'une après l'autre, toutes les places que sa tante avait occupées. Elle connut ce regret irraisonné, humain, presque physique, laissé par un être qu'on n'a pas aimé, et dont la disparition cause pourtant une stupeur.

Puis, à tout instant, il y avait de ces hasards qui ressemblaient à de lugubres ironies.

Sur le bureau de lady Eleanor, à côté des enveloppes à larges bordures de deuil dont Thomas et M. d'Avron s'étaient servis pour envoyer les invitations aux funérailles, Simone avait vu les billets de faire part de son mariage, blancs, satinés, armoriés. Une autre fois, sous une draperie noire qui avait orné la chapelle ardente, elle retrouva un bouquet de fleurs d'oranger. Toujours ces idées de mort et de mariage accolées, confondues, devenues inséparables.

Et, quoiqu'on pût lui dire d'une assurance, de rassurant, les paroles de lady Eleanor lui revenaient en mémoire ; la même conviction s'imposait, de jour en jour plus ancrée.

Si les notes discrètes, insérées dans tous les journaux, les recherches multipliées en Angleterre et à l'étranger, demeuraient sans résultat, si Richard n'était pas venu rendre les derniers devoirs à sa mère tant aimée, c'est qu'il était mort, lui aussi.

Un jour, en quelque endroit perdu, on finirait par retrouver un cadavre, et, le reconnaissant à son visage défiguré, on dirait :

—C'est lui !

Cette vision macabre était sans cesse devant les yeux de la jeune femme, ne laissant place à aucune autre suggestion, à aucune autre crainte. Elle était trop sûre que Richard ne reviendrait jamais, pour se demander même si elle désirait qu'il revint, et quand son père et Thomas dissertaient à perte de vue sur les mesures à prendre pour hâter ce retour, elle les écoutait, surprise, dédaigneuse, sans se donner la peine de les contredire, comme on écoute les gens qui divaguent.

Au bout de la semaine, M. d'Avron, dont la patience s'usait et qui trouvait moins douloureux encore de s'indigner que de s'alourdir, déclara :

— Cette fantaisie de Richard passe les bornes ! Nous ne pouvons rester ici indéfiniment dans de pareilles conditions. Je vais te ramener à ta mère !

La pensée de sa mère était la seule qui, pour Simone, conservât quelque douceur.

Elle n'avait pas encore eu la force de lui écrire, incapable de détailler, de raconter son malheur, ne pouvant, même de vive voix, exprimer à qui que ce fût le remords épouvanté qui la tenaillait. Mais embrasser sa mère et se blottir entre ses bras lui serait un apaisement, une consolation peut-être. Elle se sentait si brisée, si épuisée !

Thomas Erlington même s'inquiéta de son dépérissement et hâta le départ, promettant à M. d'Avron dont il était devenu le confident intime, la providence visible, de veiller à tout, de le tenir au courant.

Rien ne retenait donc plus M. d'Avron dans cette maison funeste, où la mélancolie noire commençait à le gagner aussi.

Quant à Simone, depuis le jour de son arrivée à Erlington, elle n'avait jamais souhaité que d'en repartir, et les derniers événements n'avaient pu que rendre plus ardent ce désir. Cependant, lorsqu'elle descendit pour la dernière fois le grand escalier, elle eut un inexprimable serrement de cœur, sans doute en songeant à toutes les souffrances laissées derrière elle.

Pendant qu'on apportait les bagages, un étourdissement la prit, et elle dut s'asseoir dans l'antichambre.

C'était juste à cette place que, repoussée par les domestiques de sa tante, elle était venue attendre le bon plaisir de lady Eleanor, que, d'en haut, une voix encore inconnue, la voix de Richard, avait retenti à son oreille, lui portant un encouragement, un espoir.

Il avait dit :

— Recevons-la, cette pauvre petite !

Il l'avait reçue, pauvre suppliante, dénuée de tout. Il l'avait faite la maîtresse, l'idole de cette demeure. Et c'est elle qui l'en avait chassé, qui y avait apporté le malheur et la mort. Sans ce fatal mouvement de pitié qu'il avait eu, Richard vivrait, encore ignorant des pires amertumes de son sort, gardant la consolation de l'amour maternel. Lady Eleanor vivrait aussi, et Simone... oh ! pour Simone, tout aurait mieux valu que ces souvenirs qu'elle traînerait après elle, toujours, maintenant !

— Tu n'as que cette malle ? demandait M. d'Avron, uniquement préoccupé de ne pas manquer le train.

Elle répondit d'un signe affirmatif. Son trousseau, sa corbeille, les bijoux, les cadeaux, tout était resté dans les grandes armoires de Mrs. Griffith.

On monta en voiture.

Au moment où Thomas Erlington, qui reconduisait M. d'Avron et Simone à la gare, se plaçait en face d'eux, des gémissements plaintifs se firent entendre. C'était le vieux chien de lady Eleanor qui venait se jeter sous les roues.

Simone se pencha.

— Donnez-le-moi, je vous prie, dit-elle à Thomas.

Et comme M. d'Avron, en la voyant prendre le chien et l'asseoir sur ses genoux, se récriait :

— Tu ne vas pas emporter cette bête sale et horrible ?

— Si, dit-elle. Je ne veux pas que ce chien reste là pour mourir aussi !

M. d'Avron pesta contre ce caprice et les ennuis qui en seraient les conséquences, puis il se moqua de la laideur du chien, de son air, particulièrement maussade, puis, comme Simone ne voulut ni abandonner à la gare ni jeter à la mer ce compagnon incommode, de guerre lasse, il finit par lier amitié avec lui, les bons rapports étant toujours plus agréables que les mauvais, n'importe à qui l'on ait affaire. Le mal de mer qu'ils eurent en commun acheva de les attacher l'un à l'autre. Quand on arriva à Paris, le chien ronflait avec confiance sur le bras de M. d'Avron doucement assoupi.

Simone, elle, restait les yeux ouverts, les traits tendus, insensible à la fatigue, à la distraction de cette longue journée de voyage, à la douce sensation du retour. Le bruit, le mouvement, l'irrésistible entrain de Paris, parvenaient à peine jusqu'à ses oreilles, jusqu'à sa pensée, toujours fixée sur les mêmes objets,

A côté de son père, dans leur coupé qui était venu les chercher à la gare, indifféremment, elle reconnaissait les magasins encore éclairés, les rues familières, l'approche du logis.

— J'oubliais de te dire... Pour ne pas trop inquiéter ta mère, je ne lui ai parlé que de la mort de ta tante. Il faudra lui présenter le reste sous le meilleur jour...

Le coupé s'arrêtait. Avant que Simone fût descendue, Mme d'Avron, Georges, Madeleine, étaient déjà là, parlant, criant, effarés de bonheur, la pressant l'embrassant, l'étouffant si fort qu'elle finissait par se trouver gagnée à leur joie, malgré elle un peu contente.

Puis, tout à coup, Mme d'Avron s'écria :

— Mais Richard ? où est Richard ?

On était entré dans le salon, le petit salon si gai, si familial. Toutes les figures apparaissaient déçues, consternées. Georges se taisait. Madeleine, voyant sa sœur si changée dans ses vêtements noirs, la reconnaissait à peine, prenait peur, et, irritée pour la première fois de sa vie, Mme d'Avron demandait à son mari :

— Qu'a-t-elle ? Que lui a-t-on fait ? Pourquoi me la ramenez-vous ainsi ?

M. d'Avron crut qu'il valait mieux, tout de suite et devant tous, donner l'explication indispensable.

— Voilà, dit-il. Cette mort subite de la pauvre Eleanor a beaucoup éprouvé Simone... et le climat... le climat de l'Angleterre est très mauvais. Richard n'a pas pu nous accompagner. Vous comprenez... les affaires... Il nous rejoindra bientôt.

Ce petit discours eut un succès médiocre.

Les enfants s'étaient tant réjouis de voir ce grand frère qu'on leur promettait ! et Mme d'Avron sentait, contre le sien, palpiter le cœur de sa fille, à grands coups comme s'il allait se briser.

— Mon Dieu ! ai-je été folle de la laisser partir, de croire ce qu'on me disait, de ne pas aller là-bas moi-même ! s'écriait-elle désolée.

M. d'Avron, qui s'était fait une habitude commode, en même temps qu'un devoir sacré, de toujours mentir à sa femme, ne put, cette fois, lui cacher qu'une partie de la vérité.

— Mon enfant chérie ! dit-elle tout bas après avoir bordé Simone dans son petit lit et lui avoir baisé les yeux pour la faire dormir, tu es bien malheureuse, mais ne te désespère pas. Souvent, dans les nouveaux ménages, de terribles malentendus se produisent qui, grâce à Dieu, ne sont pas irréparables. Quand nous saurons où est Richard, si tu veux, c'est moi qui irai le chercher !

Et comme, à cette offre illusoire, Simone ne trouvait pas le courage de répondre, Mme d'Avron continua :

— Il peut avoir eu des torts, mais sa conduite a suffisamment prouvé qu'il est bon, qu'il t'aime. Mon enfant, on doit tout pardonner à son mari, on doit toujours aimer son mari !

En affirmant ces obligations qu'elle-même avait si religieusement tenues, Mme d'Avron se ranimait, se raffermissait, n'avait plus ni trouble ni hésitation, et Simone, humiliée, affligée jusqu'au fond de l'âme, sentit que sa mère, prise pour juge, l'aurait condamnée.

Elle n'osait plus, maintenant, avouer son douloureux secret, comprenant enfin que, de personne au monde, elle ne pouvait attendre un conseil utile, un soulagement efficace, et elle regrettait presque d'être revenue.

A retrouver semblables toutes les choses, tous les êtres aimés et familiers, son propre changement la frappait davantage. Deux mois ne s'étaient pas écoulés encore, et un abîme la séparait de sa vie ancienne. Cette vie était rompue, ne pouvait plus se ressouder. Quelle autre vie recommencer à présent ?

Une circonstance fortuite vint la soustraire aux premiers embarras de cette situation.

En cherchant Richard dans le jardin d'Erlington, elle avait pris froid, et, depuis, elle toussait beaucoup. Soit qu'en voyage un nouveau refroidissement fût venu aggraver son état, ou que l'énergie factice qui la soutenait eût cédé, aussitôt la tâche accomplie et le logis regagné, dans la nuit même de son retour, elle eut un violent accès de fièvre.

Au bout de vingt-quatre heures, le médecin appelé parlait de pneumonie et redoutait une complication au cœur.

La maladie arrivait avec un à-propos, était accueillie avec une satisfaction peu habituels. Qu'aurait dit et fait Simone, en ces longues journées, en ces plus longues nuits, si le tourment des remèdes, l'absorption de la douleur physique, la béatitude animale du mieux ne lui eussent fourni, tour à tour, une occupation et un repos forcés ? Ses pensées changeaient enfin ! et c'était à qui l'aiderait à oublier. On ne la fatiguait plus de questions, de représentations, de consolations ; on la traitait comme un petit enfant auquel on ne demande ni d'être raisonnable, ni d'être bon, ni même d'être heureux, mais seulement de vivre. En comparaison de l'existence de leur fille, Richard avait cessé de tenir aucune place dans les soucis de M. et même de Mme d'Avron, et si, entre eux, ils parlaient de lui, c'était pour se plaindre et l'accuser.

— Jamais je ne pardonnerai à ce misérable de me l'avoir tuée ! cria M. d'Avron un soir où on désespérait presque.

Et lorsque, le mal cédant enfin, il vit sa fille renôître, revivre, lui parler, lui sourire, repris d'une nouvelle extase paternelle comme auprès de son berceau :

— Regarde-la ! chuchotait-il à l'oreille de Mme d'Avron, et dis-moi si l'homme qui, pour un malentendu, une sottise quelconque, abandonne une femme pareille, peut avoir l'ombre de cœur !

L'élan était donné, et le flot de cette vertueuse indignation ne cessait de grossir, de déborder.

Bientôt M. d'Avron en vint à affirmer de la meilleure foi du monde :

— Ce qui me révolte le plus, c'est de penser que nous avions



accepté ce Richard les yeux fermés, c'est le cas de le dire, que nous passions même sur son horrible laideur à cause de ses prétendues qualités, de son soi-disant amour, et que, sur tous les points, il trompait notre confiance !

La perfidie de Richard lui devenait d'autant plus évidente, sa propre conduite d'autant moins sujette à caution que, par une suite de ces heureuses chances, se produisant d'ordinaire quand elles sont superflues, les affaires s'arrangeaient d'une façon inespérée.

De nouveaux capitalistes, pressés de se ruiner, remontaient la Société des phosphates, remboursaient en partie les anciens actionnaires. Osmin avait profité du moment de la débâcle pour racheter à bon compte aux usuriers inquiets des billets protestés.

Enfin deux gros procès venaient d'être gagnés, coup sur coup, et, plus florissant que jamais, M. d'Avron oubliait, avec ses misères passées, le secours providentiel qui y avait mis un terme.

—J'ai de la veine, décidément ! disait-il à Osmin.

—Plus que ta fille n'en a ! riposta celui-ci avec une arrière-pensée dont son ami ne voulut pas s'apercevoir.

Osmin venait de chez Simone.

Elle était un peu mieux, à présent, levée pour la première fois ; mais, mais tandis que tous s'applaudissaient de sa convalescence, lui, qui ne l'avait pas encore vue depuis son retour, n'était frappé que de son changement.

Ce n'était plus la même personne. Sa fraîcheur de première jeunesse, son éclat de santé, s'en étaient allés ; on lui aurait bien donné vingt-cinq ans. Mais sa beauté n'avait pas disparu ; elle avait seulement changé de forme, s'affinant, devenant moins matérielle et plus singulière. Dans ses yeux, agrandis encore par la maigreur de son visage, passaient des ombres et des lumières nouvelles, et quand, sur sa physionomie mobile, paraissait une des expressions de jadis, c'était pour s'effacer aussitôt, faisant place à une fixité étrange, à une absorption mystérieuse. On eût dit que quelque chose de terrible lui avait été montré, dont le souvenir la poursuivait, la reprenait toujours, et dont cette mèche blanche, jetée au travers de ses cheveux bruns, semblait la commémoration visible, le palpable témoignage.

—Vous ne vous attendiez pas à me voir revenir avec cela ? avait-elle dit à Osmin.

—Je m'en voudrai toujours de vous avoir poussée à partir ! répliqua-t-il brusquement.

Une affreuse grimace fit cligner ses yeux et rider ses tempes. De la façon la plus gauche, il resta le nez en l'air, balançant son pied, et se tut, craignant sans doute d'insister sur un sujet douloureux.

Excepté par quelques mots vagues à ses parents, Simone ne rappelait devant personne les événements récents. Comme Osmin se mettait à parler d'un voyage qu'il venait de faire en Bretagne, elle lui dit encore cependant :

—Vous avez dû être content de vous reposer, de ne plus vous occuper d'affaires ni d'argent. C'est si abominable, l'argent ! Moi aussi, j'ai besoin de m'en aller à Avron pour ne rien voir, ne rien entendre, être tranquille !

Avec un soupir elle formulait ce vœu. Depuis quelques jours, son idée fixe était d'aller à Avron.

—Oui, un peu plus tard, quand tu seras guérie, quand il fera beau, promettait son père.

Elle était bien faible encore, et le mois de mars, avec ses giboulées, bien humide et bien froid.

Enfin les beaux jours arrivèrent, en même temps que la guérison complète ; mais la perspective du départ, si tentante pour Simone, souriait de moins en moins à M. d'Avron.

Le printemps et le renouveau de sa fortune le ragaillardissaient entièrement. Jamais il n'avait aimé autant ses amis, ses chevaux, son cercle, tout ce qu'il avait failli perdre et qu'il retrouvait, et, de bonne foi, il alléguait, couvrant d'austères prétextes son irrésistible amour de la vie :

—Je dois rétablir mon crédit ébranlé. Paraître est le seul moyen d'imposer silence aux bruits qui ont pu courir... et c'est dans ton intérêt, ma pauvre enfant, que nous ne devons pas avoir l'air de nous cacher.

Simone ne comprenait pas son intérêt de la même manière. Être questionnée, être vue, lui semblait un supplice pour sa fierté, une sorte de profanation, et, tandis que Mme d'Avron se laissait peu à peu reconquérir par l'importante occupation des visites à recevoir ou à rendre, qu'insensiblement l'hôtel reprenait sa physionomie ordinaire, la jeune femme se tenait complètement à l'écart, invoquant son deuil, deuil d'orpheline ou de veuve, elle n'en savait toujours rien. Sauf Osmin qui ne comptait pas, personne ne fut admis en sa présence, et, de peur des rencontres, elle osait à peine se hasarder dans la rue.

—A ton âge, on ne peut pourtant pas se cloîtrer ainsi ! objectait son père.

—Tu retomberas malade ! répétait Mme d'Avron, non encore remise de sa vive alerte.

—Il y a du soleil partout, tout est joli, tout le monde est dehors ! criaient les enfants, cherchant à l'entraîner, surpris de ne pouvoir plus l'associer à leurs innocentes satisfactions.

Madeleine voyait cette métamorphose de très mauvais œil, et, avec cette naïveté de l'enfance où se retrouvent, excusables et charmantes, toutes les bassesses humaines, elle n'aimait plus autant cette grande sœur sérieuse, silencieuse, tout habillée de noir.

Georges, au contraire, plus délicat, redoublait de tendresse. Lorsque, aux heures où on ne rencontre pas de gens élégants, il voyait sa sœur prête à sortir, toujours il proposait :

—Tu vas à l'église ? Emmène-moi !

Elle l'emménait, et, auprès d'elle, dans un bas côté obscur de Saint-François Xavier ou de Saint-Sulpice, il priait de tout son cœur et, lui aussi, de temps en temps, il essuyait ses yeux, sans bien savoir pourquoi coulaient ses prières et ses larmes. Jamais il ne questionnait, jamais il ne paraissait comprendre, et cette affection d'enfant avait, pour Simone, d'autant plus de charme qu'elle était moins perspicace.

Un matin, furetant dans la chambre de sa sœur, au fond d'un tiroir, Georges découvrit un objet inconnu, et, le mettant au jour :

—Oh ! s'écria-t-il enchanté, le portrait de Madeleine !

Simone avait regardé et était devenue toute pâle.

En quittant Erlington, distraitemment, presque inconsciemment, elle avait emporté cette petite miniature, cachée entre deux piles de linge, dans la malle. Pendant sa maladie, on avait défilé la malle et, sans trop examiner, remis les choses en place. Elle reprit le portrait des mains de Georges et dit :

—Ce n'est pas Madeleine, c'est Richard.

A ce nom que, pour la première fois, il entendait prononcer par sa sœur, Georges eut une hardiesse ou une distraction.

—Mais, s'écria-t-il étourdiment, il n'est pas laid du tout ! Pourquoi donc alors a-t-on dit...

Il s'arrêta, voyant une contraction sur le visage de Simone.

Ainsi, quand elle n'y était pas, on parlait de Richard, même devant les enfants, on racontait son histoire, on faisait de lui une fable, une risée, une sorte d'épouvantail ! Comment s'étonner des brutales indiscretions du monde, lorsque, dans sa propre maison, par les siens, son malheur n'était pas respecté ? Et qui donc, sinon elle-même, avait, contre Richard, le droit d'un blâme ou d'un reproche ? S'il se trouvait son bourreau, pour les autres il n'avait été qu'un bienfaiteur. Ne pouvait-on, au moins, laisser dormir en paix les morts ?

Sa fierté de femme venait d'être douloureusement atteinte. Elle cacha le portrait avec soin. A l'exception de Georges, qui n'osa jamais en reparler, personne ne sut qu'elle le possédait ; mais, depuis ce jour, elle ne jouit plus autant de la société de son petit frère, et une sourde défiance l'agrit contre ses parents. Leurs mains n'étaient pas assez délicates pour toucher aux plaies de son cœur ; elle s'efforçait maintenant de les leur cacher, de se contraindre, de redevenir sereine, tranquille, semblable à tout le monde.

Eux craignaient de l'interroger, se disant :

—Si, par bonheur, elle oubliait !

Elle n'oubliait pas, mais ses souvenirs se faisaient estompés, embrumés, comme éloignés d'elle déjà par des années et non par des semaines. Parfois, elle se demandait si c'était bien vrai qu'elle fût mariée, et, pour s'en assurer, avait besoin de regarder l'anneau d'or resté à son doigt.

Il avait traversé sa vie si rapidement, ce mari qu'elle ne reverrait plus ! Pendant quelques jours, il lui était apparu lointain, mystérieux, ne se montrant que sous un masque, ne parlant qu'en énigmes encore impénétrées. Une minute seulement, ils s'étaient vus face à face, leurs âmes s'étaient cherchées, heartées l'une à l'autre, et, de ce choc violent, de cette révélation courte, incomplète, Simone ne conservait qu'un frémissement épouvanté.

Si horrible que lui fût ce passé, elle ne pouvait s'en détacher pourtant. Dans ses dix-neuf ans de vie, cette phase seule marquait ; sa pensée y revenait sans cesse, et il n'y avait plus que cela qui, en elle, réveillât un intérêt, la fit s'émouvoir, se troubler, souffrir, vivre un moment. Pour tout le reste, elle était d'une indifférence glacée, d'une morne langueur.

Vers le milieu d'avril, un jour, comme on venait de déjeuner et que toute la famille se trouvait encore réunie, un domestique remit une carte à M. d'Avron, qui la prit, disant avec impatience :

—Ce n'est pas l'heure des visites !

Mais, dès qu'il y eut jeté les yeux, il se ravisa :

—Faites entrer ce monsieur dans mon cabinet.

Il laissa là son café et son cigare, ce qui n'était pas un sacrifice aisé à obtenir de lui, sans que Simone prêtât grande attention à l'incident.

Elle était très abattue. Le matin, elle avait trouvé mort dans sa niche le pauvre chien de lady Eleanor, et cela lui avait fait beaucoup de peine, une peine ridicule peut-être, mais sincère.

Au bout de quelques minutes, M. d'Avron rentra. Il avait cet

air particulièrement dégagé qui, chez les gens habiles, indique une contrariété ou une gêne dissimulées.

—Ma chère amie, dit-il à sa femme, j'ai quelqu'un à vous présenter.

Et comme Simone se levait pour sortir :

—Oh ! ne t'en va pas. C'est quelqu'un qui vient pour toi surtout, et que tu ne peux guère refuser de voir.

Qui donc pouvait venir pour elle, s'imposer à elle ? Elle ne se donnait même pas la peine de chercher à deviner.

—Simone, c'est Thomas Erlington ! ajouta son père.

Thomas ! depuis bien longtemps elle n'avait plus pensé à lui. Pourtant, il avait été très bon. Plusieurs fois, il avait écrit à son père, à elle aussi... toujours la même chose... qu'il ne pouvait rien dire encore... mais qu'il continuait à chercher, à espérer...

Est-ce qu'il savait à présent?... est-ce qu'il lui apprendrait, mon Dieu ! ce qu'elle avait tant redouté d'entendre ?...

Non. Dès les premiers mots il eut soin de dissiper ce doute. Ses affaires ou son plaisir personnels l'attiraient seuls à Paris, sa seconde patrie comme il disait, et, assez naturellement, il venait faire sa visite à l'hôtel d'Avron.

Il était là, souriant, amical, gardant, même en ce milieu d'un parisianisme raffiné, cette distinction, cette supériorité natives, apanage de l'élite sociale de tous pays et dont une pointe d'exotisme, ne peut qu'accroître le prestige. Et, avec cela, si simple, si naturel, si jeune, doué encore de cette naïveté introuvable chez nos blasés.

C'est par cela tout de suite qu'il plut à Mme d'Avron, comme en Angleterre il avait plu à M. d'Avron, dès le premier abord. Pour Simone, jamais elle ne s'était trouvée à même de le juger. Quand elle l'avait connu à Erlington, elle était affolée, ne voyant qu'à travers son délire. A présent encore, elle ne parvenait à faire sur lui qu'une remarque : comme il ressemblait à un autre !

Ses mouvements, son allure, faisaient surgir une silhouette effacée ; une voix éteinte résonnait de nouveau par sa voix. Simone reconnaissait ce même accent léger, presque insaisissable, qui avait une douceur, cette même correction de langage, avec, par-ci par-là, une locution inattendue, la traduction pittoresque d'une idée ou d'un mot empruntés au génie d'une autre langue, et c'était pour elle un invincible besoin, en même temps qu'un effort affreux, de s'appliquer à reconstituer ainsi ce que sa mémoire seule n'aurait pu lui représenter, en même temps que Thomas, de revoir Erlington, les jours terribles, la nuit funèbre, de ranimer encore au fond de son cœur les luttes qu'elle avait crues finies.

Quand, après un quart d'heure de causerie banale, il prit congé, elle éprouva un soulagement et un déchirement : le désir et la crainte de ne jamais le revoir.

—Vous nous quittez déjà ! s'écria M. d'Avron, qui se rappelait, en retrouvant Thomas, leur chaude amitié, tombée peu à peu en oubli.

—Je reviendrai, si vous le permettez, bientôt.

Thomas avait tourné les yeux vers Simone. Elle eut alors l'intuition qu'il parlait impatienté, déçu, ayant manqué un but, remettant à un autre jour une chose qu'il n'avait pu faire, et elle demanda anxieusement :

—Quand reviendrez-vous ?

—Venez donc dîner ce soir, reprit bonnement M. d'Avron. Agissons sans cérémonie... en famille...

Thomas opposa tout juste la résistance convenable, et, en franchissant le seuil hospitalier :

—Je viendrai, dit-il. Peut-être même arriverai-je de bonne heure.

Simone crut encore qu'il s'adressait à elle, qu'il lui fixait une sorte de rendez-vous. Or, ils ne pouvaient avoir qu'un seul intérêt commun. Il savait donc !... Pourtant, si un malheur fût arrivé, lui qui aimait Richard comme un frère, n'aurait pu affecter cette indifférence.

Chacun s'en était allé aux occupations, toujours pressantes, d'une journée de Paris, et le temps était si beau, les attractions au dehors étaient si nombreuses, que Simone fut seule à l'hôtel pour recevoir Thomas qui arriva une bonne demi-heure avant le dîner.

Ils avaient jadis partagé ensemble trop d'émotions intimes pour qu'entre eux une certaine cordialité ne fût pas de mise, et sitôt Thomas installé en face d'elle, dans le grand fauteuil, au coin de la cheminée, la jeune femme commença :

—Monsieur Erlington... vous savez quelque chose que vous ne m'avez pas dit, que vous allez me dire...

Thomas hésita, et comme elle le pressait :

—J'ignore l'art du mensonge, madame, avoua-t-il enfin. Eh bien ! oui, j'ai eu des nouvelles de Richard.

—Il vit ? dit-elle, devenant tellement pâle que Thomas craignit de la voir se trouver mal.

—Mais, certainement, reprit-il à la hâte. Etait-ce donc là l'inquiétude que vous aviez et qui vous fait tant de mal ?

Sous la douceur de sa compassion perceait à peine une légère ironie, et il continua :

—En vous voyant ce matin si tourmentée, si malheureuse, je n'ai pas eu le courage de garder plus longtemps le silence qui m'est imposé. C'est manquer à ma résolution, peut-être à mon devoir, mais tout autre à ma place en ferait autant.

Elle trouva qu'il était bon, très bon. Personne ne lui avait fait encore autant de bien ; dans l'ardeur de sa reconnaissance, elle lui tendit sa main qu'il serra affectueusement. Puis, malgré tout, reprise par son idée fixe, à voix basse, elle demanda encore :

—Etes-vous bien sûr !... l'avez-vous vu ?...

Il sourit.

—Je ne l'ai pas vu, mais j'ai reçu une lettre de lui.

Elle poussa un soupir profond. Une torture s'apaisait, un poids énorme se soulevait de dessus son cœur. Mais déjà, à cette inquiétude mortelle, une inquiétude d'un autre ordre succédait, que cette fois elle n'osait formuler.

Thomas Erlington devina.

—Pour tout vous dire, ajouta-t-il, l'état de l'esprit de Richard n'est pas aussi satisfaisant que celui de sa santé... et il ne paraît guère songer à revenir, hélas !

La compassion de cet "hélas !" était de pure forme, et, achevant de rassurer la jeune femme, Thomas poursuivit :

—Que voulez-vous, madame ! ce qui, chez un autre, serait incompréhensible, ne peut étonner chez Richard. En dépit de ses éminentes qualités, sa mère qui l'idolâtrait, le monde qui adore les puissants, les riches, ont fait de lui un enfant gâté, incapable de supporter une résistance, de se résigner à une épreuve. Vous l'avez vu se retrancher de la société plutôt que d'y paraître humilié, abaissé en quelque chose. Aujourd'hui, c'est son bonheur qu'il veut sacrifier à son maudit orgueil. Sa folie est grande, mais j'espère que le temps et la réflexion en viendront à bout.

Cette espérance était émise sans grande conviction. Simone questionna encore :

—Où est-il ?

—Cela, madame, même à moi, il ne le dit pas. Il craint évidemment qu'on ne cherche à le rejoindre, et ne me donne que les indications nécessaires pour lui faire parvenir une lettre par des voies détournées.

Thomas s'interrompit en voyant entrer Mme d'Avron, suivi bientôt de son mari, et Simone apprécia les motifs qui lui avaient tantôt fait garder le silence. Malgré l'adoucissement des formes courtoises, elle l'avait compris : elle était abandonnée pour toujours, et, sans son aveu, Thomas, dans sa délicatesse de galant homme, craignait de livrer, même à des parents, une confidence pénible.

Pénible... pour sa fierté seulement. Si, jusque-là, elle avait pardonné à Richard, c'était comme à un mort. Il vivait. Elle ne pouvait l'aimer. Que désirer, pour apaiser à la fois ses craintes et ses scrupules, sinon de le savoir très heureux, très méchant et très éloigné ? C'était justement le programme qui se réalisait. Tout est relatif, et elle devait donc se trouver satisfaite.

Madeleine arriva, puis Georges et ensuite Osmin qui était, par hasard, invité ce soir-là.

Sa présence ne fut pas gênante. Thomas Erlington, qui avait, paraît-il, des affaires embarrassées, sembla même charmé de cette utile rencontre, et il fit beaucoup de frais pour l'avoué, comme pour tout le monde. A Georges, il raconta une mirobolante histoire de voyage ; il apprit un jeu anglais à Madeleine, qui ne voulait plus aller se coucher.

—Charmant garçon que ce Thomas Erlington ! dit M. d'Avron, venant de reconduire son hôte.

—Tout à fait, affirma Osmin, qui décrochait son paletot d'une patère du vestibule. Et ce charmant garçon a apporté des nouvelles qui ont rendu un peu d'appétit à ta fille, et qu'en ce moment elle se hâte de raconter à sa mère.

M. d'Avron rentra précipitamment au salon, pour trouver Simone très calme, tandis que Mme d'Avron, les yeux humides, répétait :

—Il ne veut plus revenir... mais c'est désolant !...

—Ma foi ! s'écria M. d'Avron, en qui une âme de beau-père s'était lentement endurcie, savons-nous, après tout, si, pour le bonheur de cette pauvre enfant, nous devons tant souhaiter qu'il revienne ?

## X

Moins que jamais, à présent, Simone parlait de Richard.

Avant le départ de Thomas, elle avait eu encore avec lui une franche explication, et, à ses yeux, bien des choses confuses finissaient par se démêler. Elle saisissait la trame de l'intrigue où elle s'était trouvée enveloppée, et, à travers les illusions fraternelles de Thomas, le caractère de Richard lui apparaissait, singulier, mais rationnel, avec tous les emportements et toutes les faiblesses d'un indomptable orgueil. Son amour n'avait été qu'une fantaisie violente excitée, provoquée peut-être par la complaisance maternelle, et qui,

à la première déception, s'était transformée en une implacable rancune. La notion même de ses torts, revenue aussitôt l'enivrement dissipé, l'irritait davantage, et la mort de sa mère, cette mort dont il ne voulait pas être responsable, donnait un nouveau motif, comme une excuse, au changement entier, peut-être irrévocable, de tous ses sentiments.

—Qu'ai-je à me reprocher ? Qu'ai-je à faire puisqu'il ne m'a jamais aimée vraiment, et qu'il ne m'aime plus ? songeait Simone, la conscience apaisée.

Richard ne lui donna qu'une marque de souvenir, la plus blessante. Le lendemain du départ de Thomas, M. d'Avron apporta à sa fille un papier marqué de signes et de gribouillages inconnus.

—Qu'est-ce que cela ? dit-elle.

—C'est... un chèque... pour toucher le prochain trimestre de tes revenus...

—Mes revenus ?

—Oui... les revenus de ta dot !

—Mais vous ne m'avez pas donné de dot !

—Richard t'en a assuré une, . . . c'est la même chose, et il a chargé son cousin...

M. d'Avron n'acheva pas, Simone avait pris le chèque et le déchirait en morceaux.

Ainsi, après ce qui s'était passé entre eux, Richard la croyait ou feignait de la croire capable d'accepter de lui un présent, une aumône, lui répétait, de cette façon détournée, ce que déjà il lui avait jeté à la face :

—Vous n'avez agi que par intérêt... j'ai le droit de vous mépriser !

Cette même injustice suscitait en elle la même colère, et, regardant son père avec des yeux flamboyants :

—Je suis obligée à M. Erlington de n'avoir pas voulu faire lui-même cette commission. Ayez la bonté de le lui dire, en lui retournant ceci.

—Tu as raison, approuva énergiquement M. d'Avron, prenant le parti de s'enflammer aussi. Tu ne peux rien devoir à un homme qui t'a traitée indignement, et, pour moi, je préférerais mourir de faim plutôt que...

Il s'arrêta. Les trois cent mille francs, non encore rendus, gênaient son éloquence.

Chez Simone, la fierté blessée acheva d'un seul coup ce que faisaient lentement la jeunesse, l'inévitable oubli, l'irrésistible force des choses. Comment ne pas prendre son parti de la vie qui, désormais, serait toujours la sienne, afficher des regrets que rien d'avouable ne justifiait ?

Nulle catastrophe immédiate ne planait plus sur sa tête. Après tant de souffrances, ce répit devenait une sorte de bonheur, et, ainsi qu'une journée orageuse de printemps, sa jeune existence avait de fugitives éclaircies.

Une lecture l'intéressait ; une chose d'art, une fleur, un enfant, lui arrachaient un sourire ; la douceur de l'air la pénétrait, et elle avait enfin retrouvé son sommeil d'autrefois, qu'aucun fantôme ne hantait plus.

Peu à peu, se rendant aux arguments de son père, elle consentit à revoir les anciens amis et y prit un certain plaisir.

On avait pour elle beaucoup de bienveillance, de discrète sympathie ; on la plaignait, on lui donnait raison. Si jeune, si malheureuse et si jolie ! Surtout cette étrange mèche de cheveux blancs, posée comme une aigrette sur son front de vingt ans, avait, pour tous, un intérêt spécial. C'était un relief savoureux de son aventure romanesque, livré à la curiosité du public. Ceux mêmes qui ne connaissaient d'elle que son histoire, la remarquaient à ce signe.

—Comme elle a raison de ne pas se teindre ! disaient les plus expertes.

Et, à ces fils d'argent, deux ou trois cœurs oisifs songeaient à se laisser prendre.

Déjà ancien, le deuil de lady Eleonor avait moins d'exigences. La saison parisienne, comme toutes les saisons, plus animée en finissant, mettait partout son branle-bas.

Thomas Erlington, qui, au commencement de juin, fit à Paris un second séjour, trouva l'hôtel d'Avron beaucoup plus gai.

Il y était devenu un familier, l'hôte presque quotidien. Mme d'Avron fondait toujours sur lui ses secrètes espérances de conciliation, et Simone n'était peut-être pas fâchée, afin qu'il en portât témoignage, de lui bien montrer qu'elle avait aussi son orgueil. Jamais elle ne paraissait plus satisfaite qu'en sa présence, et, loin d'éviter devant lui, comme devant les autres, de prononcer le nom de Richard, elle avait, dans leurs conversations particulières, sans cesse ce nom sur les lèvres. C'était seulement un défi, une preuve de son entière tranquillité d'âme, car jamais elle ne demandait plus où était Richard, ni si une modification s'était produite dans ses idées.

De lui-même, d'ailleurs, Thomas se serait empressé de faire mention du moindre changement. Le pauvre garçon, lui, plus royaliste que le roi, ne cessait de rêver un rapprochement impossible, et on

pouvait deviner qu'il avait fait, en ce sens, de nombreuses et vaines tentatives.

Pourquoi ces tentatives ? Entre elle et celui qu'on appelait son mari, rien de commun n'avait existé. Ils ne s'aimaient pas, ils ne se regrettaient pas. Ils avaient repris leur liberté ; tout se trouvait donc pour le mieux, et elle n'était reconnaissante à Thomas que de ses bonnes intentions.

—Comme Simone s'est vite remise après un tel coup ! Je n'aurais jamais espéré qu'une femme si jeune pût être aussi raisonnable, disait M. d'Avron à Osmin, sortant avec lui après le dîner pour fumer un cigare dans le jardin.

En vieillissant, l'avoué perdait décidément de sa sauvagerie. Il acceptait, à présent, chez les d'Avron, toutes les invitations qu'il éludait si volontiers jadis, mais sa mine rébarbative, son esprit contredisant rendaient toujours sa société plus sûre que divertissante.

—Es-tu donc certain qu'elle soit remise ? répliqua-t-il à M. d'Avron avec un accent incrédule.

—Tu n'as pas remarqué sa bonne mine, son entrain ?

—Oui, une fraîcheur éblouissante, une charmante gaieté... ou bien la fièvre.

—Tu as une façon à toi de voir les choses ! grommela M. d'Avron agacé, en s'éloignant pour aller retrouver d'autres invités moins rabat-joie.

Osmin restait seul.

C'était l'heure où, sur l'obscurité mystérieuse de la terre, la mystérieuse clarté des étoiles se lève. Dans le petit jardin de l'hôtel, quelques arbres faisaient de grandes masses noires ; sur l'herbe, leurs des corbeilles jetaient des taches claires, étrangement nuancées. Les couleurs se dissolvaient, les parfums se vaporisaient, les bruits du dehors parvenaient assourdis, et les êtres vivants, qu'on apercevait, allant et venant, avaient des formes confuses, des vêtements indistincts, des pas plus légers, des murmures plus étouffés, se transformaient comme les choses en des ombres vagues et douces.

L'âme d'un avoué même pouvait se laisser gagner à ce calme rêveur. Lentement, Osmin aspirait les bouffées de son cigare, en marchant de long en large devant la maison, comme s'il eût monté une faction.

Les uns après les autres, tous ceux qui étaient restés à l'intérieur se montraient aux portes-fenêtres grandes ouvertes, respiraient l'air délicieux, puis, par petits groupes, se répandaient dans le jardin. Osmin vit passer M. d'Avron, flanqué, à droite, d'un monsieur qui faisait l'important, et, à gauche, d'une dame qui faisait l'aimable. Mme d'Avron vint ensuite avec Thomas Erlington, puis Simone donnant le bras à une jeune fille et la main à Georges.

On tourna dans une allée sombre, on reparut, on disparut de nouveau dans une autre allée, on revint et on recommença un second tour.

Les couples s'étaient mêlés. Mme d'Avron, peut-être un peu jalouse, avait rejoint la dame, et Georges, très fier, s'attachait aux pas de Thomas.

Osmin remarqua tout cela légèrement. Son attention se concentra sur un point particulier. Jusqu'à ce qu'elle se perdit dans la profondeur des ténèbres, il suivait de l'œil la robe blanche de Simone.

Cédant aux instances paternelles, à quelque tentation de coquetterie peut-être, Simone avait quitté ses étouffantes robes noires et remis cette robe blanche, une robe de l'an passé. Ainsi vêtue, elle paraissait soudain rajeunie, ramené, par une courte illusion, à ce temps, si proche encore, où elle était une jeune fille, ignorante des tristesses de la vie, heureuse, choyée encore, et c'était peut-être cela qui avait réjoui son père, qui, en elle-même, excitait cette gaieté nouvelle.

Quand, pour la seconde fois, elle passa devant Osmin, il entendit son rire.

La lune, cachée par un nuage, se dévoilait, éclairait le jardin d'une lueur bleue, argentée, nette et vive comme la lumière électrique, et, en même temps, la brise du soir devenait plus fraîche.

—Rentrez, mon amie, dit M. d'Avron, inquiet, à sa femme.

Les deux dames rentrèrent. Puis, on appela la jeune fille pour la faire mettre au piano. Cette musique, venant à travers les fenêtres dans le jardin, était délicieuse. M. d'Avron et son compagnon, rassasiés des beautés de la nature ou de leur tête-à-tête, allèrent complimenter l'artiste.

—Il fait si bon ! dit Georges suppliant. Restez encore avec moi !

Il continua à se promener entre Simone et Thomas. Puis, un peu fatigués, ils allèrent s'asseoir sur un banc, tout au fond du jardin, abrité par un petit berceau de chèvrefeuille.

—Comme on est bien ! Comme cela embaume ! disait Georges, ravi. On ne le laissera pas jouir longtemps de sa parfaite félicité.

—Georges ! tu vas prendre froid, reviens ! criait Mme d'Avron.

Avec sa docilité ordinaire, l'enfant partit en courant, et comme Simone se levait pour le suivre :

—Voulez-vous attendre une minute ? demanda Thomas Erlington. Richard m'écrira ce matin...

Elle s'était arrêtée dans son mouvement, et, sans une observation, elle se rassoyait auprès de lui, la tête baissée.

De ce que Thomas rapportait, on pouvait conclure que Richard s'obstinait de plus en plus dans ses résolutions. Il avait donné ordre de licencier tout le personnel d'Erlington, de fermer la maison, d'emballer quelques objets auxquels il tenait spécialement et de les expédier à un commissionnaire d'un port quelconque, chargé de les lui faire parvenir.

—C'est une tierce personne aussi qui m'envoie ses lettres. Impossible de savoir où il est, fit remarquer Thomas, désolé.

Et, s'impacientant :

—Ces précautions sont incroyables ! S'il s'agissait de tout autre que de Richard, on s'imaginerait. . .

—Quoi donc ? demanda Simone.

Et Thomas se taisant :

—Ne craignez donc pas ! reprit-elle, les lèvres serrées. Je suis sur la voie déjà.

—Que voulez-vous dire ? s'écria-t-il, cachant un embarras subit.

—Moi aussi, je reçois des lettres, des lettres anonymes.

—Vous n'allez pas ajouter foi à ces turpitudes ? dit-il avec indignation.

—Non. Aussi est-ce vous seul que je croirai. Nieriez-vous qu'avant son mariage, avant que je sois venue à Erlington, Richard n'ait cherché, trouvé parfois des consolations ? . . .

—Sur mon honneur, madame, je n'ai rien su de semblable, interrompit Thomas.

—Sur votre honneur aussi, nieriez-vous qu'en même temps que Richard, une jeune fille d'Erlington, une jolie fille de paysans, autrefois employée au château, n'ait disparu ?

Elle s'était levée et, de ses doigts nerveux, arrachait au buisson des feuilles qu'elle jetait à terre avec impatience.

Thomas balança un instant, puis il avoua :

—La jeune fille est partie, mais je ne vois là qu'une simple coïncidence. . .

Simone haussa les épaules.

—Je vous plains, ajouta-t-il doucement, car, pour concevoir de tels soupçons, il faut que vous souffriez bien, que vous aimiez encore bien ce pauvre Richard.

Elle se retourna vers lui, pouvant à peine parler, tant la colère l'étouffait :

—Moi ! . . . l'aimer ! . . . l'avoir jamais aimé !

Et, dans une explosion, oublieuse de l'heure, du lieu, peut-être du témoin de sa confidence :

—Il m'a pris, il m'a volé ma vie, il l'a brisée ainsi qu'un joujou dont il ne voulait plus ! Envers moi, il a eu toutes les lâchetés, toutes les trahisons ! N'ai-je pas le droit, l'obligation de le haïr ?

—Calmez-vous, dit Thomas, lui-même très agité. Je ne peux croire. . .

Elle eut un rire nerveux, et, violemment :

—Oh ! vous aussi, vous prenez son parti contre moi, vous l'approuvez. . . vous m'accusez !

—Vous accuser, vous ? . . . jamais ! Seulement, je ne peux pas encore admettre qu'il se soit trouvé un homme capable de vous oublier et de vous trahir.

Simone le regarda, étonnée de la chaleur de cette réplique.

La physionomie candide de Thomas montrait un trouble inconnu ; dans l'ombre, ses yeux clairs luisaient étrangement, et, de ses lèvres, cet aveu s'échappait en un cri éperdu :

—Ah ! si j'avais été à la place de Richard ! Si vous me permettiez, à moi, de vous aimer !

Simone n'en entendit pas davantage. Elle avait bondi en arrière, comme si elle eût mis le pied sur un scorpion, et, à travers les arbres, elle s'enfuyait, le visage en feu.

En une minute, elle fut devant la maison. Là, elle s'arrêta. Elle ne se sentait pas en état de reparaitre devant les invités, devant les domestiques.

Brusquement, elle se rejeta dans l'allée d'où elle sortait. Du côté opposé, quelqu'un venait : c'était Thomas. Lui rentra sans hésitation. Alors, à grands pas précipités, elle remonta jusqu'au fond du jardin, bien décidée à demeurer là, dehors, jusqu'à ce que toutes les lumières de la maison fussent éteintes, tous les étrangers partis. L'idée seule de se retrouver en face de Thomas faisait bouillir son sang. Il lui semblait avoir reçu de cet homme la plus sanglante insulte qui lui eût été encore faite. Il avait osé lui parler d'amour, à elle, la femme d'un autre !

Et, comme si elle n'eût pas été assez humiliée déjà, voici qu'auprès d'elle, une ombre surgissait. Quelqu'un était dans le jardin. . . avait peut-être entendu ! . . .

—Qui vive ? dit-elle, s'efforçant de donner un ton de plaisanterie à sa voix tremblante.

—Ce n'est que moi. . . heureusement ! . . .

Elle se rassura, reconnaissant Osmin, mais son dernier mot la troubla.

—Pourquoi "heureusement" ? demanda-t-elle, préférant s'assurer tout de suite de ce qu'elle pouvait soupçonner.

Osmin ne répondit pas. Il marchait à côté d'elle, et elle sentit qu'il l'examinait malgré l'obscurité, qu'il la pénétrait en dépit de sa feinte.

Puis, tout, à coup, avec une crudité brutale :

—Eh bien ! dit-il, vous en êtes déjà là ?

Elle ne pouvait guère se méprendre sur le sens de ses paroles ; elle ne pouvait non plus s'attendre, de sa part, à ce soupçon injuste, à cette gratuite insulte, et, très hautaine :

—Que prétendez-vous dire ?

Sans tenir même compte de sa protestation, Osmin poursuivait, amer, sarcastique, cinglant chaque mot comme un coup de cravache :

—Ce n'est donc pas assez d'avoir chassé ce malheureux Richard, de le laisser vivre, mourir peut-être seul et désespéré, il faut encore le trahir. Tenez c'est indigne !

A cette attaque imprévue, Simone se redressait, outrée, exaspérée.

—Mais de quel droit, cria-t-elle, en quel nom parlez-vous ainsi ?

Osmin ne se déconcerta pas.

—Du droit de l'amitié, au nom de la justice. Il y a un absent dont nul ne défend les intérêts, que tous se plaisent à sacrifier. Il y a vous-même, qu'inconsciemment on sacrifie aussi, qui êtes, au fond, incapable de vous guider, de vous défendre. J'ai eu l'imprudence de vous encourager à ce voyage funeste qui a été la cause de tous vos malheurs. Je ne veux pas que ces malheurs aillent jusqu'à une catastrophe. La vérité, c'est toujours le moyen de salut, mais personne n'a le courage d'y recourir. Brutalement, cruellement comme j'ai dit à votre père, mon vieil ami : "Tu te ruines !" je vous dirai à vous, une enfant que j'aime : "Vous vous perdez !" Vous m'en voudrez, j'en aurai de la peine. Cela vous sauvera peut-être, et vous en aurez le bonheur. C'est tout ce que je désire.

Une émotion vraie vibrait en lui, qui apaisa soudain la colère de Simone ; elle eut l'intuition que, sous cette apparence rude, se cachait la première pitié véritable, la première affection entièrement désintéressée qu'elle eût rencontrée encore.

Elle arrivait avec Osmin près du banc, sous le chèvrefeuille, et s'abattant à la place qu'elle occupait tout à l'heure, la tête dans ses deux mains :

—Ce n'est pas ce que nous croyez, dit-elle en sanglotant. Tout le monde se trompe. . . je suis bien malheureuse !

—Eh bien ! tant mieux ! s'écria Osmin. Si vous souffrez, c'est que vous avez du cœur, et alors vous pouvez encore revenir sur ce que vous avez fait.

—Mais je n'ai rien fait, je ne suis pas responsable des outrages dont on m'accable ! Tout vient des circonstances, des autres, de Richard lui-même, de Richard surtout. . .

Osmin n'essayait pas d'arrêter le torrent de ses pleurs et de ses récriminations. Tranquillement, il regardait l'heure à sa montre, et d'un ton bref, précis, comme s'il se fût agi d'une affaire :

—Nous n'avons pas le temps de causer à présent, dit-il. Vous m'avez fait une confidence, je vous en dois une. Voulez-vous venir demain matin chez moi ?

—Chez-vous ? répéta Simone étonnée. Où cela ? à l'étude ?

—Non, au-dessus, dans l'appartement que j'habite. L'audience est à midi ; je vous attendrai à dix heures. C'est convenu. Maintenant, essuyez vos yeux et rentrons ensemble. Soyez certaine que ce freluquet de tout à l'heure a eu le bon goût de filer prestement, et, pour le public, je prends les deux rendez-vous de ce soir sous mon bonnet, sous ma vieille toque de vieil avoué. Le plus soupçonneux n'y trouvera rien à redire.

## XI

Simone connaissait la maison habitée par Osmin, une immense maison de la rue Montmartre, à six étages, avec cour et arrière-cour, percée de fenêtres étroites et rapprochées, bardée d'écriteaux, bariolée d'enseignes, peuplée du sous-sol aux mansardes, grisâtre, pou-dreuse, salie, comme usée par le trop-plein de vie, d'animation, de travail, qui s'y entassait, qui en débordait.

Du trottoir, devant la porte cochère où, parfois, Simone et sa mère avaient laissé M. d'Avron, elles avaient hasardé un regard curieux, aperçu, dans la cour, les garçons de l'emballer, clouant des caisses à grands coups de marteau, les commis du magasin de nouveautés transportant des ballots, tandis que des enfants en tabliers bleus jouaient dans un coin, et que des clients affairés réclamaient le plumassier du second ou le passementier du quatrième. Mais jamais ni l'une ni l'autre n'avait mis le pied dans cette fourmillière, et ce ne fut pas sans une légère intimidation, une certaine répugnance, que Simone s'y hasarda pour la première fois.

Elle n'était pas encore bien accoutumée à sortir seule, et, en quittant les rues tranquilles de l'autre côté de l'eau, le coudoisement, le bruit, l'agitation tapageuse et inélégante de ce quartier commerçant, l'avaient étourdie, ahurie comme une provinciale. Dans le

fiacre qui l'amenait avec un cliquetis de vitres incessant et des cahots perpétuels, serpentant à travers les autres véhicules, rasant les roues des omnibus, elle avait cru verser dix fois au moins, et ces contre-temps lui faisaient paraître son expédition plus risquée, plus ridicule encore.

Depuis la veille, elle s'était prise à regretter sa promesse, à trouver absurdes le choix de ce confident, l'espoir incertain qu'elle mettait en lui. Cependant, elle était venue, sans en rien dire à personne, et, son voile baissé, tenant avec crécaution sa robe que menaçaient les flaques d'eau fangeuses, laissées là par une averse récente, elle traversait la cour, se dirigeant suivant les indications données.

L'entrée de l'étude était à droite, dans un angle. Un petit couloir, puis un escalier de quatre ou cinq marches, et, sur un palier, une porte vernie. C'était modeste, nullement luxueux, mais assez propre.

Les choses se gâtaient à mesure qu'on montait plus haut. A peu près éclairé jusqu'au premier étage, l'escalier se faisait, à partir de là, obscur et tortueux. Des odeurs se dégagèrent, que le courant d'air du dehors n'emportait pas. De plus en plus resserrés, pauvres, mal servis, les locataires des appartements voisins avaient moins d'exigences élégantes; le tapis qui recouvrait les marches du troisième était dans un état de délabrement piteux, et, pour arriver jusqu'à la sonnette d'Osmine, Simone passa entre une cruche d'eau et une boîte à lait.

En attendant qu'on vint lui ouvrir, elle regardait une carte, clouée à côté du bouton de la sonnette, et qui portait : *M. et Mme Osmin*.

Cela lui parut bizarre. Mme Osmin tenait si peu de place que, volontiers, on la croyait morte ou qu'on oubliait simplement son existence.

—Si, pourtant, elle allait venir m'ouvrir ! se disait Simone, tout à coup intriguée.

Une grosse fille fraîche, à coiffe bretonne, se présenta, qui dissipa ce doute et, évidemment prévenue d'avance, pria Simone d'entrer et d'attendre "monsieur" un petit moment.

Le lieu de cette attente était une petite salle à manger très basse, ouvrant sur la cour. Aux vitres, étaient collés des papiers devant donner l'illusion de vitraux; mais comme ces papiers se trouvaient sillonnés de déchirures, il n'en résultait qu'une illusion très légère et une diminution de clarté assez sensible. Ce dernier dommage n'était du reste, pas fort à déplorer, car mieux valait ne pas examiner de trop près le plafond enfumé, l'affreuse tenture à carreaux jaunes et bruns, les meubles vulgaires et vieux.

Cet établissement datait du temps de la jeunesse et de la pauvreté d'Osmine; la fortune était venue ensuite sans rien changer à ses habitudes, et, n'ayant aucun besoin de luxe, il ne s'apercevait probablement même pas des misères de son intérieur, complétées par un pitoyable désordre. Toutes les chaises étaient couvertes de papiers, de journaux, d'objets hétéroclites; sur la toile cirée de la table, entre une carafe ébréchée et une bouteille, demeuraient les reliefs d'un repas des moins appétissants.

Osmine ne se fit pas entendre, et, n'ayant pas fait les frais de toilette dont il honorait l'hôtel d'Avron, en vieux habits, ses favoris mal peignés, il apparut à Simone dans ce cadre nouveau, plus trivial, plus hirsute qu'à l'ordinaire. Comment, la veille, avait-elle pu avoir avec lui ce moment d'épanchement dont elle rougissait presque et qui, pourtant, sur l'heure, l'avait soulagée ?...

La servante bretonne desservait vivement. Osmin l'excusa en disant :

—Nous ne sommes pas habitués à recevoir de belles visites comme la vôtre.

Puis, dès qu'elle fut partie, il ajouta :

—Et vous n'êtes pas non plus habituée à venir dans des endroits semblables. C'est une drôle d'idée de ma part, n'est-ce pas ? de vous amener ici, quand votre père même, je crois, s'est toujours arrêté à l'étude !

Elle ne put pas nier que l'idée lui semblait un peu drôle, et elle s'embrouillait dans une protestation polie quand Osmin l'interrompit par cette demande inattendue :

—Madame... ma petite Simone... voulez-vous me faire un plaisir ? Voulez-vous venir voir ma femme ?

Il lui parlait comme aux anciens jours de son enfance. Elle resta stupéfaite. Puis, avec la même curiosité mêlée d'appréhension qu'elle eût jadis ressentie, accueillant cette offre difficile à déclinier, elle répondit :

—Mais... certainement... si vous le désirez... si vous croyez que Mme Osmin ne sera pas importunée...

Il secoua tristement la tête.

—La pauvre femme redoutait autrefois les figures nouvelles, mais, à présent, elle n'y fait pas grande attention... elle sera même plutôt contente. Venez... c'est par là.

Simone le suivait. Traversant l'antichambre sur la pointe des

pieds, il poussait avec précaution une porte que ses deux battants désignaient pour celle du salon.

—Je l'ai mise ici, dit-il. Elle voit passer les voitures... sa seule distraction ! et puis, c'est gai !

On s'était, en effet, naïvement appliqué à égayer autant que possible cette pièce, la plus confortable de l'appartement; un papier blanc à dessins roses tapissait les murs; les rideaux étaient roses; il y avait aussi un tapis clair et, partout, des fleurs. Près de la fenêtre était placé un grand fauteuil; on ne voyait pas encore la personne qui l'occupait, tournant le dos à l'entrée.

—Approchons doucement pour ne pas l'effrayer, dit Osmin.

En arrivant tout près seulement, il fit un peu de bruit, et sa présence ainsi annoncée, il appela :

—Juliette !... Juliette !

Un mouvement lourd secoua le fauteuil, un coussin tomba à terre, et quelqu'un répondit d'un accent singulier :

—Ah !... oui... oui... toi !...

Le reste de la phrase se perdit en un balbutiement pâteux, et Simone, qui s'était avancée, se trouva, sans plus de présentation, face à face avec Mme Osmin.

La réputation de la pauvre femme n'avait jamais été bien flatteuse au point de vue de la beauté et de l'esprit. Cependant, Simone ne s'était pas encore attendue à voir ce qu'elle voyait.

Dans le fauteuil, reposait une misérable créature, un de ces tristes rebuts, tombés au dernier rang de l'humanité, cessant presque d'en faire partie. Enflé, énorme, le corps n'était plus qu'une masse molle et flasque, impuissante et inerte. Le cou ne soutenait plus la tête volumineuse qui pendait sur l'épaule, et, dans la face large, bouffie d'une graisse jaunâtre, un sourire hébété entr'ouvrait fixement les lèvres décolorées sur les gencives blanches, les yeux roulaient sans regard, n'apercevant ou ne distinguant même pas Simone.

Le femme d'Osmine n'était pas seulement une malade, une simple d'esprit : c'était une idiote.

Osmine s'était penché sur elle, et, avec ces mines, ces gestes, ces formes oratoires particulières qu'on emploie pour se faire comprendre des tout petits enfants :

—Regarde donc cette dame, dit-il, cette belle dame qui est là, qui vient te voir !

Mais elle ne voulait pas regarder du côté de Simone; elle continuait à mâchonner des grognements inintelligibles et, de la main, faisait des signes impatients et vagues.

—Depuis ce matin, elle est comme ça ! dit une bonne vieille à l'air tranquille, femme de confiance ou garde-malade, qui avait surgi dans l'embrasure de la fenêtre. Pas moyen de la contenter.

—Quelle chose la gêne, évidemment ! dit Osmin méditatif. Mais quoi ?

Il souleva le châle recouvrant les pieds de la malade, remua son tabouret, s'assura que sa robe de chambre, très propre, presque élégante, était agrafée droit, que son col ne la serrait pas, ramena en arrière des mèches de cheveux rares et grisonnants qui lui venaient sur le front, puis s'écria :

—C'est son bonnet ! Vous lui avez mis son bonnet d'hiver. Les brides de velours lui tiennent trop chaud !

Il alla chercher, dans une commode, le bonnet d'été à brides de ruban, et opéra lui-même la substitution.

Il avait deviné juste, car un faible rayonnement éclaira la figure de l'idiote, et ses doigts, cessant de s'agiter, s'attachèrent amicalement au pan de la redingote d'Osmine, tandis qu'elle répétait en un murmure apaisé :

—Toi !... toi !...

—Oui, moi !... je suis là, affirma-t-il. Mais, à présent, je vais partir. Sans cela je manquerais l'audience !

Dans sa vie de fille et de femme d'avoué, elle avait tant entendu parler d'audience, que ce mot gardait encore, pour elle, un prestige. Elle lâcha l'habit d'Osmine, mais elle paraissait affectée et se remit à gémir en sourdine.

—Là, là, dit-il en lui tapotant doucement la main. On doit se faire une raison. Je reviendrai bientôt... et je te rapporterai quelque chose.

Cette caresse ou cette promesse la consolèrent. Néanmoins, tandis qu'Osmine sortait, elle faisait d'incroyables efforts pour se soulever, tourner la tête, le suivre encore des yeux.

Osmine avait ramené Simone dans la petite salle à manger, et il restait silencieux devant la jeune femme qui ne savait trop que dire, gênée, intriguée, comprenant de moins en moins pourquoi il s'était plu à faire devant elle l'étalage attristant des misères de sa vie, jusqu'alors si discrètement cachées.

A lui-même, cette tardive confiance avait dû coûter beaucoup, car il était très rouge, évidemment embarrassé.

—Vous l'avez vue, dit-il enfin. Quand je l'ai épousée, je la savais déjà malade et faible d'esprit, mais elle marchait, elle parlait, elle était même capable de s'occuper un peu du ménage, de travailler à l'aiguille, de mener presque la vie de tout le monde. Au bout

d'une année, elle a eu une première crise, puis d'autres crises en suivant, jusqu'à ce qu'elle en arrivât à l'état où elle est depuis plus de vingt ans. Vous devinez si j'ai été heureux !

Il se leva, alla tambouriner contre les vitres, puis, revenant :

—E bien ! dit-il avec force, je n'ai peut-être pas encore souffert autant que j'aurais pu souffrir. Lorsque je me suis décidé à la prendre pour femme, à renoncer à la joie de toute ma vie, je me disais : "Qu'est-ce, après tout, que l'existence d'un pauvre diable de mon espèce ? Cela ne compte pas pour les autres, et, pour moi, ce sera vite passé. Ça m'appartient. J'ai le droit d'en faire ce que je veux, même un marché. Il n'y a pas de honte si le marché est honnête, et il le sera !" Tout le temps de notre messe de mariage, j'ai pensé cela, rien autre. J'étais résigné. Ce n'est pas à dire que je n'aurais préféré de beaucoup piquer une tête dans la Seine, mais le résultat n'eût pas été le même pour les créanciers de mon père, de pauvres gens de campagne qui, par notre faute, restaient dans le besoin. Le sacrifice a été dur, c'est vrai, et pourtant j'ai eu des consolations auxquelles je ne m'attendais pas. Quand le regret me tenait trop, j'allais voir mes vieux parents. S'ils finissaient tranquilles, honorés, c'était grâce à elle, Juliette. Elle ne pouvait pas me donner le bonheur, mais elle leur en avait donné. Le jour où, au tribunal, on a réhabilité le nom de mon père, je me suis rappelé que c'était à elle que je le devais. Je crois que je l'ai aimée pour tout cela autant qu'elle pouvait être aimée, que je l'ai rendue aussi heureuse qu'elle pouvait l'être. J'ai même été, pour elle, meilleur et plus fidèle que je ne l'aurais été peut-être pour une autre, justement parce qu'elle se trouvait sans défense et qu'il m'eût paru plus lâche de lui manquer de parole. Et puis, on n'est pas Breton sans être aussi catholique, et il y a le sacrement pour aider à porter ce qui, sans cela, serait trop lourd. Je suis vieux maintenant, près de ma fin. A mon âge, il n'y a plus guère qu'une satisfaction : c'est de penser qu'on a eu un peu de mérite dans une chose ou dans une autre. J'en ai peut-être eu là dedans, et si le bon Dieu, qui n'aime guère, dit-on, les gens de mon métier, me donne tout de même une petite place dans son paradis, vous verrez que ce sera encore Juliette qui me vaudra cela, comme tout le reste !

Osmin cherchait à finir par une plaisanterie, mais ses yeux clignaient obstinément, son visage rude s'altérait, et, brusquement, il s'en retournait tambouriner contre sa fenêtre.

C'était sa vie tout entière qu'il venait de dire, une vie misérable, vulgaire, dont personne n'avait songé à le plaindre, dont beaucoup, sans doute, avaient raillé ou méprisé l'humiliante infortune.

Quelque chose, cependant, pénétrait le cœur de Simone. Tout à coup, elle avait cessé de voir le pauvre petit appartement mesquin et malpropre, le vieil homme commun, presque ridicule. A elle se révélaient, jusqu'alors insoupçonnées, une douleur plus grande, une vertu plus forte que la sienne, et, allant vers Osmin :

—Vous avez eu un dévouement, un courage dont je ne serais pas capable, dit-elle avec une tristesse un peu amère ; c'est là ce que vous vouliez me prouver ?

—Non, oh ! non, répliqua-t-il. Je voulais vous montrer seulement que, dans certaines positions, le bonheur est impossible ; dans toutes, le devoir reste praticable, et c'est une consolation déjà, la meilleure, la seule, car, en dehors de lui, on ne trouve jamais le repos ni le respect des autres et de soi-même. Et puis, voyez-vous, mon enfant, il n'y a rien à quoi on s'attache autant qu'à son devoir, et, si dur qu'il soit, on finit toujours par en retirer encore quelques petites douceurs ! Ça a l'air bête, mais quand je vois seulement ma pauvre vieille avoir besoin de moi, se confier à moi, m'aimer à sa manière, ça me touche plus que n'importe quoi au monde, et, si elle part la première, j'aurai, malgré tout, bien du mal à me passer d'elle.

De sa vieille manche de drap lustré, il se tamponna la figure, et, se retournant vers Simone, bougonnant, à demi fâché :

—Est-ce qu'une femme comme vous ne peut comprendre ce qu'a compris un malotru de ma sorte ? Est-ce que vous devez avoir le cœur plus sec que moi ? On ne peut faire de comparaison entre vos exigences et les miennes, c'est évident, mais, grâce à Dieu, il n'y en a pas entre mon sacrifice et le vôtre. Votre mari est défiguré, le pauvre garçon, très laid, affreux, tout ce que vous voudrez... mais il lui reste son cœur, son intelligence, son âme ! Mettons que vous ne puissiez pas avoir d'amour pour lui, vous pouvez toujours l'affectionner, voir en lui au moins votre meilleur ami ! Enfin, vous aurez des enfants. Ah ! si seulement j'avais des enfants, moi !

—Son intime souffrance s'exhalait, pour la première fois peut-être de sa vie. Simone sut alors pourquoi le vieil Osmin l'avait aimée, par quel sentiment, par quel instinct paternel il avait seul pressenti son danger, il était seul venu à son aide, et, avec autant, plus de confiance qu'elle n'en aurait eu envers son propre père, parce qu'elle se sentait mieux comprise, mieux soutenue, levant vers Osmin ses yeux noyés de larmes :

—C'est que vous ne savez pas encore, dit-elle douloureusement, vous ne devinez donc pas ? Je ne suis ni faible, ni lâche... mais

c'est trop horrible !.. Être sa femme et ne pouvoir même l'estimer ! Osmin se rembrunit. Puis, soudainement décidé :

—Il y a dans votre affaire des dessous que je ne connais pas, que vous ne connaissez pas vous-même. A nous deux, nous arriverons peut-être à les découvrir. Allons, mon enfant, il vous faut un confesseur.

Elle était entrée dans la voie des aveux, et, échauffée, entraînée, ne pouvant plus arrêter le débordement de son cœur trop plein :

—Que voulez-vous que je vous dise ? demanda-t-elle.

—Tout, absolument tout ce qui s'est passé depuis votre malheureux départ jusqu'à votre malheureux retour, jour par jour, heure par heure, sans rien omettre, et détaillant même surtout ce qui vous paraîtra le plus insignifiant.

Sur la foi de M. d'Avron et de quelques autres qui s'étaient trouvés à même d'en juger, Simone avait bien voulu croire jusqu'alors à l'intelligence d'Osmin, mais de cette intelligence, absolument spéciale et s'exerçant dans une sphère pour elle inconnue, les preuves ne lui avaient jamais été fournies.

Pour la première fois, elle connut le véritable Osmin.

A la place du visiteur gauche, du convive maussade, surgissait un autre homme, l'homme d'affaires habile, expérimenté, qui avait sondé toutes les folies, pénétré toutes les roueries humaines, qui regardait comme avec une loupe, qui fouillait comme avec un scalpel, dont la mémoire prodigieuse notait les moindres indices à l'aide desquels sa perspicacité s'appliquait à reconstituer un tout.

Il s'était assis devant la table, et, sans regarder Simone pour ne pas la gêner, il avait écouté en silence jusqu'à ce qu'elle en vint au moment de son arrivée à Erlington.

Là, il l'avait interrompue et, poussant devant elle une feuille de papier, avait demandé :

—Dessinez-moi l'entrée, avec la grille et la petite porte d'où sortait Thomas Erlington.

Quand elle eut dessiné, assez mal, il reprit le papier qu'il ne cessa plus de fixer, tandis qu'elle poursuivait, mentionnant consciencieusement les moindres incidents des trois mortelles journées d'attente imposées par lady Eleanor.

—Bien, fit-il alors. C'était une maîtresse femme qui avait son plan de bataille et commençait par user les forces de son adversaire. Cela cadre avec l'opinion que je m'étais faite de madame votre tante.

Simone continuait, racontant l'apparition nocturne dont elle avait eu tant de peur, et il déclarait :

—Ceci, c'est d'un sentimental. L'amoureux capable de passer sa nuit sous une fenêtre qui ne s'ouvrira pas est encore bien jeune et bien simple de cœur. C'est ainsi que j'avais vu Richard.

Ses remarques, cependant, ne devaient pas le contenter, car, à mesure que l'histoire avançait, il paraissait plus soucieux.

Tout à coup, comme Simone en venait à l'épisode de la chapelle, il eut un jeu de physionomie si expressif, que la jeune femme s'arrêta pour demander :

—Qu'y a-t-il ?

—Rien. Faites moi le plan de la chapelle aussi.

Elle obéit, et Osmin mit ce dessin à côté de l'autre, les examinant tous deux avec une évidente satisfaction.

Le récit de la scène entre lady Eleanor et Thomas eut le don de le divertir. Un sourire plissait sa figure, et sous ses sourcils et ses cils rapprochés en un amas broussailleux, luisait l'éclair de ses petits yeux à demi clos.

A partir de là, l'histoire devenait plus compliquée, plus émouvante. Simone avait peine à tout se remémorer, à tout dire. Ce laborieux examen la fatiguait, l'attristait inutilement. A diverses reprises, elle voulut s'arrêter, mais, impitoyable, Osmin la relançait de ses questions précises, la remettant au point quand elle s'égarait, lui rappelant parfois des choses auxquelles jamais elle n'avait repensé.

Il était tard ; les juges devaient être à l'audience, M. et Mme d'Avron à déjeuner. Osmin et Simone ne s'en préoccupaient pas.

—Allez, allez ! disait toujours Osmin quand la jeune femme s'arrêtait.

Le récit en était à ce moment décisif où le Père Arnaud avait prononcé sur les fiancés les paroles irrévocables. Simone s'interrompit.

—Allez, allez, répéta encore Osmin, jusqu'au bout. Il faut tout dire.

(A suivre)

# JAVOTTE

BALLET EN UN ACTE ET TROIS TABLEAUX

J.-L. CROZE

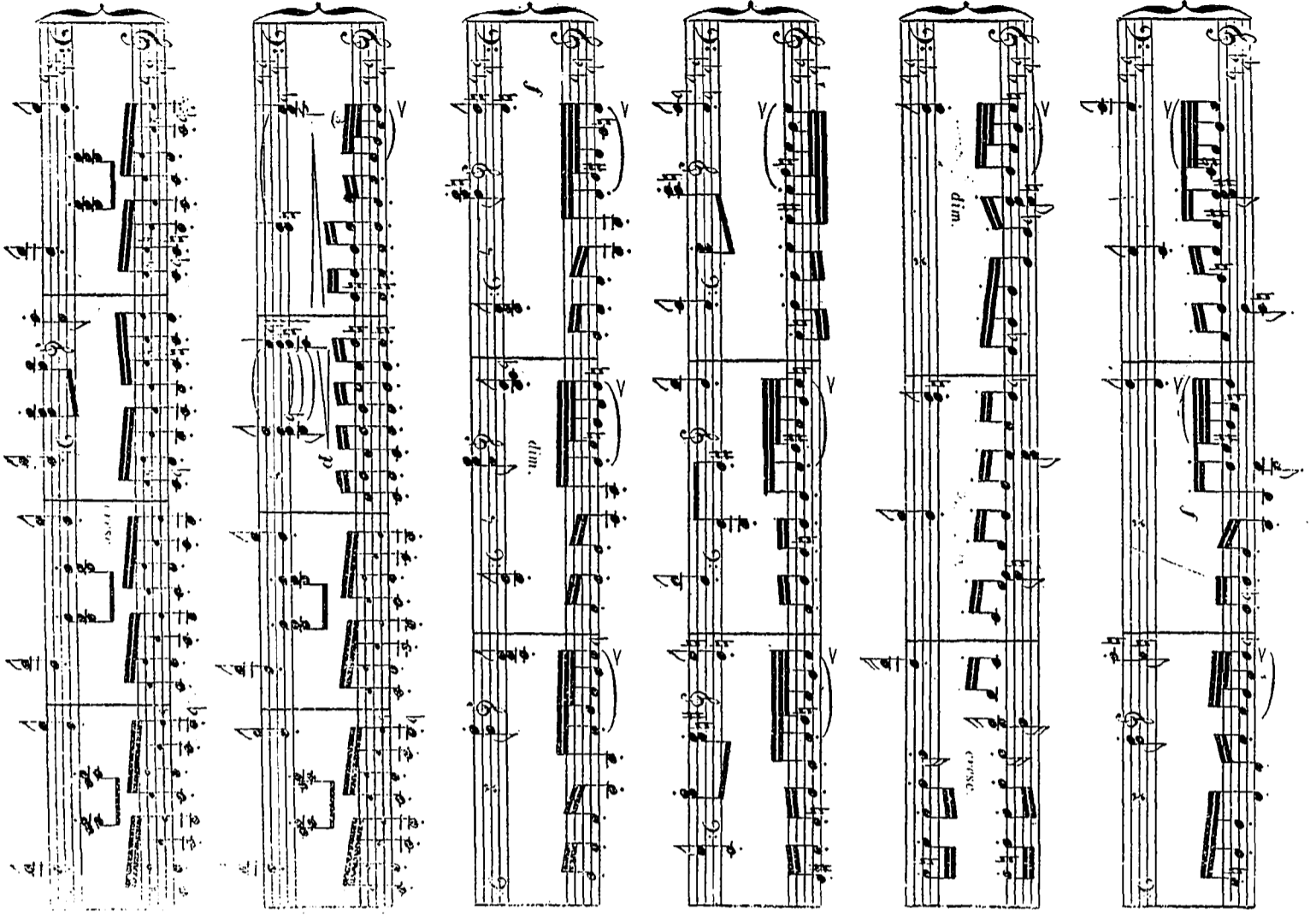
CAMILLE SAINT-SAËNS

## PAS DE LA PREMIERE CONCURRENTE

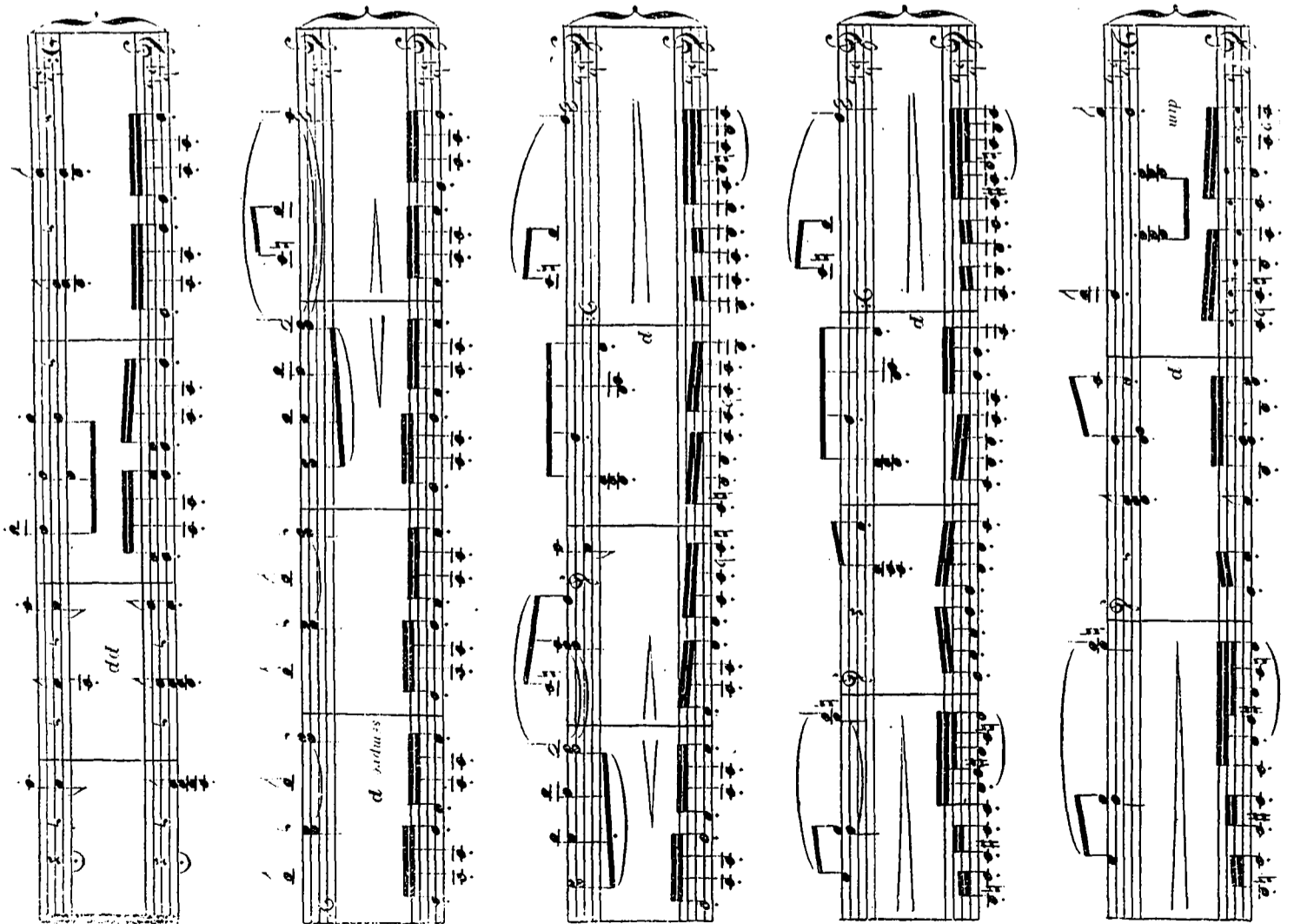
**Allegretto**  
PIANO

# FAUST

(Suite)



Musical score system 1, consisting of six systems of staves. The notation includes treble and bass clefs, a key signature of one flat, and a 3/4 time signature. The system contains various musical notations such as notes, rests, and dynamic markings. A 'dim.' marking is present in the third system, and a 'cresc.' marking is present in the fifth system.



Musical score system 2, consisting of five systems of staves. The notation includes treble and bass clefs, a key signature of one flat, and a 3/4 time signature. The system contains various musical notations such as notes, rests, and dynamic markings. A 'dd' marking is present in the first system, and a 'p' marking is present in the second system. A 'dim' marking is present in the fifth system.



Echo des Modes Parisiennes

Paris, le 15 février.

Les nouveautés les plus charmantes se donnent jour en cette saison toute de plaisirs, et nous ne savons lesquelles choisir pour commencer notre causerie.

Les toilettes, qu'elles soient d'intérieur ou du soir, ont toutes un cachet personnel qui les fait nouvelles. Chaque corsage a son type particulier qu'il doit en grande partie à la forme de ses manches ; pour ces dernières l'imagination va son train, et la faveur accordée à la manche plate gagne chaque jour du terrain. Sous peu nous la verrons dans des proportions élégantes, mais non collantes, reprendre sa forme d'antan. À l'épaule des volants de soie ou de dentelle, des nœuds et quantité de jolies choses imaginées par les grands couturiers inaugureront l'ère si précieuse des nouveautés de la saison printanière.

En attendant que les « flaves du radieux printemps chassent de nos souvenirs le ciel gris et pluvieux qui nous oblige à nous revêtir de la sombre livrée d'hiver, songeons à enseigner nos lectrices sur les tissus les plus en faveur pour robes de bal.

Nous avons parlé de la gaze, si seyante au visage avec ses reflets doux et soyeux, au même rang nous pouvons placer le tulle blanc ou de couleur, vaporeux et léger, qui fait au corsage des draperies ravissantes dans lesquelles comme aux manches, les fleurs, en garniture idéale, viennent se mélanger. Avec ces toilettes, la coiffure la plus jeune et la plus gracieuse, est le simple chignon relevé haut, avec quelques frisures des deux côtés du front, petit bouquet ou aigrette émergeant d'un chou de tulle ou d'un nœud minuscule en ruban piqué d'une épingle bijou, à la main, l'élégant éventail en marabout pailleté, la coqueluche du moment.

Parmi les toilettes très en faveur, citons la robe en tulle de soie grec, qui plissé bijou et posé sur un transparent de couleur fait merveille. Les jeunes filles lui ont fait grand accueil, et la raison en est toute simple ; ce tulle très résistant laisse la toilette aussi fraîche à la fin d'un bal qu'au commencement ; et ce côté pratique n'est pas à dédaigner au point de vue de l'économie, grâce à un changement de ceinture ou d'une garniture de fleurs, on a une toilette nouvelle à peu de frais.

Pour jeune femme on ressuscite les volants de points d'Angleterre, si élégants sur une robe de satin. La jupe est garnie d'un haut volant de dentelle, avec tête froncée en mousseline de soie rose ; au corsage même garniture avec nœud papillon en satin rose à l'épaule se continuant jusqu'à la taille serrée dans une ceinture drapée en satin. Rien de plus simple et pourtant de plus distingué que cette ravissante toilette.

Une autre de très bon goût encore est en mousseline de soie blanche plissée "soleil". Au corsage bretelles et empiècement en broderie pailletée. Manches et berthe en volants de dentelle. Une touffe de violettes est posée près de l'épaule.

Pour toilettes de ville je citerai celle en beau satin noir et velours qui a sur la jupe deux volants liserés de velours placés dans le bas au-dessus l'un de l'autre et s'arrondissant devant. Corsage blouse ouvert sur une chemisette en mousseline Liberty. Les devants du corsage sont garnis de dentelle. Manches plates surmontées d'un jockey, col et cravate en dentelle, ceinture drapée en velours vert.

La mode est tellement esclave des fantaisies, du chiffonnage, qu'elle n'a plus rien de sérieux et que pour être à son niveau, il nous faut comme elle, chanter les louanges de mille petites coquetteries que beaucoup trouvent très heureuses, mais que nous, qui devons avant tout considérer le côté pratique, afin de pouvoir conseiller utilement nos lectrices, sommes forcées d'enregistrer, sous peine de mal remplir notre rôle de chroniqueuse. Aujourd'hui, l'inédit, l'original, se retrouvent partout et pourvu qu'on puisse varier une toilette par une garniture de fleurs, des rubans, et surtout par la coquetterie des bijoux, le rêve de maintes jeunes femmes se trouve réalisé.

Le collier de perles se porte avec toutes les toilettes, il remplace pour beaucoup le collier de chien trop modeste pour le luxe raffiné de notre époque. Quant aux épingles que l'on pique dans la chevelure ou dans les draperies d'un corsage, elles sont légères. L'art y est représenté par quantité de jolis motifs, les uns servent à l'ornement de la coiffure, les autres retiennent coquettement le chapeau. On a pour la face-à-main en écaille brune ou blonde la chaîne longue d'un travail délicat ornée de distance en distance d'une perle fine. Les boutons émaux ou strass ornent les costumes ; quant aux boucles de ceinture on y associe les pierreries de couleur. Le goût du brillant s'étend aux robes de bal sur lesquelles étincellent les paillettes ; ce même culte se retrouve sur les éventails qui cette saison sont poudrés de mille feux.

Après avoir donné quelques renseignements sur les élégances du moment, revenons au côté sérieux et pratique et donnons à nos lectrices le détail de deux toilettes commodes pour promenade. L'une est en lainage brique (cette nuance se porte beaucoup). La jupe unie est à taille ronde avec dos d'un seul morceau. Les devants s'ouvrent sur un gilet de satin crème rayé de brandebourgs boutonnés par de gros macarons de passementerie, posés sur une bande de fourrure encadrant le gilet. Col Médi-



JAQUETTE EN DRAP FANTAISIE, dos ajusté, devant croisé avec revers, boutons fantaisie, col en astrakan, manche d'une seule pièce. Matériau : 3 verges.

cis en fourrure, et manchon en même fourrure de mouton. — L'autre est en cachemire drap prune, garni au corsage de petits velours rouge encadrant un biais de drap blanc. Ceinture et col en drap blanc coupés de petits velours rouge. Manches plates du bas avec manchettes de dentelle tombant sur la main. À l'épaule, la manche forme un gracieux bouffant. Toque de camélias rouges et blancs, avec feuillage en aigrette. La forme si seyante de la toque a remplacé pour les jeunes femmes le chapeau fermé avec brides se nouant sous le menton ou de côté. Cette saison, la capote ne coiffe guère que les femmes d'un certain âge ; et toutes les séductions, toutes les coquetteries que peuvent déployer nos modistes, si expertes dans leur art, sont réservées pour faire charmantes ces coiffures nouvelles se posant sur la tête juste ce qu'il faut pour faire aux légères frisures qui encadrent le front, une auréole fleurie. Est-il en effet rien de plus ravissant, de plus poétique même, que ces toques faites de fleurs si admirablement imitées : parmi celles qui plaisent, nous citons les violettes en touffes mélangées. Depuis l'humble violette de Parme, toutes sont réunies, harmonisant dans un ensemble parfait leurs teintes sombres ou claires, que coupe le feuillage d'un joli vert clair et satiné. Sur le côté, l'aigrette d'une légèreté sans pareille, est faite de ces feuilles montées sur tiges souples, élancées, auxquelles on ajoute des petits boutons qui défient la nature. Une toque en chenille ou drapée en velours est d'une élégance simple, tranquille. Sa principale séduction vient de la main habillée qui a su draper le velours et disposer les fleurs.

Terminons cette causerie par la description d'un délicieux chapeau de cérémonie ou de théâtre de forme toque très originale en broderie catalane or et pierreries. Sur le dessus grand nœud de faille-rose serré au milieu par une agrafe de jais, le bord formant volant de chaque côté ; une aigrette noire en paradisière, et touffe de roses nuancées en cache-peigne.

VICOMTESSE D'AULNAY.

En forêt de Compiègne :

— Mon gendre... vous qui connaissez les champignons, en voici un qui paraît vénéneux ?

— Non, non, belle-mère, il est excellent, à condition d'en manger beaucoup.

Un fanatique de l'automobilisme explique longuement à Calinaux le mécanisme qui fait mouvoir son véhicule.

— C'est fort ingénieux, conclut Calinaux ; il n'y a plus qu'une chose que je ne comprends pas très bien...

— Laquelle ?

— C'est que ça puisse marcher sans cheval.

On ne voit que des gens qui ne savent pas tirer parti de leur situation ; c'est que l'ennemi de l'homme est en lui plus que partout ailleurs.

BENJAMIN CONSTANT.



ROBE DE BABY TRÈS ÉLÉGANTE. — Cette jolie robe de baby est en beau lainage de fantaisie ornée devant et derrière de trois larges plis doubles avec empiècement carré à l'encolure et manches à poignet surmontées d'un gros ballon, le tout bordé en soie lavable bleue ou blanche, au point lancé et point de tige. Cette petite robe tout à fait nouvelle peut se faire pour toute taille jusqu'à 8 ans et dans toutes les nuances, mais pour enfant le bleu et le blanc sont les deux couleurs préférées.

## RÊVE TERRIBLE



*Mr. Bouleau.* — J'ai fait un rêve terrible cette nuit. J'ai rêvé que ta mère était morte.

*Mme. Bouleau.* — Oh ! terrible, en effet.

*Mr. Bouleau.* — Oui. Et pense à ce que j'ai ressenti, ce matin, quand j'ai vu que ce n'était pas vrai.



## Chronique Théâtrale

## ACADÉMIE DE MUSIQUE

Un grand événement dramatique. Le grand succès parisien de Sardou, *Madame Sans Gêne*, version anglaise.

Après deux ans d'absence, nous allons revoir, cette semaine, cette œuvre attachante, reproduction historique traduite par Augustus Pitou.

Cette pièce, la meilleure de Sardou, se recommande à tous égards et elle constitue, par elle-même, un important événement théâtral.

Décors, costumes, tout se réunit pour donner à cette reprise un lustre nouveau qu'appuieront tous les amateurs.

Le drame contenu dans la pièce est un des mieux présentés ; il comprend des études historiques extrêmement curieuses et bien supérieures à toutes celles qui, jusqu'à ce jour, ont été présentées dans des pièces ayant pour sujet Napoléon 1<sup>er</sup>.

Shakespeare lui-même, dans ses œuvres, n'a pas réuni plus de figures intéressantes qu'il n'y en a dans ces scènes vécues où l'on sent circuler la vérité anecdotique comme la vitalité des personnages représentés.

L'histoire, indépendante de *Madame Sans Gêne*, a pour cadre tous les événements importants de la vie du célèbre empereur ; c'est une vivace série de portraits de tous les hommes et de toutes les femmes de la cour, et l'ensemble qui en résulte est absolument hors de pair.

Il se dégage de la pièce un charme tout particulier et les différentes faces de l'esprit Napoléonien y sont fixées de main de maître.

Les sœurs de l'Empereur, le ministre Fouché y apparaissent à leur vraie place sans qu'aucunes de ces figures ne puissent être séparées de la place qu'elles y occupent.

La satire qui s'y dégage de la cour, bizarre assemblage de gentils-hommes ralliés, avec, au travers, des blanchisseuses et des garçons marchands de vins arrivés au sommet des honneurs et de la gloire, est unique au monde.

Ces parvenus maîtres du monde devaient tenter la plume de l'éminent écrivain qui a réussi à donner une impression nette et claire de Napoléon et de son entourage, tout en respectant la vérité historique jusqu'à ses plus petits détails. Tout cela est splendidement monté.

Madame Kathryn Kidder, qui remplit le rôle difficile de *Madame Sans Gêne*, sera revue avec plaisir par tous les amateurs de son beau talent. Elle est fortement appuyée par une compagnie d'élite.

## THÉÂTRE ROYAL

En annonçant la venue de la Cie de *Reilly & Woods*, on est sûr de remplir la salle du Royal à chacune des représentations de la semaine.

La compagnie est plus forte que jamais. *Reilly & Woods* sont continuellement à la recherche de nouveautés et, pour cette saison, ils ont

choisi la dernière importation parisienne : "Le Modèle", pantomime qui se passe dans un atelier de peintre et sert à introduire Mlle Dika et ses merveilleux costumes ; ce sera certainement l'attrait de la saison et la sensation la plus complète qu'aient encore eu les amateurs de théâtre.

Aussi *Robetta* et *Doreto*, les chinois mimes avec leur désopilante pantomime acrobatique : *Buandero Chinoise* ; les trois sœurs *Lane*, charmantes filles, jolies voix, danseuses et acrobates ; *Paulo* et *Dika*, les duettistes français, font leur première apparition dans cette ville, foyer familial de *Mr Paulo*, auquel ses nombreux amis feront, sans nul doute, une chaude bienvenue ; la chanteuse descriptive, *Carry Scott*, dans plusieurs chansons populaires comprenant son dernier succès : "Mr Johnston turn me loose". Le seul et unique *Pat Reilly* apparaît dans chaque représentation et fait les portraits des hommes du jour. On termine par une comédie farce : "Muldoon's Gymnasium" et une bataille en trois rondes entre deux excellents boxeurs.

Voilà des attractions suffisantes pour amener le public en foule au Royal.

PALLADIO.

## TRISTE !

*Vieille mendiante (en larmoyant).* — Faites-moi la charité, mon bon monsieur, car je suis sans ressources. J'avais un enfant aveugle qui était mon seul soutien et le pauvre garçon a recouvré la vue.

## LA MANIÈRE DE S'EN SERVIR

*Bouleau.* — Beaucoup disent qu'une copie du SAMEDI à 32 pages est, en hiver, un excellent préservatif contre le froid. Je vais essayer.

*Rouleau.* — Et le mettez-vous sous votre paletot ?

*Bouleau.* — Non, je resterai à le lire à la maison.

## UN ESPOIR

*Elle.* — Tu sais, *Emile*, que nous n'aurons jamais un sou de papa tant qu'il vivra.

*Lui.* — Je le sais, hélas ! mais comme il va venir rester avec nous et que c'est toi qui fera la cuisine, je ne perds pas tout espoir.

## CRITERIUM

*Maud.* — Elle est beaucoup plus âgée qu'elle ne le prétend.

*Louise.* — Comment le savez-vous ?

*Maud.* — Puisqu'elle essaie sans cesse de paraître jeune.

## LE CHOIX D'UNE PROFESSION

*Madame Rouleau.* — Ma sœur éprouve beaucoup d'ennuis avec son fils *Louis*. Elle voudrait qu'il se fasse religieux ; son père n'a qu'un seul désir, c'est qu'il se consacre aux affaires, et l'idée fixe de *Louis* c'est d'être acteur ; il dit que rien ne pourra l'en empêcher.

*Madame Rouleau.* — Et quel âge a-t-il, je jeune homme ?

*Madame Rouleau.* — Il aura six ans bientôt.

## LÀ SEULEMENT

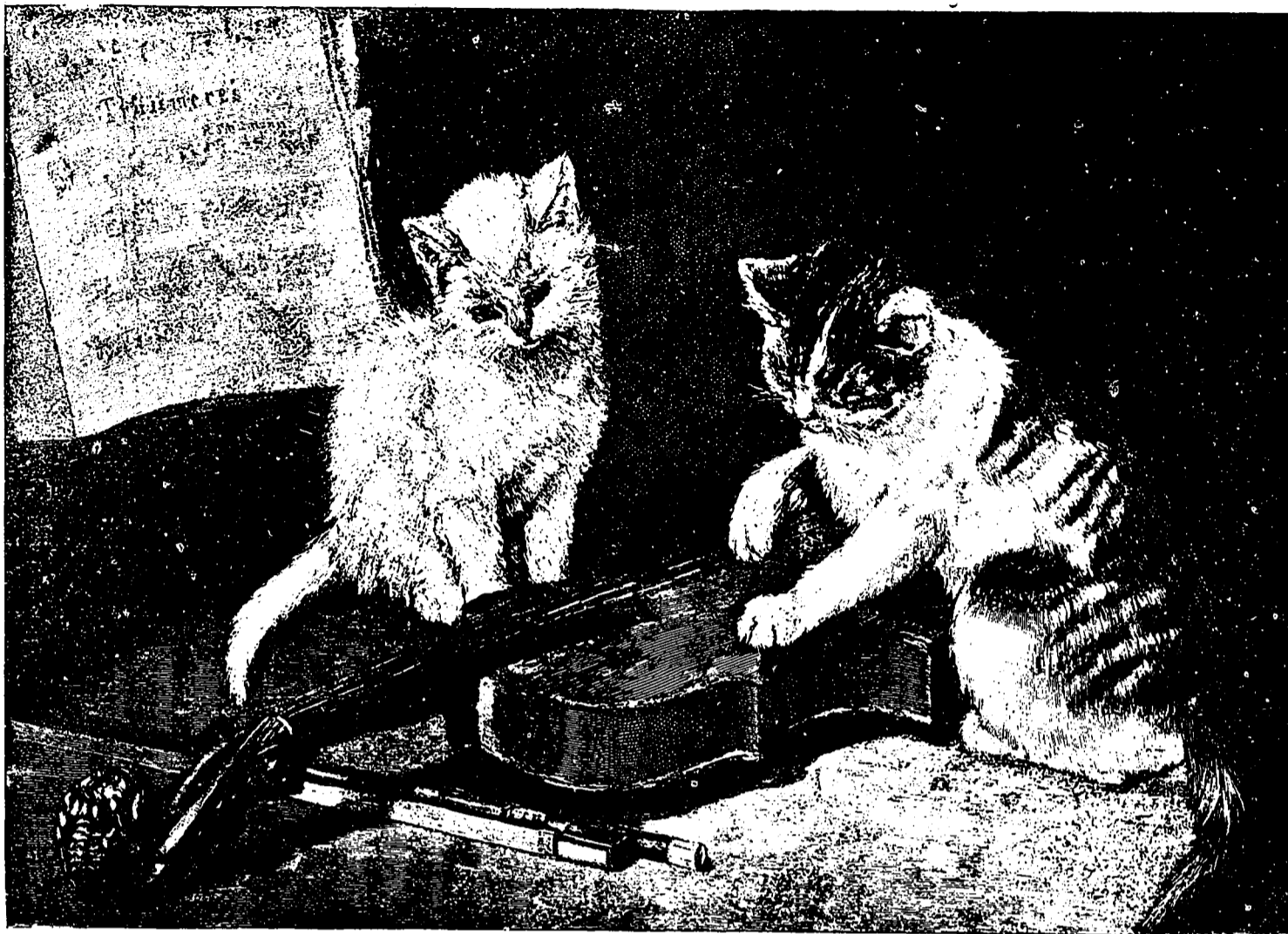
*Le professeur.* — Où la joie, le bonheur et la santé peuvent ils toujours se trouver ?

*L'élève.* — Dans le dictionnaire, monsieur.

## DEVINETTE



Cette bonne femme pousse des cris de terreur parce qu'un passant vient d'être écrasé par le tramway électrique. Voyez-vous le blessé ?



Si jeunes et déjà musiciens !

### LE VAIN RÊVE

Tu vas ici, moi je vais là ; sais-tu combien  
D'heures encor nous marcherons l'un près de l'autre ?  
Un bonheur qui serait éternel n'est pas nôtre,  
Et ton chemin, je le sais bien, n'est pas le mien.

Vivons dans un rêve, veux-tu ?

Autour de nous s'est abattu  
Le décor du monde où nous sommes :  
Un monde est éclos désormais  
Dont le sol ne connut jamais  
Le contact des pas d'autres hommes.

Je garde ta main dans ma main.

Vois ces fleurs le long du chemin,  
Quel paradis les vit éclore ?

Ton front me frôle en se penchant.

La gloire du soleil couchant  
Emplit le ciel et le colore.

L'heure est tiède comme un baiser,  
La mer semble l'éterniser  
Et la vague, en chantant, se brise,  
C'est l'heure propice aux aveux.

Laisse l'ombre de tes cheveux  
S'envoler au gré de la brise,  
Donne ta lèvre !

Le soleil  
Se rapproche du flot vermeil  
Et le baisera tout l'heure.

Donne ta lèvre, car voici  
Que mon baiser s'approche aussi.

Las ! ce rêve n'est qu'un vain leurre.

Tu vas ici, moi je vais là ; sais-tu combien  
D'heures encor nous marcherons l'un près de l'autre ?  
Un bonheur qui serait éternel n'est pas nôtre,  
Et ton chemin, va, je le sais, n'est pas le mien !

MARCEL PERRIER.

### UN DRAME DE LA MISÈRE

Une pauvre mère gémissait sur les marches de l'église, tenant dans ses bras engourdis un misérable petit enfant, emmaillotté dans une couverture trouée.

Passe un monsieur élégant revêtu d'une magnifique fourrure d'astrakan ; entendant les gémissements de la femme, il s'arrêta et lui dit :

— Pourquoi pleurez-vous, ma brave femme ?

— Il me manque cinq sous pour acheter du lait à mon pauvre enfant, et il est si faible que je crains tout !

Le monsieur bien mis fouilla dans sa poche, en tira un billet de 20 et le mit dans la main de la malheureuse, lui disant :

— Allez, ma brave femme, ... allez chercher le lait qui manque à votre enfant, payez avec ce billet et me rapportez les 19.95 de monnaie, je vous attend ici.

Et la femme partit, et le monsieur bien mis se murmurait *in petto* :

— Reviendra-t-elle ? Ne reviendra-t-elle pas ? Nous allons bien voir si elle est honnête.

Mais il aperçut la femme qui revenait clopin-clopant et, arrivée près de lui, elle lui remit toute sa monnaie en le remerciant chaleureusement.

— Il n'y a pas de quoi, vraiment, fit-il.

— Oh, si... je suis si heureuse à présent que le petit ne manque de rien...

Mais le monsieur bien mis, s'éloignant en ricanant lui dit :

— C'est moi qui vous remercie bien, brave femme, mon billet de 20 était faux...

— Ah ! canaille, fit la pauvre femme, s'il est permis de tromper ainsi le pauvre monde. Et, dans sa fureur, courant après lui, elle lui lança son enfant à la tête...

*L'enfant était en carton.*

PARISIEN.

### IL LES AVAIT QUAND MÊME

*Petit mendiant (12 ans).* — La charité, s'il vous plaît, ma bonne dame. Aidez-moi, j'ai une femme et trois enfants à nourrir.

*La dame (étonnée).* — Toi ! mais tu n'es pas assez âgé pour être marié, mon enfant ?

*Petit mendiant.* — Non ; mais mon père l'est, lui ; c'est sa femme et ses trois enfants que j'ai à supporter.

### UNE IMPRUDENCE

*La maîtresse.* — Qu'avez-vous donc fait de ma vieille robe brune qui était accrochée dans ma garde robe ?

*La servante.* — Vous m'avez dit de vous débarrasser de toutes vos guenilles et je les ai données au chiffonnier.

*La maîtresse.* — Honte du ciel ! Et comment avez-vous pu faire cela ? Que vais-je devenir, si je n'ai plus de vieilles robes, pour prouver à mon mari qu'il faut m'en acheter une neuve ?

### LE VRAI CAS

*Le professeur.* — Quand un homme doit-il se souscrire "votre humble serviteur", en écrivant une lettre ?

*L'élève.* — C'est quand il écrit à sa femme.

### IL AURAIT PU L'EMPLOYER

*Le grand avocat.* — Et, maintenant, dites-moi, honnêtement, si vous avez vraiment volé cette banque ?

*Le client.* — Comme de raison ! Avez-vous jamais supposé que j'aurais été capable de vous employer si je ne l'avais pas fait ?

### EXCEPTION

*L'avocat.* — Pour vous défendre avec succès il faut que je connaisse la vérité dans tous ses détails ; m'avez-vous bien tout dit ?

*Le prisonnier.* — Tout, excepté où j'ai caché l'argent ; mais ça, j'en ai besoin pour moi-même.

Ce qui est possible et ce qui ne l'est pas



Le fameux boxeur Foulétrides peut endormir n'importe quel homme, aussi fort qu'il soit, dans l'espace de trois rondes.

## VIVISECTION A LA SORBONNE

Deux tondus, un pelé dans la salle exigüe,  
Font un cadre assez maigre au savant professeur.  
Vieille anglaise cherchant partout une âme sœur,  
Rentier ventru, bohème à l'allure ambiguë.

Le maître, un petit sec, parlote avec douceur,  
Mais il tient dans sa main jaune une lame aiguë,  
Dont il montre un lapin qui devant la ciguë  
Calme comme Socrate à l'oreille en caseur.

Dans la muette chair le scalpel crie, et l'homme,  
Élève de lui-même et de Claude Bernard,  
Découpe l'animal comme on taille une pomme.

L'auditrice sensible, entrouvre un œil hagard :  
Un des spectateurs roule et l'autre songe en somme  
Que, sauté, le lapin serait très bon, au lard.

HENRI SECOND.

## SAGE CONSEIL

Non, je ne me trompais pas l'homme qui marchait devant moi était bien Louis Thrèse, mon ancien camarade de collège.

Chose surprenante, il paraissait ivre.

Sa démarche était incertaine. Son pantalon, déchiré, tombait flasque sur ses souliers sales, et le dos de son veston semblait avoir été récemment passé à la chaux.

— Est-ce toi, Louis ? criai-je.

Il se retourna : c'était bien lui. Mais combien pâle, défait et dénué de faux col !

Il s'arrêta, m'attendit, et tristement me serra la main sans mot dire.

— Où vas-tu donc de si bonne heure ? fis-je d'une voix chantante, sans paraître remarquer l'étrangeté de son allure et le désordre de son costume.

— Je ne suis pas.

— Et d'où sors-tu ?

— Du poste.

\*\*

Je savais que, depuis la mort de Sa Majesté Napoléon III, mon ancien condisciple avait fréquemment été pris pour un fou. A la justice de paix du dix-huitième, où il avait un jour été cité comme témoin, le public

s'était mis à rire quand il s'était nommé, et le magistrat l'avait sévèrement rappelé à l'ordre, l'invitant à ne pas faire le facétieux devant le tribunal. Puis, comme il persistait, on l'avait, malgré ses protestations, dirigé sur l'infirmerie du dépôt.

On ne pouvait croire qu'il s'appelât réellement Louis Thrèse.

Plusieurs fois, nous lui avons conseillé de prendre un autre nom, afin d'éviter de semblables ennuis, mais il avait toujours énergiquement refusé !

— Changer de nom ! Pourquoi faire ? répondait-il. Est-ce que je ne m'appelle pas Louis Thrèse depuis ma naissance ? Non ? je ne changerai pas de nom à mon âge !

Ceci dit, le lecteur perspicace devinera sans difficulté la pensée qui me vint à l'esprit dès que mon camarade m'eût avoué d'où il sortait.

— Bon ! pensai-je, son maudit nom aura encore créé quelque confusion.

Mais, ainsi qu'on va le voir, les rois de France n'étaient pour rien dans cette dernière aventure.

\*\*

— Oui, reprit tristement Louis Thrèse en me prenant le bras, oui, je sors du violon. Je me suis marié hier matin à Sainte-Marie des Batignolles, et c'est au poste de l'Opéra que j'ai passé ma nuit de noce. Voilà où m'ont conduit ma stupide timidité, mon horreur du cérémonial et ma répulsion pour l'habit noir.

Je ne suis pas méchant, je n'ai jamais désiré la mort de personne, mais j'avais toujours souhaité de me marier avec une jeune fille en deuil, afin d'éviter les fatales cavalcades en mousseline et frac, l'exhibition à la Cascade et le bal au premier étage d'un grand restaurant. Malheureusement le ciel n'a pas exaucé mes vœux, et je suis devenu amoureux d'une orpheline, seule au monde, n'ayant même pas le plus petit oncle à perdre.

Elle est caissière dans un grand magasin de la rue de la Paix, et le mariage fut fixé au 25 août, parce que c'est l'époque de la morte saison.

Lorsque je vis s'approcher cette date terrible, je sentis bien que je serais incapable de la conduire à l'autel et à la mairie. Fallait-il donc abandonner une aussi charmante fiancée, si douce, si pure et si jolie ? Un soir, en la reconduisant dans la famille où elle habite, je lui fis part de mes terreurs. Elle se mit à rire comme une folle, puis elle me dit :

— Si ça t'ennuie tant que ça, pourquoi ne pas dire à Octave de faire la corvée à ta place ? C'est un bon garçon, je suis sûre qu'il ne demandera pas mieux.

(Octave est le fils aîné de la dame chez laquelle elle demeure.)

Eile ajouta :

— Octave s'habillera en marié à ta place, il ira à l'église et à la mairie, au bois de Boulogne et au bal à ta place, — et ce sera toi qui sera mon mari tout de même. Personne n'en saura jamais rien. Qu'en dis-tu ?

— Oh ! répondis-je, je ne crois pas qu'Octave veuille se prêter à cette combinaison : pense donc ! si la chose se savait, il serait condamné pour faux.

— Si la chose se savait, reprit Lucie (elle s'appelle Lucie), si la chose se savait, oui, mais elle ne se saura jamais. Si tu veux, je vais lui en parler ce soir même.

J'acceptai, et, comme elle était devant sa porte, je lui donnai un baiser sur le front et la quittai.

Le lendemain je la trouvai toute joyeuse. Octave avait consenti.

— Mais comment donc ! avait-il dit, mais je ne demande pas mieux, moi ! Ce sera très rigolo, très rigolo. Je vais commander mon costume tout de suite. Et vous verrez si je ne remplis pas bien mon rôle.

Enfin je respirai.

Le jour du mariage arriva... (c'était donc hier). Vêtu du costume que j'ai là, et caché dans un corridor, je vis ma fiancée monter en voiture avec Octave. Je pris un fiacre, je les suivis à la mairie et à l'église.

Mon cocher croyait que je voulais jeter du vitriol... Enfin tout se passa bien et, vers les quatre heures, la noce se dirigea vers le bois de Boulogne. Je jugeai inutile de l'y suivre ; mais vers les onze heures et demi du soir, pensant que le moment de me montrer était enfin venu, je me rendis au restaurant où devait avoir lieu le bal. On dansait toujours. D'en bas je voyais les couples tourbillonner. Je monte donc et, avisant un garçon :

— Où donc est la mariée ? lui dis-je, je ne la vois pas !... (J'étais caché à l'entrée du vestiaire.)



II

Mais il lui est complètement impossible d'endormir son bébé qui ne pèse que 15 livres, même en trois heures.

—La mariée, me dit-il, mais elle est partie il y a au moins une demi-heure avec son mari. A l'heure qu'il est, ils doivent être arrivés chez eux s'ils ne demeurent pas bien loin.

A cette révélation, je vis rouge.

—Vous les avez vus partir ? fis-je en donnant un louis au garçon.

—Comme je vous vois ; je les ai même aidés à monter en voiture. Ils y étaient à peine qu'ils s'embrassaient déjà comme du pain. Ils sont au Terminus, chambre 15... Probable que demain ils vont filer faire le petit tour traditionnel.

Je remis un second louis au garçon étonné et je redescendis quatre à quatre. Je pris un fiacre et cinq minutes après j'étais à l'hôtel Terminus. Je grimpe sans rien demander et me voici devant la chambre 15. Je frappe. Pas de réponse. Bref, je fais tant de bruit qu'on accourt. Je ne pouvais pas dire le motif de ma présence comme de juste... Alors j'ai balbutié. J'ai dit que je m'appelais Louis Thrèse, que j'étais fabricant de vélocipèdes, etc. On m'a ri au nez et finalement on m'a conduit au poste en me bousculant horriblement...

Maintenant tout est fini, ma carrière est brisée... Je ne puis réclamer Lucie... mon bonheur... De plus, je ne peux dénoncer l'autre... Alors que faire ?

—Hé ! fis-je, tu n'avais rien dit à cet Octave... Tu ne l'avais pas prévenu qu'il devait te rendre ta femme à onze heures et demie. Il ne savait pas, lui... Peut-être a-t-il cru bien faire... Comme te l'a dit la petite, personne ne saura jamais rien de tout ça. Eh bien ! si j'étais à ta place, je lui pardonnerais, à Octave. Au fond, il t'a rendu un rude service, ce garçon-là.

GEORGE AURIOL.

### L'INTENTION

*Hélène.* — Ah ! à la fin il s'est décidé à vous demander votre main ?

*Marguerite.* — Oui, je lui ai dit que j'étais pour me marier.

*Hélène.* — Vraiment ?

*Marguerite.* — Oui, et cela a paru le réveiller de son apathie, il délirait. Alors, j'ai eu pitié de lui et nous nous sommes fiancés.

*Hélène.* — Mais, alors, vous lui avez compté un mensonge ?

*Marguerite.* — Pas du tout. Quand je lui ai dit que j'étais pour me marier, j'entendais dire que c'était avec lui.

Il dit même au progrès de respecter ce qu'il remplace. — NISARD.

### MOTS HISTORIQUES

*Monsieur Cousin n'a pris quelques poissons ; mais il les a bien noyés dans sa sauce.* — HÉGEL.

×

*J'ignorais où est le siège de la mémoire, je sais maintenant qu'il est dans le cœur.* — LOUISE CONTAT.

×

*Il fait un sort à chaque vers, et néglige la fortune du poème.*  
RIVAROL, parlant de Delille.

×

*Ces hommes (les rois), par le laps du temps, deviennent des choses ; ils ont cessé d'être des personnes ; ils ne sont plus que des monuments, des pyramides, de fameux tombeaux.* — CHATEAUBRIAND.

×

*Messieurs, épargnez le sang français.*

DESCARTES, malade à la cour de Suède, et que les médecins voulaient saigner.

×

LOUIS XVIII. — Je crois, Monsieur, que vous videz vos poches.

DE CORBIÈRE. — Cela ne vaut-il pas mieux, Sire, que de les remplir.

Corbière cherchait sa tabatière dans une de ses poches, et en retirait plusieurs objets, quand le roi lui fit cette observation.

×

*Un homme qui a écrit une aussi mauvaise tragédie que sa Jeanne d'Arc, mériterait d'être en plein marché.* — HOFFMANN, sur Schiller.

×

*Gènes n'a été bâtie que pour une saison, c'est une place d'été.* — DUPATY.

×

Les maisons et les Palais de Gènes sont très hauts et les rues très étroites, pour y conserver l'ombre.

×

— Que pensez-vous ?

— Je ne pense pas.

Réponse de Sieyès à un homme politique, faisant allusion au despotisme de Napoléon, qui avait confié la liberté.

LE VIEUX BIBLIOPHILE.

## PHARMACIE DANIEL

1593 Rue Notre-Dame  
Près le Palais de Justice

PRESCRIPTIONS UNE SPÉCIALITÉ  
Médicines Brevetées

Françaises, Anglaises, Américaines et Canadiennes  
Parfums et Articles de Toilette, un choix...

Les Dimanches et Fêtes : 9 heures a.m. à 1 heure p.m.,  
et 4 heures à 6 heures p.m.

Tél. des Marchands 451  
Tél. Bell 2269 ED F. G. DANIEL  
23 js

On discutait la fortune d'un bourgeois :

— Je le crois riche : on lui prête environ cent mille francs.

— Tien... Je ne lui ai jamais prêté que vingt francs, et il me les doit encore.

QUI SÈME LE VENT RÉCOLTE  
LA TEMPÊTE



Si celui qui fait le mal en est invariablement puni, celui qui se livre à l'alcool en subira tôt ou tard les conséquences.

Il n'y a qu'un seul moyen pour un buveur invétéré de se mettre à l'abri des conséquences de ce triste vice : recourir aux soins du Dr Sylvestre, 1425 rue St-Denis, ou du Dr Létourneau, 803 rue Cadieux.

### Une Recette par Semaine

Dans les appartements les fleurs coupées se fanent avec une rapidité désespérante ; il y a plusieurs recettes pour les garder aussi longtemps que possible en bon état. En voici une autre qu'on nous recommande comme très efficace. On commence par asperger légèrement le bouquet avec de l'eau fraîche, puis on le met dans un vase contenant de l'eau de savon. Chaque matin on sort les fleurs de cette eau et on les plonge dans l'eau pure, où on les laisse pendant deux minutes. Quand on les retire on les asperge de nouveau avec de l'eau fraîche, et enfin on les replace dans de l'eau de savon. Celle-ci doit être changée tous les jours. Cette opération, répétée chaque matin, maintient les bouquets frais pendant un mois.

B. DE S

Rivarol avait emprunté à M. de Ségur une bague où était représentée la tête de César. C'était une bague de prix. Quelques jours après, M. de Ségur la lui redemanda.

« César ne se rend pas » fut la réponse.

\* \*

— Monsieur, je viens vous demander un secours : j'ai été blessé d'une balle pendant le siège.

— Diable votre blessure doit être guérie, ce me semble ?

— Ça dépend.

### TRIO DE PROVERBES

La petite aumône est la bonne.

×

Un bienfait n'est jamais perdu.

×

Un clou chasse l'autre.

SANCHO PANÇA.

### LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

Lundi avait lieu l'examen d'entrée pour les nombreux élèves inscrits aux cours du Conservatoire de Musique, et l'intérêt que porte le public à tout ce qui touche aux intérêts de la Société s'était manifesté par un concours extraordinaire de public. A 7 h. 1/2 du soir on commençait les épreuves qui ne se terminaient qu'à minuit seulement, plus de deux cents personnes s'étant présentées. MM. les professeurs Oscar Martel, Achille Fortier, Charles Labelle et Arthur Letondal étaient présents ainsi que Mr Edmond Hardy, directeur du Conservatoire, et les examens se poursuivirent, sans interruption, jusqu'à ce que tous les candidats aient été entendus.

Cette affluence extraordinaire prouve, une fois de plus, tout l'intérêt que chacun porte aux travaux de la Société et nul doute que la prochaine saison n'apporte, comme celles précédentes, un contingent sérieux d'élèves dévoués, avides de s'instruire et de profiter des leçons qui leur sont données par des professeurs compétents et dévoués.

Rappelons que les différents cours sont gratuits et se continueront, sans interruption, jusqu'aux examens finals de fin de saison.

Au public d'encourager la Société Artistique Canadienne. Tirages tous les mercredis. Le billet, 10 centimes seulement.

Dialogue entre une petite fille de cinq ans et sa maman :

— Maman, est-ce que tu es menteuse ?

— Mais non, mon enfant.

— Maman, est-ce que papa est menteur ?

— Mais non, mon enfant.

— Mais alors, quand vous ne dites pas la même chose ?

???

\* \*

Petit dictionnaire fautaisiste :  
Chef de musique : Un homme qui passe sa vie à faire des pas et des marches.

BON A SAVOIR

Le remède le plus efficace pour toutes les affections des voies respiratoires est le Baume Rhumal qui guérit tous ceux qui en font usage.



### Le Cœur Manquait.

NEUDORF, T.N.W., CAN., Juin, 1893. (3)

Ma fille avait une excellente santé, a vécu jusqu'à 11 et 12 ans, lorsqu'elle donna des signes de découragement. Quelque temps après elle ressentit une douleur comme si le cœur lui manquait, et elle eut des convulsions très fortes. Plusieurs fois des remèdes furent employés pendant une année mais sans succès. Après avoir pris la première cuillerée du Tonic Nerveux du Père Koenig, les attaques disparurent et elle n'en a pas eu depuis.

JOE OTT.

Certifié par le Rev. L. Streich.

STREATOR, ILL., Déc. 5, 1896.

Le Tonic Nerveux du Père Koenig est le meilleur que j'ai trouvé, c'est une grande bénédiction pour les gens affligés. Que Dieu vous bénisse. Bien respectueusement,

SEUR ST. FRANCIS, O.S.F.

**GRATIS** Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratis. Ce remède a été préparé par le Rev. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.  
Chez tous Pharmaciens, n° 51 la bouteille ou 6 pour \$5.00;

AGENTS  
E. MCGALE 2123 rue Notre-Dame, Montréal.  
LAROUCHE & CIE, Québec.

Les grandes âmes sont trop simples pour être modestes.

COMTESSE DIANE.

CLEANSING HARMLESS USE  
**TEABERRY**  
FOR THE **TEETH**  
25c. FOR THE  
ZOPESA CHEMICAL CO. TORONTO.

# THEATRE ROYAL

Sparrow & Jacobs Prop. Gérants

Matinée : Semaine commençant le lundi,

**22 FEVRIER**  
Après-midi et soir

**10c**  
La Grande Compagnie de Variétés

**20c**  
REILLY & WOODS

Bureau des billets au Théâtre ou vert de 9 heures du matin à 10 heures du soir.

La semaine prochaine  
**A Florida Enchantment.**

Quatrain extrait d'une poésie sur les bains de mer :

Vite! descendons! c'est Trouville!  
Sens tu les arômes salins?  
Bon! tous les hôtels sont pleins!  
(C'est pas très trou, mais c'est très ville.  
Effectivement.

Dans un atelier de couturières.  
La patronne apparaissant tout à coup :  
— Voyons, Mesdemoiselles, ne bavardez pas tant... Cette robe est très pressée, il faut s'y mettre...  
L'apprentie, étourdiement :  
— Pardon, Madame, il faut six mètres cinquante.

Un de nos concitoyens écrivant à sa nièce, domiciliée à Paris, une lettre concernant une affaire de famille assez importante, terminait en lui disant :  
"Comme il y a assez souvent des erreurs à la poste, si par hasard tu n'as pas reçu cette lettre dans les quarante-huit heures, écris-moi immédiatement pour m'en informer."

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

# "Le Monde"

LE MEILLEUR

Journal à Nouvelles et . . .

. . . aux Beaux Feuilletons

Le mieux renseigné sur toutes les questions d'actualité . . .

PRIX DE L'ABONNEMENT:

Edition Quotidienne	Edition Hebdomadaire
Un an . . . . . \$2 00	Un an . . . . . 50 cents
Six mois . . . . . 1 00	Six mois . . . . . 25 cents

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

Un Medium d'Annonce hors ligne

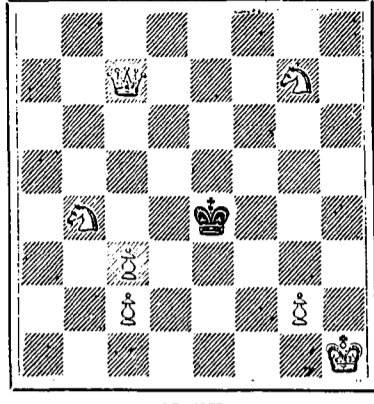
BUREAUX ET ATELIERS:

**NO 75 RUE ST-JACQUES**

## ECHecs

PROBLÈME No 99

Par A. WHEELER.  
NOIRS



BLANCS

Les blancs jouent et font mat en trois coups.

SOLUTION DU PROBLÈME No 97

1 - FA7C	1 - N'importe lequel
2 - Suivant le coup	2 - Échec et mat

Ont trouvé la solution du Problème No 96.  
M.M. G. F. Wilkins, A. Barbier, O'Neil (Montréal); O. Gill (Québec); U. Asselin (Worcester, Mass); A. Labouret, E. Guignard (Nouvelle Orléans).

## Jeux d'Esprit

Problème No 96

ANAGRAMME

Sur mes cinq pieds, on me voit sous la bure; Melez-les, dans la Bible aussitôt je figure.

Problème No 97

VOYELLES

e . e . a . e . e . . . a . e . e . i . e . . . o . e . . . u . i . e . i . e

Problème No 98

CONSONNES ET VOYELLES  
C . i . n . a . g . e . x . t . u . o . r . l . r . i . l . d . e . i . é .

Problème No 99

COMBLE

Quel est le Comble de la Sensibilité?

Problème No 100 — TABLEAU PARLANT

Problème No 101  
VERS A TERMINER  
LE COFFRET?

Ma mère, pour ses jours de deuil ot de —  
Garde, dans un tiroir secret de sa —  
Un petit coffre en fer rouillé, de vieille —  
Et ne me l'a fait voir que deux fois jusqu' —  
Comme un cercueil, la boîte est funèbre et —  
Et contient les cheveux de ses parents —  
Dans des sachets jaunés aux pénétrants —  
Qu'elle vient quelquefois baiser le soir, —  
Quand sont mortes mes sœurs blondes, on l'a —  
Pour y mettre des pleurs et deux boucles —  
Hélas! nous ne gardions d'elles, chaînes —  
Que ces doux anneaux d'or dans ce coffret de —  
Et toi, puisque tout front vers le tombeau se —  
O mère, quand viendra l'inévitable —  
On j'irai dans la boîte enfermer à mon —  
Un peu de tes cheveux, que la mèche soit —

Adresser les solutions des Problèmes à PHILIDOR.

Solutions des Problèmes

DE SG A 90

No 86

An — née

No 87

ORLÉANS.

O	R	L	E
MEI.	SENNE.	BOIS.	LAPIN.
Rome.	Rennes.	Bois.	Épinal.

A	N	S
NIMES.	MÈDE.	RIME.
Amiens.	Mende.	Reims.

No 88

L'aveu d'un défaut rend l'indulgence nécessaire.

No 89

LOI.

No 85

LA PREMIÈRE PAGE

Sonnet

Le cœur humain ressemble aux pages d'écriture. Que noircissent les doigts d'un novice écolier: Le premier mot toujours est écrit sans sature Et calligraphié d'un soin particulier.

Mais la plume devient moins soigneuse et moins sûre A mesure qu'on tourne un feuillet du cahier, Et les lignes s'en vont bientôt à l'aventure, Descendant à la cave ou montant au grenier.

Le temps, qui détruit tout, fait perdre la mémoire Des secrets confiés au précieux grimoire, Et les mots du cahier s'effaceront plus tard;

Et le papier jaunit et l'encre se dessèche: Mais il reste toujours une trace plus fraîche: C'est la première page et le premier regard.

Ont trouvé les solutions des problèmes de 71 à 75.

Ont trouvé 5 solutions: M.M. G. F. Wilkins, A. Barbier, O'Neil (Montréal); U. Asselin (Worcester, Mass); A. Labouret (Nouvelle Orléans).

Ont trouvé 3 solutions: M.M. E. Guignard (Nouvelle Orléans); Robitaille (Montréal); Perceneige (Ottawa).



Quel est le Portrait représenté dans le Dessin qu'on a sous les yeux?

# ACADEMIE DE MUSIQUE

POUR UNE SEMAINE

Commençant le Lundi, 22 Février

AVEC MATINÉE SAMEDI

Retour de la grande pièce de SARDOU:

# Madame Sans Gène

KATHRYN KIDDER

Une célèbre Compagnie avec toutes les scènes élaborées

Prix : 25c, 50c, 75c, \$1 et \$1.50.

Sièges réservés à l'Académie de 9 h. du matin à 10 h. du soir. Téléphone 5018.

## MAGNIFIQUE ROMAN

# LE FILS DE L'ASSASSIN

Cet émouvant feuilleton, qui a tenu les lecteurs du SAMEDI sous le charme de ses dramatiques situations, est maintenant en vente.

Au-dessus de 400 pages, grand format.

Il en sera adressé un exemplaire franco à toute personne qui nous fera parvenir la somme de

**25 CENTS**

Les timbres-postes (canadiens ou américains) sont acceptés.

ADRESSEZ VOS COMMANDES DE SUITE  
TIRAGE LIMITÉ

POIRIER, BESSETTE & CIE  
No 516 Rue Craig  
MONTRÉAL

Un curieux, s'adressant dimanche au patron d'une baraque établie au quartier Lakanal.

— Je ne vois plus le géant que vous aviez l'année dernière... Est-ce qu'il vous a quitté?

— Forcément... Il est mort.

— Tiens! Et de quoi?

— D'une maladie de longueur!

Entendu au bord du Cher :  
Un vieux pêcheur. — En prendrai pas.

Un jeune pêcheur. — En prendrai. Le vieux. — En prendrez pas, vos vers ne valent rien.

Le jeune. — De quoi? Faut peut-être leur offrir des vers de Victor Hugo.

Le jour des Rois :  
— Il ne faut jamais remettre à demain ce qu'on peut faire aujourd'hui.

— Alors, papa, passe-moi le reste du gâteau, pour le finir aujourd'hui.

## Petite Correspondance

M. A. B. T. (Rivière du Loup). — Rien d'extraordinaire; si non que vous ayez reçu avis de la non arrivée de votre lettre contenant l'article. Le numéro vous a été adressé, réclamez-le à la poste.

Baron B. de F. — Vie et Mort et le Navire ont paru dans les Nos 29 et 37. Le surplus, ce numéro et suivants. Merci de l'envoi et nos meilleurs souhaits de prospérité.

# PORTRAIT DE MGR FABRE

Pour Encadrer - Grandeur 12 x 15

IMPRIMÉ SUR PAPIER DE LUXE

En vente dans tous les dépôts de journaux  
au prix incroyable de

seulement **2 cts** seulement

PAR LA MALLE, 3 CENTINS.

**POIRIER, BESSETTE & CIE,**

516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 65



Ont trouvé la solution juste: Mlle C. Bélanger, Mlle May Boyer, Mlle Winnie Hart, Edouard Bois, Thomas R. Crevier (Montreal); Alfred Bouchard (Lévis, Qué.); Edmond Bussière (St. Sauveur de Québec); Mlle O. M. Lamoureux (Waterloo, Qué.); L. Laramée (Newark, N. J.); Julius Hickory (Waitsfield, Vt.); A. Gaudreau (Marieville).

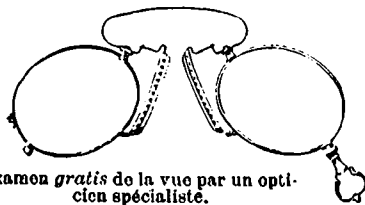
Le tirage au sort a fait sortir les noms de M. Edouard Bois, 172 St. Martin, Mlle W. Hart, 275 St. Urbain, Mlle

C. Bélanger, 458 St. Jacques (Montréal); L. Laramée, 50 Green ave. (Newark, N. J.); Julius Hickory (Waitsfield, Vt.).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal, 50 centins en argent, ou une magnifique épinglette pour homme ou dame. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

## A. MONGEAU

NO 42 RUE ST-LAURENT  
(Entre les Rues Craig et Vitré.)



Examen gratis de la vue par un opticien spécialisé.

Les lignes suivantes sont extraites d'un inventaire qui se trouve dans les archives d'une petite ville. L'auteur de ce document nous paraît assez peu lettré. Nous citons textuellement :

" Dans la chambre des archives, la caisse du tambour Conrad hors du pays avec ses baguettes

" *Item.* Le plan de la commune de M. Buvelot relié dans son fourreau en peau de veau.

" *Item.* Deux pupitres pour plaideurs en sapin.

" *Item.* Un dito pour le président, celui-ci surmonté d'un second pupitre postiche."

\* \*

Le comble de la chance pour un opticien :

Voir sa femme mettre au monde deux jumelles.

\* \*

On parlait d'un grand mariage dans un de nos salons artistiques :

— Le futur est-il riche ?

— Deux millions.

— Quel âge ?

— Cinquante-sept ans...

— Oh ! oh ! dit la petite vicomtesse, toujours malicieuse, voilà un futur bien... passé !

## The Promotive of Arts Association

(LIMITED.)

Incorporé par Lettres Patentes du Gouvernement Fédéral le 7 Octobre 1896.

1687 RUE NOTRE-DAME. - - - MONTREAL

Liste des prix à chaque tirage ordinaire :

Un Prix Capital de la valeur de .....	\$1000 00
Un Prix de la valeur de .....	100 00
Un Prix de la valeur de .....	150 00
Deux Prix de la valeur de \$50 chacun .....	100 00
Cinq Prix de la valeur de \$20 chacun .....	100 00
Huit Prix de la valeur de \$10 chacun .....	80 00
Trente Prix de la valeur de \$5 chacun .....	150 00
Cent cinquante Prix de la valeur de \$2 chacun .....	300 00
Cinq cents Prix de la valeur de \$1 chacun .....	500 00

PRIX APPROXIMATIFS :

100 prix étant 50 numéros avant et 50 numéros après celui du Prix Capital, de la valeur de \$1 chacun .....	\$100 00
100 prix étant 50 numéros avant et 50 numéros après celui du prix de \$100, de la valeur de \$1 chacun .....	100 00
999 numéros terminant par les deux mêmes derniers chiffres que le numéro du Prix Capital, de la valeur de \$1 chacun .....	999 00
999 numéros terminant par les deux mêmes derniers chiffres que le numéro du prix de \$100, de la valeur de \$1 chacun .....	999 00

Tirage tous les vendredis, à midi.

Prix du Billet, - - 10c

On demande des agents.  
Valeurs rachetées sans escompte.

Quel âge avez-vous ? Telle était la question adressée l'autre soir à la fille d'une de nos charmantes actrices.

— Quinze ans et demi ; mais vous savez, il ne faudra pas le dire à maman !

Concerning

## Newspaper Advertising

Consult **CANADIAN ADVERTISING AGENCY**

JOHN L. SUTCLIFFE H. K. STEPHENSON  
EUROPEAN OFFICES. AMERICAN OFFICES.  
60 Walling St., London, Eng. 28 King St. E., Toronto, Can.  
5 Rue De La Bourse, Paris. Carter Bldg., Boston, U.S.A.

# LA Société Artistique Canadienne

210 RUE ST-LAURENT

## PROCHAIN TIRAGE

3 Mars '97

BILLETS ENTIERS, - 10 CENTS

DISTRIBUTION DU 17 FÉVRIER	} Le Numéro	85,539 a gagné le prix de \$1,000.	
		do	17,689 do 400.
		do	75,590 do 150.

N.B.—Les tirages ont lieu au Monument National, rue St-Laurent, à 1½ heure de l'après-midi. Le public est invité. Admission gratuite.



LA CHAMPAGNE CIGAR

PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 50.

Jan 26

**Nouvelles et Magnifiques Primes  
DU "SAMEDI"**

Tout ancien abonné qui renouvellera son abonnement au SAMEDI, pour 6 mois ou un an, en payant d'avance; tout nouvel abonné au SAMEDI qui paiera un an ou 6 mois d'abonnement d'avance, auront droit gratuitement et franco, sur leur demande, dans tout le Canada et les États-Unis à une des deux primes suivantes:

**10—Napoléon 1er et son fils le Roi de Rome**

magnifique chromo-lithographie, de 21 x 33, œuvre d'un jeune artiste canadien de 21 ans, M<sup>r</sup> A. E. Charron.

**20—Le Fils de l'Assassin**

Un beau volume in 16 de 400 pages.

A tous nos acheteurs au numéro, sur envoi de la somme de 25 Centins, nous adresserons, également franco, Napoléon 1er et son fils le Roi de Rome.

**POIRIER, BESSETTE & CIE, Propriétaires,**  
Rue Craig, 516, Montreal.

**IL CONNAISSAIT SON MÉTIER**

*Le marchand (furieux).*— Pourquoi jettez vous sur le trottoir les prospectus que je vous ai donnés à distribuer ?

*Le distributeur (détaché).*— Eh bien, puisque c'est ce que le public fait chaque fois que je lui en offre, ça sauve du temps.

**Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 67**



**INSTRUCTIONS A SUIVRE**

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: UN CHEVREUIL.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", Journal le SAMEDI

**Avis Important** — Il sera donné en primes aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le mercredi 3 mars, à 10 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou une magnifique épinglette pour homme ou dame, ou 50c en argent, au choix des gagnants.

**50 ANS EN USAGE I**

**DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D<sup>r</sup> CODERRE**



POUR **GUERISON CERTAINE** DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

not. 18-94

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais  
**DENTS POSEES SANS PALAIS**  
**S. A. BROUSSEAU, L. D. S.**  
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.



**BAIN RUSSE**  
" **TURC**  
" **PRIVÉ**

LEÇONS DE NATATION

Ouvert depuis 6 hrs A. M. à 10 hrs P. M.  
Dimanche, 6 hrs A. M. à 10 hrs A. M.

**GOMME du Dr Adam**  
Pour le Mal de Dents  
En vente partout. - 10 cts

There's No Use Wasting Words on  
**Ripans Tabules**

- THEY -  
**CURE HEADACHE, DYSPEPSIA, CONSTIPATION, HEARTBURN, DIZZINESS, BILIOUSNESS.**

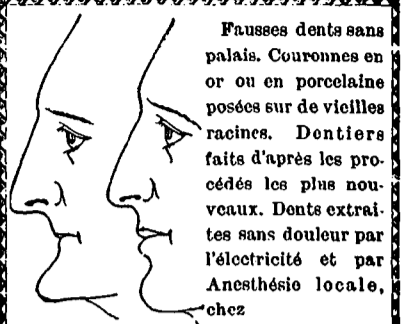
DRUGGISTS SELL THEM.  
... And That's All There is to say.

30 mai 97

**VIN VIAL**

**PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA**  
Tonique puissant pour guérir:  
Anémie, Chlorose, Phthisie, . . .  
. . . Epuisement Nerveux

Aliment indispensable dans les Croissances Efficielles, LONGUES CONVALESCENCES et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.  
**J. VIAL, Chimiste, Lyon, France.**  
Echantillons gratuits envoyés aux médecins.



Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES  
**J. G. A. GENDREAU, DENTISTE**

Heures de consultations: 9 hr a.m. à 6 p.m.  
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

LES

**Cigarettes La Fayette**

... SONT ...

**FIN DE SIECLE**

ESSAYEZ-LES!

**CINQ Cents**

**30 pour cent**

... DE ...

**COMMISSION**

Pour la vente des Billets de la

**Société . . .**

**Nationale de**

**Sculpture . .**

à des agents responsables

**GROS LOT \$1,500.00**

**PRIX DU BILLET, 10c**

Tirage tous les Mercredis

104 rue St-Laurent.